This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Tom. 5. Pag. 25.



De la philosophie de la nature,

Jean Sales, Jean Claude Izouard Delisle
de Sales, called 1741-1816

TAYLOR INSTITUTION

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Zah. III B. 72

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

V

Zah. III F. 92

Digitized by Google

Digitized by Google

DE LA PHILOSOPHIE

DE LA NATURE,

ou

TRAITÉ DE MORALE

POUR L'ESPECE HUMAINE

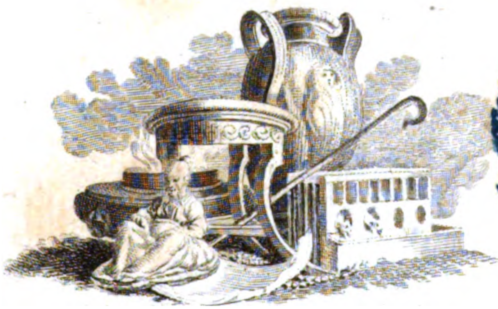
Tiré de la Philoſophie
et ſondé ſur la nature.

TROISIEME EDITION,

et la ſeule conforme au manuſcrit original.

Nunquam aliud natura, aliud ſapientia dicit.
Juvenal *Satyr.* XIV.

TOME CINQUIEME.



EX PECTO

A LONDRES,
et ſe trouve dans la plûpart des capitales
DE L'EUROPE.

M. DCC. LXXVII.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1966
OF
LIBRARY

Digitized by Google

DE LA
PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

SUITE DU LIVRE III.

ARTICLE VII.

Histoire de Narsès.

L'HOMME SEUL.

ROME étoit en paix, grace à la ſage [illegible]ique de Narſès : cet eunuque, le ſeul [illegible]être des grands hommes qui n'ait pas été homme, gouvernoit l'Italie depuis treize ans avec le deſpotiſme de Marc-Aurèle, & preſqu'avec ſon génie ; il l'avoit conquiſe ſur

Digitized by Google

Totila, & Juſtinien avoit récompenſé le libérateur des Romains, en le faiſant régner ſur ſa conquête. Lié par l'habitude plus que par l'amitié avec le pape Jean III, il eut un jour cet entretien avec lui dans le capitole.

NARSÈS.

Je n'entre jamais dans cette citadelle ſans une ſorte de terreur religieuſe ; ce lieu eſt le théatre des grands ſpectacles & des grands revers : qui auroit dit, il y a quelques ſiècles, aux prêtres de Jupiter qu'ils ſeroient remplacés par un pape ? Auroit-on imaginé ſous Auguſte qu'un homme tel que Narſès donneroit ici des loix, & un eunuque de Perſe, acheté comme eſclave par des Grecs, devoit-il s'attendre à être le ſucceſſeur des Romulus & des Trajan ?

LE PAPE.

Un homme de génie doit s'attend[illegible] tout, quand ſon ſiècle n'en a point : où ſerions-nous, grand Dieu, ſi les talents ne réparoient pas quelquefois les biſarreries de

Digitized by Google

L'HOMME SEUL.

la fortune ? Narſès, qu'importe à Rome où vous régnez, que les hommes vous aient fait eunuque & eſclave ? La nature n'a-t-elle pas tout fait pour vous, en vous donnant le génie du vainqueur de Totila & du rival de Béliſaire ?

NARSÈS.

Que parlez-vous de la nature ? Je l'ai connue deux jours pour la bénir ; mais depuis ſoixante ans, les hommes ne me prononcent ſon nom que pour me le faire blaſphémer. — Ecoutez, pontife, nous ſommes ſeuls, la tombe va s'ouvrir devant moi, je n'ai plus d'intérêt à feindre, & puiſque le drame éclatant que j'ai joué ſur la ſcène de l'Europe touche à ſon dénouement, je veux dévoiler à vos yeux Narſès tout entier ; vous m'en eſtimerez moins ſans doute, mais vous me jugerez mieux.

LE PAPE.

Je vous aimerai toujours, Narſès ; & c'eſt vous dire aſſez que je ne puis ceſſer de vous eſtimer : l'amitié qui nous lie depuis treize ans. . . .

Digitized by Google

PARTIE II.

NARSÈS.

L'amitié, pontife! Eh! croyez-vous que ce ſentiment ſublime puiſſe jamais entrer dans l'ame d'un eunuque? C'eſt le beſoin, c'eſt l'intérêt, c'eſt l'habitude qui depuis treize ans m'enchaîne à vous: votre état même a pu reſſerrer des nœuds que la politique avoit tiſſus: en entrant dans le ſacerdoce, vous vous êtes mutilé; & ſi je ſuis eunuque par la ſcélérateſſe d'un pere, vous l'êtes par religion; il ne vous manque plus que de déteſter les hommes pour me reſſembler tout à fait.

LE PAPE.

Vous déteſtez la terre qui eſt à vos pieds! Ah! Narſès.

NARSÈS.

Pontife, écoutez-moi, & apprenez à être juſte. — J'ai vu le jour parmi les ennemis nés du nom Romain: le Perſan qui s'eſt dit mon pere, pour plaire à une marâtre, me fit eunuque, & me vendit au roi pour entrer dans ſon ſerrail; j'avois alors quatorze ans;

Digitized by Google

j'aimois & j'étois aimé : la nuit même où je devois être heureux, d'abominables ſatellites de mon tyran vinrent m'arracher du lit nuptial & me mutilerent ; je ne ſais comment je ne péris pas dans les accès de ma rage : quoiqu'il en ſoit, je ſurvécus & à l'opération & à mon déſeſpoir.

Dès que, dans le ſilence des paſſions, je pus réfléchir ſur ce que j'étois & ſur ce que j'avois été, un nouvel horiſon ſe dévéloppa devant moi : libre envers ma patrie, qui ne peut faire de contrat avec des eſclaves ; ne voyant dans les chefs de ma famille que de vils aſſaſſins ; ſéparé enfin de la ſociété par un abyme immenſe, je conçus une haine réfléchie pour la race humaine, & je réſolus de vivre pour moi.

La nature m'avoit donné quelque génie ; quoique l'opération que j'avois ſubi l'eût dégradé, je fis ſervir ce qui m'en reſtoit au ſuccès de mes artifices : perſuadé que le vulgaire des hommes n'eſt qu'un aſſemblage d'automates qui attendent pour agir une impulſion étrangère, j'étudiai les fils qui pouvoient les faire mouvoir ; les femmes, ſur-tout, occu-

Digitized by Google

pèrent mes premières penſées ; je portai dans les replis de leur caractère la lanterne de Diogène, & mes recherches réuſſirent, parce que je mis à obſerver le ſexe tout le temps que les hommes perdent à l'aimer.

Depuis qu'on eut mis une barrière éternelle entre mon ame & mes ſens, mon imagination devenue libre ſe replia toute entiere du côté de l'ambition ; mon orgueil ſe trouva flatté de commander à des êtres que je ne valois pas ; je ſus intéreſſer à mon avancement des femmes qui méritoient ma haine ; je me rendis néceſſaire à un empereur que je mépriſois ; & enfin devenu miniſtre de Juſtinien, j'acquis le droit d'opprimer les hommes, & ce qui étoit encore plus ignominieux pour eux, celui de les protéger.

LE PAPE.

Quoi, Narſès, le caractère factice que vous vous êtes donné ſe feroit ſoutenu cinquante ans ſans ſe démentir ? Vous auriez joué Rome, dont vous vous êtes fait le libérateur ? Et moi, qui vous ai reſpecté toute ma vie comme un héros, près de ma tombe,

Digitized by Google

je ſerois contraint de vous confondre avec le vulgaire des ambitieux que la fortune a rendus célèbres?

NARSÈS.

L'amour & l'ambition ſont les deux pivots ſur leſquels roule le monde: Céſar ſe partagea entr'eux; & ne fit pas tout ce qu'il auroit pu faire; pour moi qu'on a condamné à ne jamais aimer, l'abſence de la paſſion qui me manque a contribué à fortifier celle qui me reſte; heureuſement pour Rome que le fer qui m'a privé de l'organe générateur, a mutilé auſſi mon intelligence; car ſi Narſès eunuque eſt devenu miniſtre de Juſtinien; avec une ambition auſſi active, Narſès vraiment homme l'auroit détrôné.

Avec cette clef tous les problêmes de ma vie politique s'expliquent. Je n'ai jamais aimé les hommes: auſſi je les ai adulés pour avoir de la puiſſance; & devenu puiſſant, je les ai opprimés: la nature m'avoit fait lâche & puſillanime; j'ai voulu être un grand capitaine, & je l'ai été; on eut l'imprudence à la cour de me ſubordonner d'abord à Béli-

ſaire, & mes manœuvres le firent battre: depuis on me nomma général en chef, & je fis vaincre les Romains à Caſilin, au Véſuve & à Lentagio: peu m'importoit que je combattiſſe les ennemis de l'Empire ou ſes ſoldats, pourvu que je maîtriſaſſe les événements; je voulois décider la victoire, & il m'étoit égal qu'elle fût dûe à mon génie ou à mes crimes.

LE PAPE.

Il eſt heureux, Narſès, que les hommes extraordinaires tels que vous, paroiſſent rarement ſur la ſcène du monde: leur génie eſt un poids qui l'écraſe, & la race humaine n'eſt point faite pour être gouvernée par des talents qui la font gémir.

Malheur aux monſtres, qui en vous mutilant, vous ont fait naître l'idée de punir la terre entière du crime d'un pere!

Mais vous, à qui la nature a donné une ame grande, comment ne lui avez-vous pas permis d'être généreuſe? Quoi! le plaiſir d'être bienfaiteur de vos aſſaſſins, ne vous a pas paru digne de la hauteur de votre carac-

Digitized by Google

tère ? Votre ſenſibilité s'eſt-elle anéantie avec l'organe qui vous fait aimer ?

Craignez que votre politique barbare un jour ne ſe dévoile ! ennemi né des hommes craignez d'avoir pour ennemi tous ceux qui partagent ce titre avec vous !

NARSÈS.

Pontife, dans le monde entier je ne crains qu'une femme : c'eſt Sophie ; conſommée dans le manège des cours, elle me combat avec mes propres armes ; elle gouverne à ſon gré l'imbécille ſucceſſeur de Juſtinien, & cachée derrière cet automate couronné, elle dirige ſans péril les traits qu'on me lance : que me ſerviroit d'avoir vaincu Totila, d'avoir conquis Rome & de gouverner l'Italie depuis treize ans, ſi elle vouloit me faire rentrer dans le néant d'où mon génie m'a tiré ? Oui, cette chûte me fait frémir, & après l'opprobre dont on m'a couvert, en me faiſant eunuque, je n'en connois point de plus grand que celui d'être vaincu en politique par une femme.

Digitized by Google

PARTIE II.

LE PAPE.

Narſès, vous nous avez trompés cinquante ans, & les lumières odieuſes que vous me donnez me réduiſent, ſi Rome vous punit, à ne la trouver que juſte.

Narſès, en deſcendant du Capitole, rencontra un envoyé de Conſtantinople, qui venoit annoncer au viceroi ſon rappel & ſa diſgrace, & lui préſenter de la part de Sophie une quenouille & un fuſeau : cette princeſſe lui mandoit en même temps « qu'elle lui » deſtinoit un emploi dans le ſerrail ; que » la politique d'un eunuque n'étoit bonne » qu'à maintenir un ſexe timide dans l'obéiſ- » ſance, & qu'il falloit être homme pour » commander à des hommes ». Narſès lança ſur l'envoyé des régards étincellants, & ſe ſaiſiſſant de la quenouille : *Vas*, lui dit-il, *dire à ta maîtreſſe que je lui ourdis une trame qu'elle ne débrouillera jamais.* Enſuite le fiel dans le cœur, il rentre dans ſon palais & écrit à Alboïn, qui depuis long-têms menaçoit l'Italie de lui faire ſubir le joug

Digitized by Google

des Lombards : « Rome n'a plus de défenſeur, venez délivrer la poſtérité des Caton » & des Emile, du deſpotiſme d'un nouveau Claude & des fureurs d'une nouvelle » Meſſaline ; ſur-tout ne craignez rien du » vainqueur de Totila, ſon épée eſt dans » le fourreau, & n'en ſortira que pour » renverſer le trône des Céſars ; vous reconnoîtrez aiſément à ſon ſceau, & encore » plus à ſa vengeance, NARSÈS. Pendant que l'eunuque écrivoit ce billet, on introduiſit dans ſon appartement un vieillard qui demandoit une audience ſecrette ; mais Narſès, dont toutes les facultés de l'ame étoient occupées par le reſſentiment, ne voyoit que la quenouille de Sophie ; l'inconnu prenant la parole, tira enfin Narſés de la rêverie profonde où il étoit abſorbé.

LE VIEILLARD.

Voilà donc maître de l'Italie ce Narſès que j'ai vu eſclave dans un ſerrail de Perſe ! Je n'ai ſouhaité prolonger ma carrière au-delà des limites ordinaires de la nature, que

Digitized by Google

pour être témoin de ce prodige ; enfin, je vois le génie à ſa place, & il ne me reſte plus qu'à mourir.

NARSÈS.

Qui es-tu, témoin indiſcret de mon opprobre & de mes fureurs ?

LE VIEILLARD.

Je ſuis un homme ſenſible à ta gloire & à tes douleurs. . . . .

NARSÈS.

Tu es un homme. . . . ils me ſont tous odieux ; on avoit mis une barrière éternelle entre moi & cette race abominable ; pourquoi ai-je eu l'audace de la franchir ? . . . . quel dieu barbare m'a rapproché des êtres qui te reſſemblent ? qui m'a inſpiré de proſtituer mon génie à les gouverner ?

LE VIEILLARD.

Narſès, vous me faites frémir ; vous méditez des projets de vengeance, qui vont vous perdre ; mais je vous dois des conſeils. . . .

Digitized by Google

NARSÈS.

Toi, des conſeils ! d'où te vient le droit de conſeiller le vainqueur de Totila & le miniſtre de Juſtinien ?

LE VIEILLARD.

De la nature.

NARSÈS.

La nature..... le contrat qui m'a lié quelques inſtants avec elle eſt anéanti, & je ne la regarde plus que comme la Perſe, qui m'a vu naître, regarde Arimane ; elle eſt pour moi le génie du mal & le Dieu de la deſtruction.

LE VIEILLARD.

Narsès....tournez vos regards ſur ce vieillard infortuné qui vient de la Perſe pour vous voir, vous embraſſer & mourir : quoi ! mes traits ne vous ſont pas connus ? votre cœur n'eſt point averti par un ſecret preſſentiment des nœuds ſacrés qui nous enchaînent ?

Digitized by Google

PARTIE II.

NARSÈS.

C'eſt trop abuſer de ma bonté : homme inſolent & téméraire ; hâte-toi d'éclaircir mes doutes : ſerois-tu envoyé par l'altière Sophie pour me conſeiller ma perte ? ſerois-tu l'eſpion du ſtupide empereur dont elle gouverne les caprices ? — Il eſt difficile que tu ne prononces à Narſès un nom qui ne lui ſoit pas odieux : parle, qui es-tu ? déſigne-moi le monſtre que ma main doit punir ?

LE VIEILLARD.

Je ſuis ton pere.

NARSÈS.

Ma fureur preſſentoit ta réponſe ; & grace au ciel, je ne me ſuis trompé ni ſur le monſtre ni ſur la victime.

Quoi ! c'eſt toi dont l'ame abominable trama le projet de m'ôter ſans me faire mourir, du nombre des hommes.

C'eſt toi qui me fis arracher des bras d'une amante, pour me rendre le vil miniſtre d'un ſerrail ; comme ſi tu euſſes attendu pour me

Digitized by Google

ſéparer à jamais de la nature, le premier inſtant où elle parloit à mon cœur & à mes ſens !

Tyran d'autant plus affreux qu'en éteignant en moi l'effet des paſſions, tu en laiſſas ſubſiſter la cauſe, que tu me condamnas à un genre d'eſclavage fait pour irriter de vains deſirs, & que je fus forcé à voir ſans ceſſe des hommes heureux, ſans pouvoir l'être à mon tour !

C'eſt toi qui en me mutilant, as circonſcrit long-temps mon ame dans un cercle d'idées puſillanimes ; moi à qui la nature avoit donné peut-être aſſez de génie pour éclairer le monde ou pour le gouverner.

Toi ſeul as cauſé tous les tourments de ma vie ; je te dois le mépris de tous les hommes & la haine de toutes les femmes.

Sans toi, l'audacieuſe Sophie ne m'auroit point envoyé ce préſent odieux qui va embraſer l'Italie & peut-être renverſer le trône des Céſars.

Le fer que tu mis, il y a un demi-ſiècle, entre les mains des ſatellites de tes fureurs cauſe aujourd'hui ma mort, & le déſaſtre

Digitized by Google

de vingt peuples que je vais armer pour venger mon opprobre.

Et tu crois que le vain nom de pere déſarmera mon bras prêt à te punir !

Que m'importe que tu m'aies donné le jour ? me connoiſſois-tu quand le délire de tes ſens t'entraîna dans les bras de ma mere ? ſuivois-tu alors d'autre guide que l'inſtinct aveugle du plaiſir !

Tu as protégé mon enfance ; mais que m'importe que tu aies été mon pere tout le temps où les yeux de mon intelligence ſont reſtés fermés ; ſi dès que l'âge les a ouverts, tu ne t'es préſenté à moi que comme le plus abominable des tyrans ?

Malheureux, ce nom de pere dont tu te glorifies, ne peut que m'autoriſer, tant que tu vivras, à perſécuter ta perſonne, & après ta mort à flétrir ta mémoire.

Il ne tiendroit qu'à moi de te livrer au ſupplice que tu as mérité, & de donner, en te puniſſant un grand exemple à la terre : mais tu es trop vil à mes yeux pour provoquer mon courroux ſur ta tête : je puis me venger de Sophie, & du ſouverain de Conſtantinople ;

Digitized by Google

Conſtantinople ; mais non du pere d'un eunuque. — Sors à l'inſtant de ma préſence ; & puiſque tu échappes au glaive des bourreaux, va traîner les derniers jours de ta vieilleſſe ſcélérate dans le ſein des remords.

L'HOMME SEUL.

Narſès, dont l'ame altière avoit été irritée encore par cet entretien, mit ſon ſceau au billet qu'il avoit écrit au roi des Lombards, & appella un de ces officiers pour le faire tenir à Alboïn : on lui annonça alors qu'on venoit d'arrêter un mendiant aveugle qui prétendoit connoître ce prince, & qui ſe faiſoit conduire dans ſa cour ; Narſès voulut profiter d'une occaſion auſſi favorable, il fit venir le priſonnier dans ſon cabinet & eut avec lui cet entretien.

NARSÈS.

On dit que vous connoiſſez Alboïn.

L'AVEUGLE.

Il eſt vrai qu'il eſt mon ami.

Digitized by Google

PARTIE II.

NARSÈS.

Quoi! vous, aveugle & mendiant, ami d'un roi?

L'AVEUGLE.

Vous croyez peut-être que les amis d'un roi ſont à ſa cour. — Au reſte, je n'ai pas toujours été un objet de pitié pour les hommes : j'ai vu de près la cour de Conſtantinople, & j'y ai été plus d'une fois utile à Alboïn ; je vais mettre l'amitié de ce prince à une grande épreuve : s'il rougit à ma vue, il eſt jugé pour moi ; & l'Europe a pour la gouverner un grand homme de moins.

NARSÈS.

Ainſi vous avez ſubi de grands revers, & vous eſpérez de les réparer.

L'AVEUGLE.

Je n'eſpère rien : la vie n'eſt plus pour moi qu'un édifice qui s'écroule ; je ne m'amuſerai point à réparer une hôtellerie où je n'ai plus qu'une nuit à paſſer.

Les hommes m'ont fait beaucoup de mal ;

Digitized by Google

ils m'ont dépouillé de mes biens, ils m'ont rendu odieux à ma patrie, ils m'ont privé de la lumière; mais Dieu & mon innocence me reſtent: mes perſécuteurs ſont plus malheureux que moi.

L'HOMME SEUL.

NARSÈS.

Il faut que l'infortune ſoit un puiſſant reſſort pour lier les êtres; puiſque moi, Narſès, je me ſens diſpoſé encore à aimer un homme. — Ecoute, malheureux vieillard, tu crois avoir épuiſé la coupe amère de l'adverſité: que ne peux-tu voir cette quenouille que Sophie envoie au vainqueur de Totila? Tu apprendrois qu'il y a pour des êtres ſenſibles des maux plus grands que l'indigence & l'aveuglement.

Au reſte, nos cauſes ſont communes, & je me fie à toi, parce que tu n'as nul intérêt à me trahir: tu porteras cette lettre à Alboïn, il la lira, & nous ſerons vengés.

L'AVEUGLE.

Fort bien, le roi des Lombards déchirera l'Italie, pour la querelle d'un aveugle & d'un eunuque!

Digitized by Google

Partie II.

NARSÈS.

Oui ; mon nom ſeul épouvantoit cet ennemi-né de l'Empire ; il entrera dans Rome, dont je lui ouvrirai moi-même les portes ; & la ſecouſſe que cette révolution donnera à l'Italie, ſe fera ſentir juſqu'à Conſtantinople : Sophie tremblera ſur ſon trône auſſi bien que l'automate couronné dont l'ambitieuſe a armé contre moi la ſtupidité ; & les ingrats ſe repentiront d'avoir fait de nous des traîtres.

L'AVEUGLE.

Ah ! croyez-moi, Narſès, ces ingrats ont réuſſi à nous rendre malheureux ; ils triompheroient bien plus s'ils nous rendoient rebelles. — Voulez-vous vous venger d'une manière digne de vous, faites-leur naître, s'il eſt poſſible, des remords.

Vous comptez ſur l'appui d'Alboïn ; mais croyez-vous que ce prince entreprenne la conquête de l'Italie, pour vous en laiſſer la jouiſſance : ou vous flattez-vous, quand il ſera maître de Rome, qu'il faſſe jamais ſon ami du perfide qui l'en a rendu roi ?

Digitized by Google

NARSÈS.

Que m'importe l'amitié des rois ? je veux les punir, & non les aimer.

L'AVEUGLE.

Eh bien ! je ſuppoſe que le ſucceſſeur de Juſtinien ſoit détrôné par les Lombards, que Sophie ſacrifiée à votre reſſentiment périſſe quelques jours avant vous ; & que nous gouvernions, vous l'Italie, & moi la cour de Conſtantinople. — Dites-moi, en ſerai-je moins aveugle ? & vous en ſerez-vous moins eunuque ?

NARSÈS.

Vous me parlez le langage de la raiſon, comme ſi dans la rage qui m'obſède, j'étois à portée de l'entendre ; il s'agit bien de philoſophie quand une femme empoiſonne toute mon exiſtence, & flétrit en un jour cinquante ans de travaux & de gloire : laiſſons-là cette froide raiſon qui ne fit jamais de grandes choſes ; & augmentez, s'il eſt poſſible, l'activité de la paſſion qui me tranſporte ; de cette paſſion qui ſeule peut imprimer à ma tombe

Digitized by Google

qui s'entr'ouvre, quelque célébrité : ce n'eſt point l'ombre de Socrate qu'il faut évoquer dans cette affreuſe journée, c'eſt celle des Atrée, des Sylla & des Coriolan : que l'Empire s'écroule, dût-il m'écraſer ſous ſes ruines !... Je veux que la poſtérité des Romains qui vont s'égorger pour ma querelle, ne prononce mon nom qu'en tremblant, & maudiſſe à jamais la mémoire de mes perſécuteurs.

L'AVEUGLE.

Narſès, je veux bien ne plus parler à votre entendement, mais à votre cœur : que vous a fait l'Italie pour déchirer ſon ſein ? Quoi ! des villes entières ſeront renverſées de fond en comble ; cent mille hommes périront ſur un champ de bataille, & leurs veuves verſeront des larmes de ſang ſur leurs cendres, parce qu'une femme de Conſtantinople a envoyé une quenouille à un eunuque ! & cet affreux tableau n'alarme pas votre ſenſibilité ? Et vos entrailles ne ſe déchirent pas au ſeul récit des déſaſtres que va produire votre vengeance ?

Digitized by Google

NARSÈS.

J'ai tout le ſang-froid des grandes fureurs ; que Sophie ſoit punie, & malheur à mes contemporains ?

L'AVEUGLE.

Barbare, en naiſſant, n'avez-vous pas fait un contrat avec la patrie ? Vous lui devez tout, puiſque vous vivez encore.

NARSÈS.

Je n'ai point de patrie.

L'AVEUGLE.

Vous êtes du moins de la grande famille des êtres intelligents : votre intérêt eſt eſſentiellement lié avec celui des habitants du globe où vous vivez ; votre bonheur dépend du bonheur des hommes.

NARSÈS.

Ah ! ſi je l'avois oublié, Sophie ne m'apprend que trop aujourd'hui que je ne ſuis point homme.

Digitized by Google

PARTIE II.

L'AVEUGLE.

Tu crois donc, eunuque impitoyable, trouver dans le ravage du monde cette paix de l'ame qui te fuit ? Non, non, la paix n'eſt point faite pour les tyrans ; ſi ce génie du mal que tu repréſentes ſur la terre pouvoit exiſter, il ſeroit encore plus malheureux que les êtres qu'écraſeroit ſon pouvoir : va, la nature nous a fait bons, & il eſt de toute néceſſité que les grands crimes entraînent avec eux leur ſupplice.

Ton ſupplice.... déja il commence : tes ſombres réflexions n'ont fait qu'aigrir le fiel qui te dévore, le trouble de tes ſens a paſſé dans ton entendement : ton ame avide de ſang, s'élance ſur une victime qui doit t'échapper, & ta haine contre Sophie n'entraînera que ta perte, & la conſommation de ton opprobre.

Ennemi-né du genre humain, tu mourras dans les accès du déſeſpoir ; & l'être le plus ſenſible ne ſera pas aſſez injuſte pour verſer quelques larmes au récit de tes malheurs : tu as anéanti la nature dans ton cœur, & tu

Digitized by Google



Qui es-tu pour maudire Narſes? - Je ſuis Beliſaire

Digitized by Google

l'anéantiras dans tous les hommes à qui parviendront ton nom & ta mémoire.

NARSÈS.

Eh! qui es-tu, homme audacieux, pour maudire Narſès?

L'AVEUGLE.

Je ſuis Béliſaire.

Au nom d'un héros qui avoit tant fait pour ſes ſouverains, & qui en avoit éprouvé tant d'ingratitude, Narſès reſta confondu: il balança un moment entre le plaiſir de punir Sophie & la gloire d'imiter Béliſaire; mais la vue de la quenouille fatale rouvrant toutes les bleſſures de ſon cœur, au refus du reſpectable vieillard, il fit tenir par un eſclave ſon billet à Alboïn. Le roi des Lombards le lit, s'arme & vient mettre le ſiège devant Rome: le peuple qui étoit bien loin de voir dans Narſès un ſecond Catilina, ſe jette à ſes pieds pour le conjurer d'écarter l'orage qui le menaçoit: l'eunuque, qui n'avoit pas encore tout-à-fait ſécoué le joug de la na-

PARTIE II. ture, vaincu un moment par la tendreſſe des Romains, pria Alboïn par une ſeconde lettre de porter loin de l'Italie ſes armes victorieuſes; mais il n'étoit plus temps, & le conquérant répondit qu'il ne quitteroit les murs de Rome, que quand il en ſeroit couronné roi: alors Narſès trop foible pour oſer ſeconder les Lombards, & trop irrité pour les combattre: tour à tour en proie à ſes accès de fureur, & déchiré par les remords, ſuccomba à tant d'agitation; une fièvre ardente acheva d'uſer les reſſorts de ſa foible machine, & il mourut dans les accès du déſeſpoir, chargeant d'imprécations ſon pere, Sophie & Alboïn. Génie extraordinaire, né avec tous les talents des héros de l'ancienne Rome, qui pouvoit conſoler la terre qu'il fit gémir; & qui ne rompit le contrat qui le lioit, ſoit avec la patrie qu'il s'étoit donné, ſoit avec le genre humain, que parce que le crime d'un pere l'avoit fait eunuque.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Des moyens d'empêcher la machine humaine de ſe dégrader.

L'OUVRAGE entier de la *Philoſophie de la nature* peut être conſidéré comme une ſuite de mémoires préſentés aux légiſlateurs pour prévenir notre dégradation : je n'ai laiſſé échapper aucune occaſion de tonner contre les jouiſſances deſtructives ; j'ai aſſez fait entendre que le bonheur des hommes conſiſtoit à avoir un entendement ſain, & des organes vigoureux ; tous les projets que j'ai tracés tendent à tirer l'eſpèce humaine de la fange, où des cultes ſanguinaires, des loix ſtupides & une éducation puſillanime la tiennent enſévelie ; & quand même ma plume s'égareroit quelquefois, il vaut mieux que ce ſoit en traçant une république avec Platon, qu'en reſſuſcitant des ſyſtêmes cyniques avec Hobbes & La Mettrie.

L'HOMME SEUL.

Il me reſte donc très-peu de choſes neuves

Digitized by Google

à dire ſur le ſujet important qui m'occupe : la plupart des idées qu'il fait naître ſont déja dans la *Philoſophie de la nature* : mais elles y ſont éparſes : c'eſt un tableau où les objets ne ſont pas aſſez rapprochés, & auquel il manque un cadre.

Je vais tenter de réparer par ce chapitre le déſordre néceſſaire où l'abondance des matieres a entraîné ma plume ; il pourra être utile au vulgaire des lecteurs ; quant aux philoſophes qui dans un chapitre fait, voient tous ceux qui reſtent à faire : le titre de celui-ci leur ſuffit ; & ſans m'avoir lu ils peuvent l'écrire.

Je parlerai des moyens qu'indique la nature pour maintenir la ſanté dans ſa vigueur ou pour la rétablir, quand l'économie animale ſe reſſent du déſordre de nos paſſions.

Comme c'eſt principalement à la dépravation des mœurs qu'on doit la dégradation du méchaniſme humain ; je jetterai quelques conjectures ſur les plaiſirs des ſens & je donnerai une baſe naturelle à l'art de jouir.

J'établirai ſur quelques faits l'idée que nous

Digitized by Google

devons nous former de la vigueur que peuvent acquérir nos organes.

Enfin, j'examinerai s'il eſt au pouvoir du philoſophe d'éloigner le dernier période de la vie, comme il eſt au pouvoir de tout homme imprudent ou coupable de l'avancer.

Ce ſujet demanderoit pluſieurs volumes: mais qu'on ſe rappelle qu'ils ſont déja faits.

Digitized by Google

ARTICLE I.

La nature ne fait point d'êtres malades.

PARTIE II.

NOs capitales ſont pleines d'individus à peine ébauchés qui naiſſent cacochymes, vivent tourmentés par les maladies & par les remèdes, & meurent avant le tems; perſuadés que la nature, plus aveugle que le Prométhée de la fable, s'eſt trompée en façonnant le moule où elle jette les hommes.

Mais la nature ne fait que des êtres ſains: c'eſt le libertinage des peres, c'eſt la mauvaiſe éducation des enfants, c'eſt l'épidémie du luxe qui déprave la machine humaine; ſans nos préjugés, ſans nos erreurs & ſans nos crimes, nous n'aurions ni le fléau des maladies, ni le fléau des médecins.

Quand la nature organiſe les êtres, ſi elle n'eſt point contrariée par les hommes, elle leur donne une exiſtence heureuſe & le pouvoir de la conſerver juſqu'au moment où altérés par le frottement inſenſible des

Digitized by Google

corps hétérogènes, leurs organes ſe décompoſent.

L'HOMME SEUL.

Pour ſe convaincre de la vérité de ce principe, il ſuffit de jetter un coup-d'œil ſur l'échelle des êtres ſenſibles : tous ceux qui ſont hors de la portée de l'homme & loin de ſa tyrannie, parcourent chacun dans ſon eſpèce la même carrière : ne tranſplantez point des chênes ; & que leur ſève libre circule ſans peine des racines à la tige, s'ils s'abreuvent tous des ſucs du même ſol, ils auront tous la même hauteur & la même durée ; les animaux qui ne ſont pas dégradés par les entraves de la domeſticité, atteignent chacun dans leur claſſe le même période de vie : l'homme ſeul a le triſte privilège d'ôter des anneaux à la chaîne de ſon exiſtence, & de ſubir mille fois les agonies de la mort avant l'inſtant où la nature lui a preſcrit de mourir.

Mais, encore une fois, que l'être qui raiſonne ne s'en prenne qu'à lui-même s'il ſouffre, & s'il meurt avant le tems : Boerhaave compte dix-huit cents eſpèces de maladies dont la race humaine eſt attaquée, &

Digitized by Google

dans ce nombre il n'y en a pas une qu'on ne pût prévenir (*a*), avec un ſang pur qu'on hériteroit de ſes peres, l'équilibre des paſſions & le régime de Pythagore.

Il périt d'abord un grand nombre d'enfants dans le paſſage du ſein de la mere à la lumiere : il eſt rare que ce ne ſoit pas la faute du chirurgien ou de la ſage-femme : l'effort ſeul de la nature auroit prévenu tous ces homicides : on ne voit pas que les Chinoiſes, qui ſe délivrent elles-mêmes de leur fardeau, ſoient plus mal-adroites que nos accoucheuſes : les Péruviennes, avant l'arrivée des Eſpagnols, n'avoient jamais entendu parler de ſages-femmes, & les Yncas n'ont jamais eu à ſe plaindre des ſuites malheureuſes de leur fécondité (*a*).

(*a*) Ces dix-huit cents maladies avec leurs quatre cents variétés, ſont déſignées dans la *Noſologie* du docteur SAUVAGE. On peut en parcourant cet ouvrage ſe convaincre que quelqu'oppoſé que ſoit mon principe aux notions communes, il eſt vrai dans toute ſon étendue.

(*b*) Il eſt vrai que lorſque la mere eſt d'une foibleſſe extrême ou que l'accouchement ſe fait avant le terme, l'art doit venir au ſecours de la nature en travail : mais je demanderai toujours pourquoi une femme de nos ca-

Le

Le calcul de quelques philoſophes prouve que la moitié des individus de l'eſpece humaine meurt avant l'âge de huit ans ; je n'en ſuis pas ſurpris, & la deſtruction devroit être plus grande, grace à la tendreſſe aveugle des meres, à l'ignorance barbare des nourrices & à l'art funeſte des médecins.

L'HOMME SEUL.

A peine l'enfant eſt-il né qu'on le purge pour le délivrer, dit-on, de la glaire, qui ſéjourne dans ſon eſtomac & dans ſes inteſtins : mais le ſeul remède qui convienne alors eſt le lait de la mere ; il eſt ſingulier que le premier uſage que nous faſſions du plus néceſſaire de nos ſens, ſoit de l'empoiſonner par un breuvage, & que le premier pas que nous faiſons dans le monde ſoit pour entrer dans une pharmacie.

L'enfant environ deux heures après ſa naiſſance demande le ſein de ſa mere, & il y a des docteurs qui lui défendent de s'en approcher juſqu'au troiſième jour : par ce

pitales eſt plus foible que nos femmes de la campagne, & pourquoi on accouche avant le temps ! --- Gens de l'art, ſoyez vrais : eſt-ce la faute des meres ou celle de la nature ?

moyen le lait qui ſéjourne trop dans les glandes des mammelles, s'altère & ſe décompoſe, & l'enfant prend le germe des maladies qui aſſiègent ſon berceau : c'étoit bien la peine d'appeller un médecin pour contrarier la nature (*a*).

Les maladies occaſionnées par le refus du lait, ſont pour le moins auſſi dangereuſes pour la mere que pour l'enfant ; ce fluide enflamme les glandes du ſein, en obſtrue les vaiſſeaux lymphatiques, & ſouvent fait naître des cancers : c'eſt ainſi qu'une femme ſe prépare des tourments affreux & une mort prématurée, parce qu'elle n'a pas voulu dérober aux plaiſirs, des inſtants dûs à la tendreſſe maternelle ; parce qu'elle a craint de changer les proportions de ſa gorge ; parce qu'elle n'a pas oſé ſe mettre au-deſſus de quelques épigrammes.

(*a*) Bénis ſoient les directeurs de l'hôpital de Londres qui ont oſé, depuis quelques années, s'écarter de la méthode des docteurs ! ils font donner le ſein de la mere à l'enfant auſſitot qu'il le demande : on ne préſente point de médecin au nouveau-né ; la mere évite la fièvre de lait, & tout le monde y gagne, excepté les apothicaires & les docteurs.

Digitized by Google

Dans notre Europe où il y a tant de livres philoſophiques & ſi peu de philoſophes, malgré la réclamation de tous les ſages, on captive encore les enfants avec des langes, & on comprime leurs membres délicats par des corps à baleine : voilà la ſource funeſte de cette foule de maladies qui les aſſiègent, juſqu'à ce qu'avec l'âge ils perçent les enveloppes dont d'autres docteurs chargent leur raiſon : voilà pourquoi nos villes fourmillent d'hommes contrefaits & d'êtres penſants qui ne penſent que d'après les autres : les garçons ſe dérobent bientôt aux tourments du maillot ; mais pour les filles leur eſclavage phyſique ne ſe termine guère qu'avec la vie. L'HOMME SEUL.

Il eſt encore abſurde de tenir des enfants tranquilles auprès du feu, ou dans des appartements toujours échauffés au même degré du thermomètre ; par ces précautions barbares on relâche toutes les fibres de leur machine, & on les expoſe à avoir malgré la nature, un tempérament valétudinaire & une ame puſillanime.

Puiſque toute ſubſtance animale eſt trop forte pour de tendres eſtomacs, on ne ſau-

Digitized by Google

PARTIE II. roit trop aſtreindre un enfant au régime des frugivores.

Il ne ſauroit être vêtu trop à la légère, puiſque l'anatomie démontre qu'il a plus de chaleur vitale que les adultes; enfin on ne peut lui permettre trop d'exercice, puiſque la vie ſédentaire, en gênant la circulation des fluides, rend tous les jours plus rares ces belles formes que la nature ſemble avoir pétries de ſes mains, & dont il ne nous reſte plus de modèles que dans les ſerrails de l'aſie, ou dans les anciennes ſtatues.

En parlant de ce qu'on devroit faire, j'ai dit en d'autres termes ce qu'on ne faiſoit pas : ſi donc il y a tant d'adultes malades & tant d'enfants aſſaſſinés, c'eſt la faute des hommes & non celle de la nature.

Je ne ſuivrai point l'hiſtoire de nos maladies depuis le berceau juſqu'à l'ouverture de la tombe ; parce que ce livre n'eſt point un commentaire d'Hypocrate. Je me contenterai d'établir un petit nombre de principes, qui détourneront l'homme droit de blaſphémer la nature.

Je définis la ſanté, le réſultat de l'équi-

Digitized by Google

libre entre les aliments & les travaux : or l'homme de la campagne ſe nourrit mal & travaille trop, & l'habitant des villes ſe nourrit trop & ne travaille pas.

C'eſt encore de l'équilibre entre les forces phyſiques & les forces morales que dépend la vigueur du tempérament : dès que les paſſions exercent ſur l'ame leur deſpotiſme, le ſuc nerveux qui eſt la quinteſſence de tous nos fluides n'eſt plus filtré également par le cerveau ; ce principe de nos ſenſations ſe déprave, le ſang s'appauvrit, les organes ſe dégradent, & on appelle la mort à cinquante ans pour n'avoir pas été philoſophe à trente.

En général, c'eſt en étendant le cercle de ſes beſoins qu'on ſe prépare le germe des maladies : combien n'en voit-on-pas éclorre de l'inertie où le luxe entretient le corps & l'ame; de l'habitude de ne reſpirer que l'air étouffé des appartements & des voitures; de l'uſage de la ſociété, de veiller la nuit & de dormir le jour ; & de cette foule de plaiſirs factices que l'homme blaſé ſubſtitue aux jouiſſances de la nature !

Digitized by Google

L'ennui ſeul rend l'exiſtence d'abord inſipide & enſuite douloureuſe : les deux ſexes dans les capitales paſſent leur vie à l'éviter & à en ſentir le fardeau ; heureuſement ce fléau n'atteint point l'homme du peûple ; ce qui le conſole quand il eſt éclairé, & l'empêche de porter envie à l'homme foible & triſte, condamné par ſa naiſſance au malheur d'être riche.

En un mot, loin que les maux qui nous aſſiègent dépendent eſſentiellement de notre organiſation ; on peut établir, ſans crainte de ſe tromper, que l'homme n'eſt malade que lorſqu'il s'écarte de la nature.

Digitized by Google

ARTICLE II.

De la Médecine de la nature & de celle des Médecins.

L'HOMME SEUL.

JE demande pardon à toutes les facultés de Médecine de l'Europe, ſi je ſuis vrai dans une diſcuſſion où elles déſireroient que je ne fuſſe que prudent : il m'en coûte ſans doute de renverſer des autels ; mais c'eſt parce que ma plume eſt pacifique qu'elle s'élève contre des cultes ſanguinaires, & je ne détruis que pour prévenir les plus grandes deſtructions.

Je définis la médecine des docteurs, l'art de conjecturer ; ainſi dans l'échelle des connoiſſances humaines, il faut ranger cet art avec celui de déchiffrer des hiérogliphes & de compoſer des almanachs.

D'abord la médecine eſt futile en elle-même ; car quand le malade guérit, il doit tout à la nature & rien aux docteurs.

Enſuite, & c'eſt ce qui déchire mon ame

Digitized by Google

PARTIE II.

ſenſible, la médecine eſt la plus dangereuſe de nos connoiſſances; car on ne peut l'acquérir qu'en faiſant une foule d'expériences : ainſi c'eſt en aſſaſſinant les peres, qu'un docteur apprend à guérir leur poſtérité.

Les hommes ſans principes qui croiroient la machine animale dégradée, ſi la main d'un docteur n'en remontoit à chaque inſtant les reſſorts, ne ſavent pas que la médecine fut ignorée des Grecs pendant cinq cents ans (*a*), qu'elle ne fut connue des Romains pendant ſix ſiecles que par l'opprobre qu'ils répandirent ſur les hommes qui l'exercerent (*b*), & qu'encore aujourd'hui dans cette moitié

(*a*) C'eſt-à-dire, durant l'intervalle qui s'écoula entre la guerre de Troye & celle du Péloponèſe. Plin. *Hiſt. natur.* lib. XXIX. in prœmio.

(*b*) Voyez Pline, *Hiſt. natur.* lib. XXIX. cap. I. Cornel. Agrippa *De vanitate ſcient.* cap. 83. la *Penelope* de la Mettrie & tous les ouvrages où il a été permis au philoſophe de dire la vérité ſur les médecins.

Il eſt hors de doute que Rome fut 600 ans ſans ſouffrir de médecins en titre; que quand il lui en vint des pays qu'elle avoit conquis, elle eut le courage de les bannir hors de l'Italie; que dans la ſuite, quand le luxe lui en demanda la tolérance, elle ne l'accorda qu'en faiſant exercer l'art par de vils eſclaves; & que quand Auguſte

de l'Aſie où l'on conſerve le régime de Pythagore, on n'y voit tant de centenaires que parce qu'on n'y voit point de médecins.

L'Homme seul.

Je voudrois bien ſavoir ſur quoi eſt fondée la hardieſſe des déciſions de nos modernes médecins : les trois hommes de génie dont ils s'honorent, Hypocrate, Sidenham & Boerhaave, ſe renferment ſans ceſſe dans les bornes du plus étroit ſcepticiſme ; ils ſont entendre à chaque page, que les exceptions ſont toujours en plus grand nombre que les règles ; & qu'à peine par un demi-ſiècle de travaux, on achete le droit d'établir quelques conjectures.

Les docteurs qui ont tant fait de livres abſurdes pour éclairer les hommes, & tant d'homicides pour les guérir, connoiſſent-ils aſſez à fonds le méchaniſme du corps humain pour en changer à leur gré les reſſorts & les rouages ?

---

qui pouvoit tout ce qu'il vouloit, deſira, à la priere d'Antonius Muſa, de relever la médecine ; il fut obligé de donner un décret pour affranchir à perpétuité les médecins. *Dyoniſ. Halicarn.* R. J. 53. ſub fine.

Ont-ils quelques lumieres ſur le feu principe qui vivifie les êtres, qui les produit & qui les décompoſe ?

Il eſt probable que la plupart de nos maladies dérivent de l'altération du ſuc nerveux, & on ne peut établir que de frivoles conjectures ſur la nature de ce fluide qui paroît l'extrait de tous les autres, ſur le méchaniſme qu'emploie le cerveau pour le filtrer, & ſur la rapidité avec laquelle il eſt tranſmis par les nerfs dans toutes les parties du corps pour opérer nos ſenſations ; la nature nous montre les effets, mais nous laiſſe ignorer les cauſes : elle travaille derriere le théâtre, à cacher ſes reſſorts & ſes contrepoids, & nos docteurs ſont tranquillement au parterre débitant leurs paradoxes, leurs poiſons & leurs ordonnances.

Comment le médecin appliqueroit-il à propos ce qu'il appelle ſes remèdes, puiſqu'il ignore preſque toujours le ſiège des maladies ? quel eſt par exemple, le ſiège de la fièvre ; la plus ordinaire de celles qui attaquent les hommes policés dans les deux mondes ? Galien le place dans le cœur, Morton dans le cerveau, Sylvius dans le

Digitized by Google

pancréas & Baglivi dans le méſentere ; il eſt probable que tous les quatre ont tort, mais tous les quatre ont des partiſans ; & avant que tout le monde ſoit d'accord, chacun tue ſes malades pour la gloire du maître & l'avancement de ſa doctrine.

Les médecins avouent qu'il y a des maladies incurables, telles que la goutte & l'humeur corroſive du cancer : mais le principe morbifique qui altère dans ces deux circonſtances la machine humaine, n'a-t-il jamais d'autre développement ? il y a entre les maladies phyſiques la même affiliation, que la morale découvre entre les maladies de l'ame : la même cauſe qui donne la goutte à mon pere, me donne peut-être la fièvre & a donné l'épilepſie à Mahomet ; par quelle témérité croit-on donc m'avoir guéri, quand on n'oſe entreprendre mon pere, & que tout l'art des Hypocrates de l'Arabie n'a jamais pu réuſſir à pallier le mal honteux de ſon prophète.

La vérité eſt qu'il n'y a aucune maladie incurable pour la nature, & que toutes le ſont pour les médecins.

Digitized by Google

Cependant avec tant de raiſons d'être modeſtes, voyez l'intrépidité avec laquelle les docteurs ſe jouent de la vie & de la mort des citoyens; au premier coup d'œil ils jugent une maladie, dont le germe a quelquefois attendu vingt ans à ſe développer: deſpotes juſques dans les termes de leur art, ils donnent à leurs frivoles recettes le nom faſtueux d'*ordonnances*; & quand ils ne voient plus dans leur orgueilleuſe ignorance de reſſource contre le mal qui empire, du haut de leur tribunal ces inquiſiteurs terribles condamnent leur victime à mourir. — Il eſt vrai que de temps en temps le malade en appelle à la nature, qui le guérit tout à la fois de ſon mal & de ſon idolâtrie pour les docteurs.

C'eſt par une ſuite de ce deſpotiſme que la médecine, mille fois moins utile aux hommes que la chirurgie, ne ceſſe cependant de la perſécuter: c'eſt auſſi par la même raiſon que les docteurs s'élevent contre tous les remèdes qu'ils n'ont pas inventés: ils ont proſcrit l'ypecacuanha, l'antimoine & l'inoculation; & toutes les fois qu'un étranger ſimplifiera l'art de guérir, ils employeront

Digitized by Google

l'autorité pour le charger d'entraves ; comme ſi les anathêmes d'une faculté empêchoient des végétaux ſalutaires d'aider à la nature ! comme ſi la propagande en enchaînant Galilée avoit empêché la terre de tourner autour du ſoleil !

Quant à la plupart des remèdes qu'on trouve dans toutes les ordonnances des docteurs, ou ils ne ſervent de rien, & c'eſt ce qui peut arriver de plus heureux au malade, ou ils agiſſent avec violence ; & alors, après avoir traité la maladie, il faut traiter les effets funeſtes du remède.

Un médecin philoſophe, pénétré de la futilité de ſon art, s'en eſt expliqué de nos jours avec franchiſe, dans un apologue : « La » nature, dit-il, eſt aux priſes avec la ma- » ladie ; un aveugle (c'eſt le médecin) ar- » rive armé d'un bâton pour les mettre d'ac- » cord ; il lève ſon arme ſans ſavoir où il » frappe ; s'il attrape la maladie, il la dé- » truit ; s'il tombe ſur la nature, il la tue (*a*).

(*a*) Cet apologue eſt rapporté dans le cinquiéme volume des *Mélanges* de M. d'Alembert, pag. 67. --- Il faut voir dans l'ouvrage même avec quelle ſupériorité ce

PARTIE II. Et ce ſont cependant ces aveugles qui gouvernent l'Europe avec leurs ordonnances, comme les anciennes Sybilles la gouvernoient avec leurs oracles.

La médecine ne guérit point l'homme du mal phyſique, & augmente en lui le mal moral; elle lui donne à la longue une ame puſillanime, le dérobe à ſes devoirs pour

---

philoſophe célèbre emploie les armes de la raiſon, contre ces mêmes médecins que Moliere avoit déja foudroyés avec celles de la plaiſanterie.

On doit ajouter à ces deux ſuffrages celui de l'homme le plus éloquent de ce ſiècle. " L'art de la médecine, dit-il, „ eſt plus pernicieux aux hommes, que tous les maux „ qu'il prétend guérir.... Elle eſt à la mode parmi nous: „ elle doit l'être, c'eſt l'amuſement des gens oiſifs & déſ- „ œuvrés, qui ne ſachant que faire de leur temps le paſſent „ à ſe conſerver.... Il faut à ces gens-là des médecins qui „ les menacent pour les flatter, & qui leur donnent „ chaque jour le ſeul plaiſir dont ils ſoient ſuſceptibles, „ celui de n'être pas morts.... En général, la médecine „ peut être utile à quelques hommes; mais je ſoutiens „ qu'elle eſt funeſte au genre humain.... On me dira, „ comme on fait ſans ceſſe, que les fautes ſont du méde- „ cin; mais que la médecine en elle-même eſt infaillible. „ A la bonne heure, qu'elle vienne donc ſans médecin, „ car tant qu'ils viendront enſemble, il y aura cent fois „ plus à craindre des erreurs de l'artiſte, qu'à eſpérer du „ ſecours de l'art. „ --- *Emile*, tom. I. édit. in-12. pag. 62.

Digitized by Google

prévenir des maux d'opinion ; & l'iſolant au milieu de la ſociété, elle borne ſon exiſtence au ſeul inſtinct qui le porte à ſe conſerver.

L'HOMME SEUL.

Je ne me flatte point d'anéantir la mode, qui s'eſt introduite depuis long-temps dans nos capitales, d'avoir un médecin attaché à ſa maiſon, comme on a un maître-d'hôtel & un perroquet : Moliere lui-même, le fléau des docteurs, en avoit un ; il eſt vrai que quand Louis XIV lui demanda le motif de cette contradiction, l'homme de génie répondit avec naïveté : *Cet homme eſt mon ami ; quand je ſuis malade, il me donne des conſeils ; je ne les ſuis pas & je guéris.*

Malgré l'épigramme de Moliere, il faut être juſte : les conſeils d'un homme qui a étudié l'anatomie & l'hiſtoire naturelle, ſont bons à ſuivre quelquefois ; mais il faut avoir le courage de juger ſes juges, & ne s'abandonner à eux qu'à la derniere extrêmité : car alors il eſt égal de payer le tribut à la nature, ou d'être tué par les médecins.

La médecine des docteurs n'eſt donc, en général, que l'art de flatter l'homme malade : voyons ſi la médecine de la nature ſeroit l'art de le guérir.

Digitized by Google

La nature, comme je crois l'avoir prouvé, ne fait point d'êtres malades : ainſi la maladie eſt un état contre nature.

Lorſque notre intempérance ou le déſordre de nos paſſions ont altéré l'économie animale, il faut qu'une criſe ſalutaire la rétabliſſe ou que la machine ſe décompoſe.

Ainſi la nature n'a beſoin que de ſon énergie pour combattre le mal qui lui eſt étranger (*a*), & pourvu que les organes ne ſoient point affoiblis par l'âge ou par l'abus des plaiſirs, elle le combat toujours avec ſuccès, excepté peut-être dans le cas de la contagion (*b*).

(*a*) L'immortel Sydenham n'étoit pas éloigné de mes principes ; il définit la maladie *l'effort de la nature qui tente de détruire le germe morbifique, pour opérer la guériſon du malade.* Voici ſes termes : *Morbus eſt conamen naturæ quæ materiæ morbificæ exterminationem, in ægri ſalutem molitur.* --- Mais les docteurs loin de ſeconder cet *effort*, obligent la nature à combattre à la fois le mal & leurs remèdes.

(*b*) Puiſque la nature ſeule échoue preſque toujours contre la contagion : pourquoi les docteurs ne s'exercent-ils pas ſur un ſujet qui paroît de leur compétence ? & ſi par eux-mêmes ils ne ſont pas aſſez forts pour traiter cette matière, que n'appellent-ils à leurs ſecours les philoſophes ?

Le

Digitized by Google

Le combat entre le mal & la nature s'annonce d'ordinaire par la fièvre, le mouvement s'accélere alors dans le ſang & dans les humeurs, les artères multiplient leurs battements, tout fait effort contre la matière hétérogène : enfin la criſe ſurvient, la nature l'emporte & le malade eſt guéri.[1] L'HOMME SEUL.

Quant aux remèdes qui peuvent accélérer la ſortie de l'humeur morbifique, c'eſt la nature qui les indique & non les ordonnances

---

Il eſt certain qu'il nous manque une hiſtoire philoſophique de la contagion.

On y examineroit pourquoi un venin acquis a plus d'intenſité qu'un venin naturel.

On expliqueroit, ſi cela eſt poſſible, comment un ſerpent vit avec le poiſon qu'il renferme, & comment il périt s'il l'introduit dans ſes veines par la morſure.

On conſtateroit l'obſervation de quelques phyſiciens qui ont prétendu que ſur-tout dans une ſaiſon humide le vent du Sud donnoit à l'air un caractère putride qui conduiſoit à l'épidémie.

On examineroit pourquoi les miaſmes épidémiques ſe tranſmettent d'ordinaire par la bouche, par les narines ou par les organes générateurs.

Enfin, on prouveroit qu'il doit y avoir ſur ce globe autant d'antidotes que de poiſons.

Et ſi les docteurs s'occupoient à la recherche de ces antidotes, ils réconcilieroient leur art avec l'humanité & la raiſon.

Digitized by Google

capricieuſes des docteurs ; j'ai remarqué que dans les fièvres putrides, les malades ne goûtoient que les oranges & les boiſſons acides, l'Italien piqué de la tarantule, ſoupire après la muſique qui doit le guérir.

C'eſt ſur-tout dans les animaux, qui ſont plus à portée que nous d'entendre la voix de la nature, que ſon inſtinct triomphe : qu'un coq renfermé ait beſoin d'un abſorbant qui corrige l'acidité de ſes humeurs, il avalera la chaux des murailles ; un chien malade va chercher dans un jardin la plante qui doit le purger : on prétend que le cheval marin ſurchargé de ſang, ſe frotte contre des roſeaux qui le déchirent, & guérit par le moyen de cette hémorrhagie.

Et qu'on ne diſe pas que l'homme malade ne ſauroit ſe procurer qu'à grands frais les ſimples qui peuvent accélérer la criſe de la nature ; le ſapin ſi commun dans le Nord, détruit par l'efficacité de ſes bourgeons l'acrimonie du ſang que contractent les peuples ichtyophages : le creſſon, le lapathum, le cochléaria & tous les anti-ſcorbutiques abondent dans les pays marécageux ; c'eſt ſur-tout

Digitized by Google

au Nouveau-Monde où les maladies vénériennes ſont endémiques, qu'on trouve le gayac, la ſalſepareille, le lobelia & toutes les plantes ſudorifiques, auxquelles nous ſommes contraints de ſubſtituer le remède terrible du mercure (*a*). L'HOMME SEUL.

Il faut ſur-tout quand l'inſtinct ou l'expérience des ſages nous a fait connoître quelque ſpécifique contre les maladies qui dérivent de notre incontinence, ne jamais les aſſocier avec d'autres remèdes : c'eſt de l'unité de l'hypécacuana ou du quinquina que dépend leur ſuccès dans la dyſſenterie ou dans les fièvres intermittentes : au reſte, c'eſt en s'éloignant de cette ſimplicité primitive que les docteurs réuſſiſſent ſouvent à rendre dangereux les remèdes de la nature ; ils font du corps de l'homme un laboratoire de chymie, où la mort ſort du creuſet au lieu du grand-œuvre.

(*a*) La plus redoutable de toutes les maladies, l'éléphantiaſe, dont le germe ſemble depuis long-temps fixé au climat brûlant de l'Egypte, ne peut ſe guérir que par des bouillons d'une eſpèce de vipère qui ſe trouve abondamment ſur les bords du Nil. --- *Voyez* Galien, *de ſimpl. facult. Cap.* 1. *Lib.* 11. & Paul d'Egine, *Lib. IV.*

D 2

INST. CHO... O-TAYLOR

Digitized by Google

Homme ſage, homme intempérant, voulez-vous guérir? Simplifiez vos remèdes: ſongez que pendant ſix cents ans les Romains n'eurent d'autre pharmacie que quelques plantes indigènes: croyez-vous qu'ils euſſent faits de ſi grandes choſes, s'ils euſſent paſſé leur vie à craindre la mort? Croyez-vous qu'ils euſſent conquis le monde, s'ils avoient ſubi la tyrannie des médecins?

Un des moyens les plus sûrs pour accélérer la criſe ſalutaire qui doit purger nos fluides de toute matière hétérogène, c'eſt la tranſpiration; & l'art la facilite par les frictions, par les ſudorifiques, & ſur-tout par l'uſage des bains.

Les anciens Romains prévenoient ou guériſſoient preſque toutes leurs maladies en ſe baignant dans l'eau froide; encore aujourd'hui les Turcs & les Ruſſes (*a*) exécutent en

(*a*) Je parle ici des fameux bains de vapeurs pris par les gens du peuple, dont ils augmentent encore l'efficacité en mangeant de la neige & par de violentes frictions: au ſortir de l'étuve, le Ruſſe va ſe jeter dans la riviere; & ſi les glaces de l'hiver s'y oppoſent, il prend une eſpèce de douche avec de l'eau ſur le point de ſe glacer; un verre d'eau-de-vie termine le bain & le remède. --- Voyez *Ob-*

Digitized by Google

ce genre des prodiges : & ce n'eſt pas à nous à les contredire, parce que nous n'avons pas le courage de les imiter.

Les bains d'air ſeroient encore plus utiles que les bains d'eau, ſi on ſavoit les prendre : la plupart des maladies des capitales ſe gagnent à reſpirer l'air empoiſonné des lits, des voitures & des ſalles de ſpectacle : on s'en garantiroit peut-être, ſi de temps en temps on ſe rendoit ſur le ſommet de quelque montagne, & que là, dépouillé de ſes habits, on jouît en liberté de l'air & de la nature ; mais pour rendre ce bain plus efficace, il faudroit partir à pied & arriver au point du jour ; or nos gens oiſifs n'ont point l'uſage de leurs pieds, & nos jolies femmes ſeroient bien fâchées de connoître d'autre aurore que celle d'Ovide ou du théatre de l'opéra.

L'exercice, la frugalité & la tempérance dans les paſſions, voilà pour l'homme ſage le moyen d'être toujours ſain ; de l'eau, de

ſervations ſur l'uſage des bains Ruſſes, par M. Clerc, dans la bonne *Hiſtoire naturelle de l'homme malade*, tom. 2. pag. 54. — Ouvrage ſans charlatanerie, & où l'on apprend à étudier la nature, & à ſe paſſer de médecins.

Digitized by Google

l'air ou quelques ſimples : voilà, quand quelques excès l'ont rendu malade, le moyen de ſe guérir.

Si on n'a pas la force de perſévérer dans la philoſophie pratique, il faut du moins étudier ſon tempérament, pour ſe dérober dans le beſoin à la tyrannie des médecins.

Il ne faut à l'homme ſanguin que des mets doux & privés d'aſſaiſonnements ; quand il eſt malade, il n'a beſoin que de remèdes propres à rafraîchir le ſang, & à en calmer l'efferveſcence.

Les tempéraments pituiteux demandent les amers, les cordiaux, les boiſſons aſtringentes & tout ce qui peut fortifier le tiſſu fibrillaire & multiplier ſes oſcillations.

La nature indique à l'homme bilieux les narcotiques, les boiſſons légèrement acides, quelques eaux minérales, & tout ce qui peut diviſer les humeurs & tempérer leur acrimonie.

Le tempérament mélancolique eſt peut-être le tempérament bilieux porté à l'extrême, les maladies qu'il fait naître ſe guériſſent par le même régime : on ne peut trop recom-

Digitized by Google

mander à l'homme mélancolique l'eau pour boiſſon, la gymnaſtique, l'équitation, & un mélange heureux de travail & de plaiſirs. L'HOMME SEUL.

Je ne prétends point, en rappellant ſans ceſſe l'homme à la nature, le flatter, comme Paracelſe, d'une vaine immortalité : il faut bien que nos reſſorts s'altèrent en raiſon de leur tenſion, que le feu principe qui nous a organiſé nous conſume, & que tous les fluides, qui en circulant dans nos vaiſſeaux entretiennent notre exiſtence, ſe volatiliſent par le frottement ; mais je voudrois que l'être qui penſe, eut, comme celui qui végète, le privilège d'achever la carrière que lui a tracée la nature, & qu'il ne périt pas avant le temps par ſa faute ou par l'orgueilleuſe ignorance des médecins.

ARTICLE III.

DE LA NOURRITURE DE L'HOMME.

PARTIE II. CE n'eſt point une hyperbole de dire que des dix-huit cents maladies qui affligent l'eſpèce humaine, il y en a quinze cents qui viennent de la nature des aliments dont il ſe nourrit, ou de ſon intempérance.

Cependant l'homme n'a pas plus de beſoins naturels que les animaux; le principe de ſa dégradation vient moins de ſes ſens que de ſon imagination qui en pervertit l'uſage : on ne meurt preſque jamais phyſiquement de faim, tandis que l'homme blaſé qui fait contribuer les deux mondes à ſa table, ne peut faire de grands repas ſans s'expoſer à mourir avant l'âge.

Epicure, que ces hommes plus libertins que voluptueux prennent pour maître, avoit une autre théorie; il circonſcrivoit le cercle de ſes jouiſſances pour jouir plus long-tems; il n'imaginoit pas des plaiſirs

Digitized by Google

factices pour ſe dégoûter des plaiſirs de la nature, il ne raſſembloit pas dans un inſtant de ſa vie dix années d'exiſtence.

Ma maniere de voir eſt bien différente de celle de nos Apicius. Je voudrois pouvoir borner à un fruit & à un verre d'eau ma ſubſiſtance journaliere; alors tout ce que je retrancherois à mes beſoins, ſeroit ajouté à mes plaiſirs : je trouverois dans quelques légumes & dans le moins précieux des vins des jouiſſances, que le palais uſé des grands cherche en vain dans leurs macédoines & dans leurs crêmes des Barbades.

Si quelques peuples pouvoient approcher de ce régime, qui fait l'objet des vains déſirs du philoſophe, ce ſeroient les Orientaux à qui la loi de Mahomet preſcrit les jeûnes les plus rigoureux : celui du Ramadan en particulier eſt une eſpèce de défi fait à la nature humaine : & ceux des Muſulmans qui gémiſſent le plus ſous les entraves de la ſuperſtition, y ajoutent encore par leur manie de s'abſtenir de parfums, de ne point avaler leur ſalive de deſſein prémédité, & de garder un ſilence rigoureux, pour ne point reſpirer

PARTIE II.

l'air qui pourroit leur tenir lieu d'aliment (*a*). Il eſt vrai que ces ſectaires diminuent leurs beſoins par fanatiſme & non par philoſophie, & le fruit de ces expériences eſt perdu pour l'élève de la nature.

Un Hollandois du ſiècle dernier qui ſe diſoit le Meſſie, & qui fit ſon cours de miracles aux petites maiſons, oſa encore plus que le plus zélé des Dervis; il paſſa quarante jours & quarante nuits ſans manger: & il faut bien croire à ce prodige, puiſque Bayle, qui a tant douté, l'a cru & l'a annoncé à toute l'Europe (*b*).

Le fait le plus extraordinaire de ce genre eſt celui qui eſt rapporté dans les tranſactions philoſophiques; un homme vécut dix-huit ans avec de l'eau (*c*). Il eſt probable que ſon ſang étoit extrêmement froid, & que cet état de torpeur rendoit plus lente en lui la circulation des fluides, diminuoit ſes ſécrétions & l'empê-

(*a*) Voyez Reland *de relig. Mohammed*, pag. 109. &c. — Smith *de moribus & inſtitut. Turcar*. pag. 42.

(*b*) *Nouvelles de la Républ. des Lettres*, ann. 1685.

(*c*) *Tranſ. philoſ.* de la Soc. roy. de Londres, ann. 1742. traduct. franç. pag. 251.

Digitized by Google

choit de s'affoiblir en tranſpirant; mais alors un tel individu appartient plus par ſon organiſation phyſique à la claſſe des loirs qu'à celle des hommes.

L'HOMME SEUL.

Laiſſons-là les prodiges, & établiſſons ſur quelques faits le régime qui convient à l'homme pour l'empêcher de ſe dégrader.

D'abord, quoi qu'en diſent les traiteurs, les bouchers & les médecins ſur une mode cruelle qu'ils défendent, parce qu'elle les fait vivre : la nature n'a point preſcrit à l'homme d'égorger les animaux pour s'en nourrir, & ſi elle leur eût donné cette loi de ſang, il faudroit la regarder comme le mauvais principe, qui n'a produit les êtres que pour ſe jouer de leur exiſtence.

Les phyſiciens ont obſervé que l'uſage de la viande rendoit les animaux plus féroces ; l'analogie nous conduit à penſer que les mêmes aliments font naître dans l'homme la même férocité (*a*).

Notre organiſation ſeule dépoſe contre le

(*a*) Cela ne viendroit-il pas de ce que la chair eſt un aliment préparé, & déja aſſimilé à la nature de l'animal carnaſſier qui la dévore!

Digitized by Google

préjugé univerſel des Européens ; ſi nous naiſſions carnivores comme les tigres & les couguars, nous aurions leurs griffes pour ſaiſir notre proie, & leurs dents pour la dévorer.

Au reſte, l'homme eſt aſſez puni de ſon blaſphême contre la nature, par les maladies que produit le genre d'aliments auquel il ſe condamne : il eſt prouvé que la viande eſt en général une nourriture trop forte pour notre eſtomac : les ſucs dont elle abonde corrodent peu-à-peu le velouté de ce viſcère, minent tous les réſervoirs où ils ſéjournent, par leur acrimonie, & préparent l'épaiſſiſſement des fluides, l'inertie des organes & l'apoplexie.

Le danger eſt bien plus grand encore, quand on s'habitue au mélange des viandes, & à toutes les recherches de leur aſſaiſonnement ; l'eſtomac alors devient un volcan où les aliments fermentent, & tôt ou tard l'exploſion ſe fait en donnant la mort.

Orphée eſt un des ſages qui a le plus mérité du genre humain ; né chez des ſauvages, qui paſſoient leur vie à chaſſer les bêtes féroces

Digitized by Google

& à les imiter, il les civiliſa, il leur donna des mœurs pacifiques, & leur ordonna ſous peine de la douleur & des remords, d'être frugivores (*a*).

Pythagore, qui avoit étudié les livres d'Orphée & celui de la nature, porta le même régime en Orient ; & la longue vie de ſes diſciples en atteſte l'excellence.

Ce légiſlateur, il eſt vrai, eut tort de défendre la fève (*b*) & la mauve, comme protégées des dieux ; parce que des légumes ne ſont pas plus ſacrés que des arbres ; parce que des mœurs pacifiques ſont un aſſez beau préſent fait à la terre, ſans y mêler les erreurs du peuple & les préjugés des prêtres.

L'abſtinence Pythagoricienne eſt encore en

(*a*) C'eſt Platon qui nous a appris qu'une des premieres loix du code d'Orphée étoit l'abſtinence de la chair des animaux. --- Voyez Platon, *de Leg.* 6. *Lib.* 6.

(*b*) C'eſt une mauvaiſe raiſon que de dire avec quelques enthouſiaſtes de Pythagore, que la fève ne fut défendue qu'à cauſe de l'odeur forte qu'elle exhale dans ſa floraiſon : odeur qui dans les pays chauds produit une eſpèce d'ivreſſe. --- Maillet, *deſcript. de l'Egypte*, édit. in-4. Part. II pag. 13. --- Comme ſi la fève étoit formée lorſque la plante eſt en fleurs ! Ne juſtifions pas l'erreur d'un grand homme, en lui ôtant la raiſon.

uſage dans preſque toute l'Aſie : dans notre Europe quelques ſages qui ont eu le courage de vivre pour eux, l'ont adoptée ; le grand Newton eſt de ce nombre, il eſt vrai qu'il y joignoit l'uſage du poiſſon : mais c'étoit moins par goût que par condeſcendance pour la ſociété au ſein de laquelle il vivoit, & dont il ſe croyoit obligé de reſpecter les foibleſſes.

Les phyſiciens ont remarqué que la nourriture des poiſſons épaiſſiſſoit le ſang, diminuoit la tranſpiration, & engendroit les maladies de la peau : la plupart des peuples ichtyophages ſont ſujets à une eſpèce de lèpre ; & l'hiſtoire rapporte que ceux des Grecs qui ne voulurent pas adopter en Egypte le régime diététique d'Orphée, y furent atteints de l'abominable maladie de l'éléphantiaſe (a).

(a) Elle s'annonce par une dépilation totale & par des exoſtoſes ; le corps ſe trouve rongé par des ulcères affreux & par un cancer univerſel, qui pénètre juſqu'à la charpente des os : on connoît les cauſes & les effets de cette maladie, & juſqu'ici aucun médecin n'a pu la guérir.

Il eſt ſi vrai que l'uſage du poiſſon, joint aux brouillards infects qu'exhalent les eaux, ſoit de la mer, ſoit des étangs, eſt le principe de cet horrible fléau, que la côte mari-

Digitized by Google

Les Kamſchadales qui ſe nourriſſent de poiſſons putréfiés, vivent rarement au delà de cinquante ans; ſi même ils parviennent à cet âge, malgré les germes vénéneux qu'ils tranſmettent ſans ceſſe dans leur ſang, c'eſt que la vie active qu'ils mènent empêche ces germes d'y ſéjourner: ils s'empoiſonnent; mais ils tranſpirent, & voilà leur antidote.

L'HOMME SEUL.

Quant à la longue carrière de ceux de nos cénobites qui ne vivent que de poiſſons; il ne faut pas l'attribuer au genre d'aliments auquel ils ſe ſont conſacrés, mais à la vie ſimple & uniforme qu'ils mènent; ſi avec leur frugalité & leur apathie, ils étoient frugivores, ils s'étonneroient moins du nombre de leurs centenaires.

---

time de l'Aſie & la baſſe Egypte ont toujours été regardées comme ſon ſol natal: on n'en voit même aujourd'hui des traces en Europe que dans quelques pays maritimes, tels que l'Iſlande, le Groenland & la Norwege.

L'auteur de l'hiſtoire de l'Eléphantiaſe prétend que le feu Saint-Antoine, le mal Perſique, la plique Polonoiſe, le ſcorbut & les maladies vénériennes ne ſont que des ruiſſeaux de cette ſource empoiſonnée, & cette conjecture vaut bien celles d'Aſtruc, de M. Paw & de l'auteur ingénieux de la Caçomonade.

Digitized by Google

PARTIE II. Je remarque que les Romains ne furent jamais plus vigoureux de corps & d'entendement, que lorſque leurs Fabricius & leurs Cincinnatus vivoient des légumes qu'eux-mêmes avoient ſemés : le luxe vint dans la ſuite énerver leurs organes & leur ame ; alors Lucullus fit ſervir la dépouille d'un peuple aux frais d'un repas ; Craſſus parut en public portant le deuil d'un poiſſon, & Rome eut des maîtres.

Une terre ſtérile, un ciel qui favoriſe l'inertie du caractère, quelquefois même le déſeſpoir, ont engagé des peuples ſauvages à ſe nourrir d'animaux, dont les peuples policés ont horreur : il y a en Ethyopie des tribus entières qui ne vivent que de ſauterelles ; auſſi vers l'âge de quarante ans des inſectes aîlés s'engendrent dans le ſang de ces acridophages (*a*) ; & les animaux qu'ils ont dévorés, les dévorent à leur tour.

Ce n'eſt point dans la claſſe de ces Ethyopiens qu'il faut mettre les Ophiophages : Shaw

(*a*) *Hiſt. natur.* du comte de Buffon, édit. complette in-12. tom. 6. pag. 216.

aſſure

Digitized by Google

aſſure qu'aux environs du Grand-Caire, il y a près de quarante mille perſonnes qui mangent des ſerpents (*a*) : mais il ajoute que c'eſt pour n'avoir rien à craindre de la piquure des reptiles venimeux, qui ſe propagent dans le climat brûlant de l'Egypte : il eſt certain que la maſſe de leur ſang eſt atténuée par cet aliment rempli de ſel alkalin, & il pourroit ſe faire que les anciens Pſylles qui faiſoient métier de guérir les bleſſures empoiſonnées en les ſuçant, fuſſent ophiphages.

Enfin, (car il n'y a aucune ſorte de délire dont l'eſprit humain ne ſoit capable,) il y a eu des antropophages ; & les hiſtoriens avoient déja conſtaté ce fait déshonorant pour l'eſpèce humaine, avant qu'Homère eût peint ſon Polyphême.

Mais des voyageurs qui ont mal vu ou des barbares qui ont eu intérêt de mal voir, ont prodigieuſement exagéré le nombre des antropophages ; & en vérité, l'être qui ſe dit le roi de la nature, s'eſt déja aſſez rendu odieux par ſes crimes, ſans flétrir encore ſa mémoire par des calomnies.

(*a*) *Voyages en Barbarie*, pag. 355.

Il eſt probable que de tout temps le délire de la vengeance a pu engager, après une guerre longue & ſanglante, des ſauvages vainqueurs à manger leurs priſonniers; mais un accès de frénéſie de la part de quelques individus, ne prouve rien contre le caractère dominant d'une nation; les Tentirites n'ont point été accuſés du crime des Cannibales, parce qu'un de leurs fanatiques en mangea un autre; il feroit injuſte, parce qu'on a dévoré à Amſterdam le cœur du fameux de Witt, & à Paris celui du maréchal d'Ancre, de mettre les Hollandois & les François au rang des antropophages.

Quelque reſpect que j'aie pour Tite-Live, je ne ſaurois croire ſur ſon témoignage qu'Annibal fit diſtribuer à ſes ſoldats de la chair humaine pour les rendre plus redoutables aux Romains: l'hiſtorien du ſiècle d'Auguſte, en calomniant le héros de l'Afrique, cherchoit ſans doute à laver ſes concitoyens de l'opprobre que répandoit ſur eux la ruine de Carthage.

C'eſt auſſi le même motif qui a engagé les hiſtoriens Eſpagnols à faire des antropophages

Digitized by Google

des Américains que leurs ancêtres avoient égorgés (*a*) ; & ſans la réclamation de quelques philoſophes contre les conquérants de la Caſtille & leurs panégyriſtes, peut-être regarderions-nous comme un acte d'équité le déſaſtre du Nouveau-Monde.

Cependant je ne veux point répandre les ténèbres du Pyrrhoniſme ſur l'hiſtoire des peuples barbares ; je ſais que les adorateurs de Teutatès & d'Irminſul, ont quelquefois mangé des hommes : je ne nie point qu'on n'ait obſervé cet uſage atroce chez quelques Caraïbes, dans des hordes de Cannibales &

(*a*) Ecoutons un de ces calomniateurs du Nouveau-Monde : " Quand les Eſpagnols, dit Cieca, entrerent pour „ la première fois dans la vallée de Nore, un Cacique, „ nommé Nabunocho, leur offrit l'hoſpitalité : quand la „ nuit fut venue, deux de ſes femmes s'étendirent tout de „ leur long ſur un tapis, & le Cacique ſe coucha ſur ces In- „ diennes qui lui ſervoient de matelas ; une autre ſe mit „ en travers au haut du tapis, pour lui ſervir d'oreiller ; „ il prit enſuite par la main une quatrième, qui étoit „ très-belle ; & comme on lui demanda ce qu'il en pré- „ tendoit faire, il répondit avec franchiſe que ſon projet „ étoit de la manger. „ Voyez Pedro Cieca, *Hiſt. del Peru*, *cap.* 12. --- On ſe doute bien que ce conte, digne des Mille & une nuit, eſt un prétexte pour juſtifier l'aſſaſſinat de Nabunocho.

parmi ces Jaggas ſi célèbres par les contes de Cavazzi & de l'Encyclopédie : j'accorderai même, ſi l'on veut, contre toute vraiſemblance, qu'au palais du nègre-roi de Macoco, on tue journellement deux cents hommes, tant criminels qu'eſclaves de tribut, pour la bouche du ſouverain & de ſa maiſon (*a*) : malgré cela, il n'eſt point à craindre que ces horreurs dégoûtantes deviennent jamais à la mode chez des peuples qui ont des mœurs & des loix ; & l'inſtinct ſeul ſert à l'homme de préſervatif contre de pareils attentats, ſans qu'il ſoit beſoin de conſulter le philoſophe de la nature.

Il eſt même inutile de réclamer contre le dogme monſtrueux de Chryſippe, qui permettoit de ſe nourrir de cadavres (*b*). Quelle peut être l'autorité d'un homme qui fit ſept cents volumes, & qui ne travailloit qu'après avoir pris de l'ellébore (*c*)? Je n'ignore pas

---

(*a*) *Théatre critique de Feijoo.* Diſcours *ſur la voix du peuple.*

(*b*) Sextus Empiricus. *Pyrhon. Hypotyp. lib.* 3. *cap.* 24.

(*c*) Diog. Laërt. *in vita Chryſippi*, *num.* 179. *Valer. Max. lib.* 8. *cap.* 7.

que le crime de manger un homme mort n'eſt rien, ſi on le compare au crime de l'aſſaſſiner ; mais il eſt impoſſible que le dogme de Chryſippe ait des partiſans ; la ſenſibilité dépoſe trop vivement contre ce paradoxe, & jamais il ne paſſera en uſage que les morts aient pour tombeau l'eſtomac de ceux qui leur ſurvivent.

L'HOMME SEUL.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

Des Plaiſirs solitaires.

PARTIE II.

DANS les grandes villes où l'homme oiſif, avec l'air dévorant du luxe reſpire celui du libertinage ; c'eſt particuliérement de l'abus des plaiſirs des ſens que dérive la dégradation de l'eſpèce humaine : mon objet n'eſt point en ce moment de traiter la grande queſtion de l'eſſence du plaiſir & des limites que la nature lui a impoſées pour notre félicité ; cet examen trouvera ſa place dans la ſuite de cet ouvrage, lorſque je parlerai des liens ſacrés qui enchaînent l'épouſe à l'époux. Maintenant je ne m'arrêterai que ſur les ſuites affreuſes qu'entraînent les plaiſirs ſolitaires, & ſur le ſupplice que la nature a placé à côté des jouiſſances qui l'outragent.

Les abus de l'éducation publique, l'ennui qu'entraîne l'oiſiveté, la perſévérance criminelle dans le célibat, ſont les principales ſources de cette corruption réfléchie qui con-

Digitized by Google

ſiſte à chercher en nous ſeuls des plaiſirs ſtériles, qu'accompagnent les remords, à ſubſtituer le délire de l'imagination à l'union reſpectable des ſexes, & à nous ſuffire à nous-même dans nos jouiſſances, comme ſi nous étions des hermaphrodites. L'HOMME SEUL.

Pour ne point allarmer la timide innocence, ma plume paſſera rapidement ſur des tableaux qui la feroient rougir : & je ne déſignerai ces plaiſirs ſolitaires, contre leſquels réclame la nature, que ſous le nom du crime de Diogène & de l'Onaniſme des femmes.

Le Cyniſme, à qui on doit l'érection du libertinage en ſyſtême, fondoit tous ſes ſophiſmes ſur le principe abſurde que la pudeur n'eſt point l'ouvrage de la nature ; conſéquemment à cette théorie abominable, Cratès oſa jouir d'Hypparchia au milieu même du portique (*a*), & Diogène, plus infâme encore

(*a*) Apuleius, *in Floridis*, *pag. m.* 350. --- Sextus Empiricus a prétendu que le crime de Cratès étoit en uſage chez quelques peuples de l'Inde : *Publicè cum uxore congredi quamvis apud nos turpe videatur, apud quoſdam ex Indis non videtur eſſe turpe : congrediuntur enim indifferenter publicè.* --- Sext. Empir. *Pyrhon. Hypotyp. Lib.* 3. *Cap.* 24. --- Mais quel eſt ce peuple qu'on ne nomme

Digitized by Google

ſe permit des plaiſirs ſolitaires au milieu d'une rue d'Athènes (*a*). L'aréopage ne ſévit point contre ces philoſophes, parce qu'il les regarda comme des inſenſés qui ne pouvoient faire ſecte : Diogène, ſur-tout, qui en ſe logeant dans un tonneau, ſe condamnoit lui-même aux petites-maiſons.

En effet, l'inſtinct ſacré de la pudeur plus fort que tous les ſophiſmes des Cyniques, a toujours empêché les hommes d'imiter publiquement la licence effrenée de Diogène, mais les cœurs corrompus ſe dédommagent dans le ſein des ténèbres de l'impuiſſance où ils ſe trouvent de franchir avec éclat la barrière des mœurs; & leurs déſordres inacceſſibles à la vigilance des loix, ne peuvent être éclairés que par le Philoſophe de la nature.

Heureuſement, pour juſtifier la morale, la peine eſt ici à côté du crime : un ſavant

point! comment Sextus paſſe-t-il ſi légèrement ſur un fait qui contredit l'inſtinct de la nature! & quel fonds y a-t-il à faire ſur l'aſſertion d'un philoſophe qui apprend à douter de tout, même de ſon exiſtence.

(*a*) Plutarch. *de Stoïcor. repugnantiis.*

Digitized by Google

de Lauſanne vient de mettre ſous les yeux de la jeuneſſe le tableau effrayant de toutes les maladies qui ſont la ſuite du crime de Diogène ; & dans ce ſiècle de fer, ſon livre plein de faits, peut corriger plus de libertins que toute la philoſophie de Zénon & de Marc-Aurèle.

Il eſt certain que l'uſage des plaiſirs ſolitaires émouſſe la vigueur des ſens, deſſeche les membranes du cerveau, & en corrompant le genre nerveux, détruit en nous l'organe du ſentiment : de-là l'affoibliſſement de la vue (*a*), la conſomption dorſale (*b*), les paroxiſmes de l'épilepſie (*c*), & une mort prématurée dans les accès du déſeſpoir.

L'onaniſme des femmes a des ſuites auſſi funeſtes que le crime de Diogène : d'abord le coloris du viſage ſe flétrit, cet embonpoint qui préſage la ſanté ſe perd, l'épine en ſe courbant détruit les graces de la taille ; enſuite les ſymptômes du mal aug-

(*a*) Hoffman, *Conſult. Cent.* 2 & 3. *Caſ.* 102 & 103.

(*b*) Boerhaave, *Inſtitut.* paragr. 776. de la traduction de La Mettrie.

(*c*) Klockof, *de Morb. Anim. pag.* 37.

Digitized by Google

mentent, le ſang contracte de l'acrimonie, la matrice s'ulcère & la fureur utérine ſe déclare : à ce période le mal eſt incurable ; & Meſſaline, tourmentée par ſes deſirs & par ſes remords, cherche en s'affoibliſſant le plaiſir qui la fuit, juſqu'à ce qu'elle achève de mourir.

Le philoſophe ne ſauroit trop tonner contre ces jouiſſances obſcures, qui tendent à multiplier les outrages faits à la pudeur & les ſuicides.

La pudeur eſt un ſentiment inné dans le cœur de tous les hommes ; elle y eſt gravée en caractères inaltérables, malgré la nudité abſolue de quelques ſauvages, le crime d'Onan & les ſophiſmes de Diogène.

La Mettrie a mis l'homme au-deſſous du quadrupède, parce qu'il ſe cachoit pour ſe rendre heureux (*a*) ; ce Sophiſte ne voyoit pas que le fait même qu'il alléguoit étoit une preuve de notre ſupériorité : car il s'enſuit que les êtres qui nous ſont ſubordonnés

(*a*) Voyez dans le recueil, in-4. de ſes Œuvres philoſophiques, edit. de Londres, l'*Homme machine*, pag. 40.

Digitized by Google

ne ſavent que jouir, & que nous ſavons aimer.

L'HOMME SEUL.

Et toi, homme de génie que mon ame regrette, immortel Helvétius, comment as-tu oſé avancer que la pudeur étoit une invention de l'amour raffiné (*a*)? ce ſophiſme abſurde t'a échappé ſans doute; & en l'écrivant, ton cœur dépoſoit contre l'erreur de ta plume.

Comment peux-tu faire de la pudeur une invention? invente-t on un ſentiment comme une mode ou une machine?

Cet amour raffiné que tu nous peins eſt un ſentiment factice, né dans les grandes villes & que le goût du plaiſir produit bien moins que le libertinage; or l'homme blaſé qui raffine ſur l'amour, s'indigne de la pudeur, plutôt qu'il ne la fait naître.

La nature donne à l'homme la pudeur, pour l'empêcher de mettre l'amour au rang des vils beſoins; pour augmenter les deſirs d'un ſexe par la réſiſtance de l'autre; peut-être même pour conſerver dans leur intégrité les organes générateurs.

(*a*) De l'Eſprit, Diſc. 2. édit. in-4. pag. 159.

Digitized by Google

PARTIE II.

Le plaiſir que la pudeur indique en l'éloignant, eſt eſſentiellement attaché à la propagation de l'eſpèce; ainſi l'uſage des jouiſſances ſolitaires n'eſt autre choſe que l'habitude qu'on contracte de tromper la nature.

Le plaiſir ne ſubſiſte qu'avec le ſuffrage de la conſcience : c'eſt une plante débile qui a beſoin pour s'élever de l'ombrage de la vertu.

Voilà pourquoi dans la débauche tout eſt douleur ; l'homme privé de ſes ſens, & à qui il ne reſte plus qu'une imagination ardente, fatigue ſes organes pour ſatisfaire des déſirs qu'irrite ſon impuiſſance ; & trouve les germes de la mort dans des plaiſirs faits pour le multiplier.

Si les jouiſſances ſolitaires étoient autoriſées par la nature, nous n'aurions point de ſexe, & nous hériterions de nos peres l'hermaphrodiſme parfait de Tiréſias.

Malheureux, qui veux goûter dans un honteux célibat le plaiſir du mariage, ſais-tu que chacune de tes jouiſſances obſcures eſt marquée par un homicide ?

Sais-tu, que non-ſeulement tu anéantis

Digitized by Google

ta poſtérité dans ſon germe ; mais que tu détruis en toi-même l'organe de la ſenſibilité, le principe de la vie & de l'intelligence ? L'HOMME SEUL.

Vois, comme la nature te punit des outrages que tu lui fais : l'habitude coupable où t'entraîne ton libertinage, va d'abord t'iſoler au milieu de la ſociété, éteindre tes rapports avec tout ce qui t'environne ; & faire diſparoître de ton ame cette tendre bienveillance, qui eſt le germe de toutes les vertus.

Ton indifférence pour l'amour t'en donnera pour le ſexe qui le fait naître ; & après avoir mépriſé les faveurs de la beauté, tu finiras par haïr la beauté même.

Enfin, ta carriére douloureuſe s'achevera, & quand le rideau étendu entre le temps & l'éternité s'ouvrira devant toi, il ne te reſtera que l'affreux chagrin d'avoir commis des crimes inutiles : tes remords mal étouffés renaîtront pour redoubler ton ſupplice ; & ſur le bord de ta tombe tu maudiras le ciel qui te punit, & les hommes qui ne peuvent te pardonner qu'en t'oubliant.

Digitized by Google

ARTICLE V.

Idée de la force que peuvent acquérir nos organes.

…IE II.

JE crois avoir déchiré le voile qui cachoit à l'homme le principe de ſa dégradation ; arrêtons-nous un moment ſur le ſpectacle que peut offrir la vigueur d'un homme qui n'a reçu que l'éducation de la nature, dont les organes ont acquis tout leur développement, qui ne connoît que des alimens ſains & des plaiſirs légitimes ; & qui par ſon genre de vie ſe dérobe, ſoit aux atteintes de la maladie, ſoit au fléau des médecins.

On n'eſt point aſſez perſuadé de l'énergie que peuvent acquérir les ſens d'un philoſophe pratique : tous les objets qui nous environnent dépoſent contre la théorie des ſages, & nous ſommes ſi accoutumés à voir des vieillards de trente ans, que nous mettons l'hiſtoire des jeunes gens de ſoixante avec les contes des poëtes ſur les Centaures & les Hypogriffes.

Digitized by Google

Les Grecs, les Romains & les Caraïbes ont *été* phyſiquement plus vigoureux que tous les peuples modernes des deux continents ; j'attribue cette ſupériorité dans les compatriotes de Scipion & d'Ariſtote à leur gymnaſtique ; & dans les indigènes du nouveau-monde à leur conſtance à ſuivre l'inſtinct de la nature.

Dans les anciennes républiques où on ne reſpiroit que la guerre, & où l'art terrible de l'artillerie ne pouvoit ſuppléer au défaut de la force & à l'abſence du courage ; il falloit bien encourager tous ces exercices violents qui ajoutoient à la vigueur du corps ; il falloit bien qu'on comptât le nombre des héros par celui des athlètes ; alors les gymnaſes étoient pour la jeuneſſe de Spartes & d'Athènes, l'école de Platée & de Marathon ; & Rome apprenoit dans le champ de Mars à conquérir le monde.

De-là cette conſidération ſingulière des anciens pour les Athlètes couronnés dans leurs jeux ; Polydamas qui ſeul & ſans armes tua ſur le mont Olympe un lion furieux (*a*),

(*a*) *Pauſanias Eliac. Lib.* 2.

Digitized by Google

traitoit d'égal à égal avec le roi de Perſe, Crotone faiſoit Milon général de ſes armées (*a*), & les douze travaux d'Hercule lui valurent ſon apothéoſe.

S'agit-il de prodiges dans l'exercice de la courſe? liſez l'hiſtoire des peuples qui ont cultivé la gymnaſtique, ou qui ont été élevés par la nature : Philonide, le coureur d'Alexandre, faiſoit douze cents ſtades en neuf heures (*b*); des athlètes, ſous les Céſars, parcouroient quelquefois dans le cirque en un jour l'eſpace de cent ſoixante mille pas (*c*): d'un autre côté, nous ſavons que les Hottentots dévancent des lions à la courſe; & que des animaux tels que l'orignal, qui ont la légèreté de nos cerfs, ſont atteints à la chaſſe par les ſauvages du nouveau-monde.

Les Caraïbes, qu'au défaut de courage, notre artillerie a exterminés, joignoient à la force des Théſée & des Milon, une adreſſe dont nos Saltimbanques ne ſauroient

(*a*) *Diod. Sic. Lib. XII. pag. 77. édit. Rhodoman.*
(*b*) *Plin. Hiſt. Mund. Lib. 7. Cap. 40.*
(*c*) *Plin. Lib. 7. ibid.*

approcher;

Digitized by Google

approcher ; ils tiroient avec leurs flèches les oiſeaux au vol, & les poiſſons à la nage ; & dans le ſein des bois où notre tyrannie les avoit fait refluer, c'étoit leur adreſſe ſeule qui pouvoit les empêcher de mourir de faim.

Je remarque que les bains froids entroient avec la gymnaſtique dans l'éducation de tous les peuples qui ne vouloient point laiſſer dégénérer la nature ; ils ſavoient que l'eau froide pénétroit par l'extrémité des veines abſorbantes dans le grand torrent de la circulation, diviſoit nos fluides ; & en contractant les fibrilles nerveuſes, augmentoit la force & le reſſort de nos organes : & ce que l'anatomie avoit appris en ce genre aux Grecs, l'inſtinct l'apprenoit aux Caraïbes.

En général, les peuples qui habitent un climat froid s'énervent moins que ceux qui vivent dans un climat tempéré : les anciens Scythes en hiver alloient à la chaſſe ſans habits, & quand un étranger s'en étonnoit, ils lui diſoient qu'ils étoient tout viſage (*a*).

(*a*) Voyez la réponſe que fit à ce ſujet un Scythe à un roi de Perſe. --- *Elian. Hiſt. diverſ.* Lib. 7. cap. 6.

Digitized by Google

PARTIE II.

Au reſte, il n'y a aucun de nos ſens dont l'induſtrie de l'homme & ſon courage ne puiſſent augmenter l'activité : les nègres des Antilles ſuivent un blanc à la piſte, comme un chien de chaſſe ſuit le gibier : j'ai connu un Créole qui comptoit les voiles d'un vaiſſeau à un éloignement où ſes amis ne diſtinguoient pas le vaiſſeau : le célèbre aveugle Saunderſon avoit deux yeux d'une nouvelle eſpèce que lui-même s'étoit donnés, le tact & l'intelligence.

Nous ſommes tentés de mettre au rang des contes poétiques les luttes célèbres des héros de Virgile & d'Homere, qui ſe lançoient des quartiers de rocher ; mais Madrid, le ſiècle dernier, a vu un nommé Sotillo lancer à douze pas une pierre peſant quatre quintaux (*a*). Notre maréchal de Saxe a fait en ce genre des traits de force qui auroient étonné Achille & Turnus.

La mémoire, qui eſt un de nos ſens internes, ſe perfectionne auſſi aiſément que les

(*a*) *Théatre critique* de Feijoo. Diſcours *ſur la vieilleſſe du monde.*

Digitized by Google

autres organes : Adrien liſoit une fois un livre pour l'apprendre par cœur (*a*) ; ſaint Auguſtin parle d'un de ſes amis qui récitoit Virgile à rebours (*b*) ; Muret prononça à un inſulaire de la Corſe plus de trente mille mots en toutes ſortes de langues, & ſans aucun rapport entr'eux ; & celui-ci les répéta à l'inſtant du dernier au premier, ſans les tranſpoſer (*c*).

Ce que je dis de la mémoire & des ſens, peut s'appliquer juſqu'à un certain point aux organes générateurs : on a vu, par exemple, des femmes allaiter à ſoixante-huit ans (*d*), & devenir meres à ſoixante (*e*) ; Laët aſſure avoir été témoin de la fécondité d'une Indienne qui avoit quatre-vingts ans (*f*).

Maſſiniſſa engendra Methynate à quatre-vingt-ſix ans ; Uladiſlas, roi de Pologne,

(*a*) Spartian. *in Vita Adriani.*
(*b*) *De anima, lib. 4. Cap. 7.*
(*c*) Diſcours *de quorundam admirabili memoriâ.*
(*d*) *Tranſ. philoſ.* ann. 1739, traduct. franç. pag. 142.
(*e*) *Anecdotes de Médec.* tom. 2. paragr. CLI.
(*f*) Voyez *Diſſert. de dom Pernetti ſur l'Amérique*, pag. 76.

Digitized by Google

eut deux enfants à l'âge de quatre-vingt-dix; & l'aïeul de Platerus ne ceſſa d'être pere qu'à l'âge où mourut Fontenelle.

Quant à la vigueur de ces mêmes organes, je pourrois rapporter ſur ce ſujet des faits auſſi extraordinaires que ceux d'Hercule & de l'empereur Proculus (*a*); mais la *Philoſophie de la Nature* n'eſt point le Satyricon de Pétrone; & plutôt que des hommes honnêtes m'accuſent de manquer à la décence, j'aime mieux que des Pyrrhoniens me ſoupçonnent de manquer à la vérité.

En un mot, ſoyons ſobres, modérons le feu de nos paſſions, & rapprochons-nous de la nature: c'eſt l'unique moyen de réaliſer, quant à la perfection de nos organes, la chimère de l'âge d'or.

Et qu'on ne diſe point que tous les faits que ma plume a raſſemblés ſont des prodiges;

(*a*) Il écrivoit à Métien, *Centum ex Sarmatià virgines cepi; ex his unà nocte decem inivi: omnes tamen, quod in me erat, mulieres intra dies quindecim reddidi.*

Digitized by Google

la nature, aux yeux du philoſophe, ne fait pas plus de prodiges que de monſtres : c'eſt la petiteſſe de nos vues & notre intempérance qui multiplient les phénomènes dans l'hiſtoire phyſique du genre humain.

L'HOMME SEUL.

F 3

Digitized by Google

ARTICLE VI.

Du terme de la vie humaine.

PARTIE II. QUELQUE parfaits que ſoient nos organes, il faut bien que le frottement inſenſible des corps hétérogènes les détruiſent; les aliments deſtinés à prolonger l'exiſtence de la machine humaine amènent ſa diſſolution : la nature a mis un terme à la vie, & la philoſophie n'eſt bonne qu'à ne pas l'avancer.

Cependant l'homme, malgré le double fléau du mal phyſique & du mal moral, voudroit ne jamais ceſſer d'être; & de tout temps il a été la dupe des charlatans, qui lui ont promis l'immortalité.

Paracelſe prétendit avoir trouvé un élixir qui faiſoit vivre au moins mille ans; & il mourut lui-même à quarante huit, ſans détromper les proſélytes qu'il avoit faits à l'Alchymie.

Vanhelmont, de ſon côté, imagina un breuvage où il avoit fait diſſoudre du cèdre

Digitized by Google

du Liban ; & parce que de mauvais phyſiciens regardent cet arbre comme immortel, il crut que pris en aliment par l'homme, il lui procureroit l'immortalité.

L'HOMME SEUL.

Nous avons encore dans ce ſiècle philoſophique bien des perſonnes qui croient aux merveilles de l'or potable, de la panacée univerſelle & de toutes ces quinteſſences alchymiques, pour leſquelles l'homme crédule ſe ruine, afin de ne jamais mourir : je voudrois qu'on fût bien perſuadé qu'il n'eſt pas plus au pouvoir de l'alchymie que de la médecine de procurer l'immortalité.

Les adeptes peuvent décompoſer les êtres, mais n'organiſent rien ; jamais la philoſophie hermétique, avec ſes analyſes, ſes ſyſtêmes & ſes fourneaux, n'a pu réuſſir à vivifier un atôme.

S'il étoit un moyen d'éloigner le période de la mort, il ſemble que ce ſeroit en prévenant l'alkaliſation volatile, à laquelle tendent tous les corps ; mais l'acide deſtiné à la combattre, étant naturellement mêlé avec des corps hétérogènes, a trop peu d'activité ; & quand l'art vient à bout de le

ſéparer pour le concentrer, il en fait le plus corroſif des poiſons.

L'hiſtoire naturelle fait découvrir une ſorte de poſſibilité à étendre la carrière de l'exiſtence, en rallentiſſant la végétation des corps; c'eſt ainſi que des plantes renfermées dans des caves, vivent plus long-temps que lorſque la chaleur de la terre met leur ſève en activité: c'eſt ainſi qu'on conſerve pluſieurs années des inſectes ſous les enveloppes de la chryſalide; mais ce ſecret tranſporté à l'eſpèce humaine ſeroit peu capable de flatter notre vanité; quel eſt l'homme qui voudroit vivre deux cents ans à condition qu'il en paſſeroit la moitié dans le ſommeil léthargique des lérots & des chryſalides?

Le ſecret de la transfuſion du ſang, qui a amuſé pendant dix ans les Luciens de l'Europe ſavante, n'eſt encore qu'une chimère agréable, qu'il faut mettre à côté du roman philoſophique de Micromégas: le ſang eſt le plus groſſier de nos fluides; or pour monter à neuf la machine humaine, il faudroit changer auſſi les plus déliés; par exemple, le fluide nerveux qui loin d'être acceſſible à

Digitized by Google

nos inſtruments, ne l'eſt pas même au microſcope.

S'il y avoit en ce genre quelque chimère ingénieuſe à réaliſer, ce ſeroit peut-être celle de la jeuneſſe éternelle du docteur Senac: cet académicien qui avoit étudié profondément la phyſiologie, ayant obſervé que la blancheur de la peau ne venoit que de ſa tenſion; & ce bel incarnat qui caractériſe l'adoleſcence de la plénitude des vaiſſeaux ſanguins, propoſa, ſinon pour être toujours jeune, du moins pour le paroître, d'empêcher la tranſpiration du viſage par les huiles (*a*) ce ſecret cependant n'a pas fait fortune parmi les femmes & le vernis que le docteur deſtinoit au viſage n'a été adopté que pour les boiſeries.

En général, la durée totale de la vie ſe meſure par celle de l'accroiſſement: l'homme qui eſt environ vingt-cinq ans à croître, doit en paſſer cinquante à vivre, & vingt-cinq à mourir.

Un ſiècle eſt donc à peu près la meſure

(*a*) *Hiſt. de l'acad. des Sciences*, année 1725. pag. 15.

de notre carrière, quand nous ne cherchons pas à contrarier la nature.

Telle eſt auſſi la meſure de la vie de preſque tous les philoſophes pratiques qui n'ont point hérité de leurs peres un germe de dégradation: trois ſages de la Grèce, Solon, Thalès & Pittacus vécurent chacun cent ans: Zénon en vécut quatre-vingt-dix-huit, Démocrite cent quatre, Cornaro à Veniſe (*a*) & Fontenelle à Paris, ont augmenté le nombre des centenaires.

Quoiqu'un ſiècle ſemble le terme le plus reculé de la vie, il n'eſt pas cependant rare de voir des ſauvages, tels que les Caraïbes, vivre un ſiècle & demi; les François, qui ſous les ordres de Laudonniere échapperent dans la Floride aux cruautés des Eſpagnols,

(*a*) Ce Cornaro eſt un des grands exemples de ce que peut la tempérance pour arrêter le progrès de notre dégradation: il vécut juſqu'à quarante ans au milieu des plaiſirs & des infirmités que leur excès entraîne, à cet âge il devint un philoſophe pratique; parvenu par ſon régime à quatre-vingts ans, il fit un livre intitulé: *Le vrai moyen de vivre plus de cent ans dans une ſanté parfaite*; & après avoir donné quatre éditions de ſon ouvrage, il mourut au bout d'un ſiècle, ſans douleur & ſans agonie; (ou plutôt, dit ſon hiſtorien, il s'endormit avec ſes ancêtres.

furent accueillis par le Cacique Saturiova, âgé de cent cinquante ans, & qui comptoit dans ſa maiſon ſes petits-fils juſqu'à la ſixième génération (*a*). Ce ſont ces ſauvages que l'auteur des *Recherches philoſophiques ſur les Américains* appelle les enfants de l'eſpèce humaine.

Pour nous qui ne ſommes ni ſauvages ni enfants; il ne faut pas s'étonner ſi nous avons quelquefois pouſſé notre carrière au-delà même du Cacique Saturiova : le célèbre Harvey diſſéqua le cadavre d'un laboureur Anglois mort à l'âge de 153 ans (*b*); les tranſactions philoſophiques font mention de deux vieillards, dont l'un vécut cent quarante-quatre & l'autre cent ſoixante-cinq ans. Drackemberg, qu'on nommoit le vieillard du Nord, vient de mourir dans le Jutland, âgé de plus de cent cinquante ans; On voit à Bruxelles, dans la bibliothèque du prince Charles, les portraits & l'hiſtoire de trois

(*a*) Ce fait très-connu eſt cité dans *l'Hiſtoire naturelle des Antilles.*

(*b*) *Anat. Thomæ Parri* ad fin. lib. I. Bett. *de ortu & nat. ſang. adjunctum.*

hommes dont l'un vécut cent ſoixante-neuf ans, l'autre cent ſoixante & douze & le dernier cent quatre-vingt-cinq (*a*). Enfin, un Lorrain, s'il en faut croire ſon épitaphe, a vécu deux cents ans (*b*).

Mais je m'arrête; je ne veux point en raſſemblant des faits extraordinaires flatter la crédulité des hommes qui voudroient ne jamais mourir, pour ne jamais ceſſer d'être inutiles au monde: laiſſons dans leur fange l'adulateur & l'homme foible qui a beſoin d'être adulé, & continuons de faire des proſélytes à la raiſon & à la nature.

(*a*) Le premier ſe nommoit Henry Jankins, & étoit Anglois; les deux autres, qu'on appelloit Jean Rovin & Pierre Zorten, étoient nés dans le Bannat de Temeſwar; Rovin avoit une femme qui vécut cent ſoixante-quatre ans, & avec laquelle il reſta marié environ un ſiècle & demi.

(*b*) Voici ſon épitaphe:

Cy giſt qui de chenu, & très-vieux édenté,
Renouvella ſes dents, ſon poil & ſa ſanté;
Et puis ayant vécu deux ſiècles ſans ſouci,
Rendit ſon ame à Dieu: ſon corps repoſe ici.

Traité Hiſtor. des Plantes de la Lorraine, t. 2. Diſſertation ſur l'*Ellébore noir*, pag. 79.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Du Suicide (a).

L'HOMME après avoir fait ſubir à ſon corps toutes les eſpèces de dégradations que ſon eſprit pervers a pu imaginer, termine quelquefois ſa carrière malheureuſe par le ſuicide; c'eſt un enfant robuſte qui change au gré de ſon caprice l'architecture de ſa maiſon, & qui s'y voyant toujours mal logé finit par l'abattre. L'HOMME SEUL.

La queſtion que j'examine eſt une des clefs de la morale; Socrate du moins étant dans les chaînes la regardoit ſous ce point de vue, & le jugement de Socrate, martyr de la vertu, vaut bien l'indifférence de l'Anglomane qui ſe juge en ſe traitant comme un être inutile au monde.

(a) Ce chapitre n'eſt que l'extrait d'un plus grand ouvrage qu'il ſeroit utile de publier, puiſque la contagion de l'Anglomanie commence à infecter mes concitoyens.

Digitized by Google

PARTIE II. Une autre circonſtance ajoute encore à l'intérêt que peut faire naître cet examen : la gaieté de notre nation n'a pu la mettre à l'abri d'une contagion, amenée par les ſophiſmes de quelques beaux génies, & par l'exemple de quelques grands hommes : en 1769, dans la ville de Paris, cent quarante-ſept citoyens ſe ſont donné la mort : voyons dans le ſilence des préjugés, s'ils ſont des héros ou des inſenſés ; & ſi leurs veuves doivent pleurer ſur leurs cendres, ou imiter Lucrèce, Eponine & les Indiennes du Malabar.

Digitized by Google



Ô mes Enfans... tout dit à votre Mere mourez : mais elle aura le courage d'attendre le ſignal de la Nature.

Digitized by Google

ARTICLE I.

Hiſtoire des fameux Suicides.

LE premier ſuicide célèbre que je rencontre dans l'hiſtoire eſt celui de Séſoſtris : ce conquérant, qui avoit voulu en ravageant la terre mériter ſon apothéoſe, devint aveugle, & déſeſpéré, ſans doute, de ne pouvoir plus contempler à ſon gré les torrents de ſang humain, que ſa frénéſie pour la gloire lui avoit fait répandre, il ſe tua (*a*). — Des hiſtoriens ont eu la baſſeſſe de louer également ſa vie & ſa mort : c'eſt inſulter d'un côté le genre humain & de l'autre la nature. L'HOMME SEUL.

Dans des états ſoumis au pouvoir abſolu, le ſuicide eſt rare ; les tyrans & les eſclaves ne ſe tuent guère ; il n'en eſt pas de même des républiques ; c'eſt-là que l'eſpérance d'être anéanti ou d'être mieux, engage un homme qui ſouffre à ſe décharger du fardeau de

(*a*) *Diod. Sic. Lib.* 1.

l'exiſtence : c'eſt-là que le fanatiſme de la liberté porte un citoyen à ſe ſouſtraire à jamais au pouvoir des tyrans : c'eſt-là qu'un regard de la patrie expirante, conſole le héros qui ſe dévoue pour elle, de la perte du plus grand bien qu'il ait reçu de la nature.

Tout le monde connoît ce que firent Codrus & Curtius pour le pays qui les vit naître ; & quelque peu fondé que fût leur dévouement, la cendre de ces fameux patriotes ſera toujours reſpectable au philoſophe même qui les déſavoue.

Ce fut rarement le patriotiſme qui anoblit le ſuicide ; il y avoit dans la Grèce un fameux rocher de Leucade, d'où ſe précipitoient dans la mer ceux qui vouloient ſe guérir des fureurs de l'amour : il eſt vrai que pour modérer la chûte, ils s'attachoient des aîles d'oiſeaux ou même des aigles vivantes ; mais ſi ces précautions ſauverent quelques hommes, toutes les femmes qui voulurent tenter cet étrange remède y périrent ; ces malheureuſes victimes d'un préjugé de phyſique, avant de monter au rocher, juroient toujours ſur l'autel d'Apollon de s'élancer avec courage

Digitized by Google

courage dans le ſein de la mer : un Spartiate qui avoit la fureur du ſuicide, monta un jour au promontoire de Leucade, & meſurant des yeux la profondeur de l'abîme, retourna ſur ſes pas : *J'ignorois*, dit-il, *que mon vœu auroit beſoin d'un autre plus fort pour m'engager à me précipiter.* — Tant l'inſtinct de la nature, qui veille à la conſervation des êtres, l'emporte ſur l'aſcendant d'une mode meurtrière, ſur les oracles des Pythies & ſur les ſophiſmes des prétendus philoſophes.

L'HOMME SEUL.

Lucrèce, à Rome, ſe poignarda, non pour ſe dérober à l'incontinence de Sextus, mais pour ſe punir de l'avoir partagée ; Lucrèce n'eſt point mon héroïne : d'abord un homme ſeul avec une femme ne la viole pas ; ainſi je me ſerois défendue & n'aurois tué perſonne : la menace de tuer un eſclave dans mon lit, ne m'auroit pas alarmée ; tôt ou tard le cri de la vérité ſe ſeroit fait entendre, & Rome auroit jugé entre la cendre d'une Romaine & la vie d'un fils de Tarquin : de plus, quand même l'adreſſe d'un ſcélérat auroit à jamais faſciné les yeux de mes concitoyens, n'avois-je pas pour barrière entre

lui & moi, Dieu & l'immortalité ? Enfin, ſi la pudeur outragée avoit beſoin de quelque victime, il falloit la chercher dans l'audace qui triomphe, & non dans la foibleſſe qui a ſuccombé ; il falloit poignarder Sextus, & non commettre un ſuicide.

Rendons juſtice aux Romains ; ils ne commencerent à ſe tuer que lorſque les Céſars les firent eſclaves : les vieux ſénateurs qui reſterent dans Rome quand Brennus vint aſſiéger le capitole, tendirent la gorge à l'épée des Gaulois, & ne ſe firent point ouvrir les veines : les généraux que vainquit Annibal recruterent leurs armées, & ne ſe poignarderent pas ; Regulus mit plus de grandeur d'ame à périr dans un tonneau hériſſé de pointes de fer, qu'à ſe ſouſtraire, en s'empoiſonnant, à la pitié cruelle de Rome & à la tyrannie de Carthage.

Mais quand la patrie ne fut plus qu'un vain mot confiné dans les écrits des philoſophes, quand la loi fut réduite à ſe taire devant l'épée des Céſars, les Romains nés pour la liberté, à l'approche de leurs tyrans ſe firent de la mort une barrière ; Brutus,

Digitized by Google

Caſſius, Caton ſe percerent de leur épée, & bientôt la terre abandonnée par ſes héros, devint le patrimoine d'un deſpote.

L'HOMME SEUL.

Ce fanatiſme de l'amour de la patrie ſe perpétua ſous les empereurs : tous les citoyens qui ne vouloient point quitter la vie par l'ordre d'un maître, ſe faiſoient ouvrir les veines : Cocceius Nerva, riche, accrédité à la cour, ſe tua par l'unique raiſon que la Rome des Céſars n'étoit pas celle des Scipion & des Emile ; Aruntius en fit de même pour ne point voir des déſaſtres qu'il ne pouvoit prévenir (*a*). Granius & Statius, à qui Néron avoit fait grace de la vie, ſe poignarderent (*b*), pour ſauver leur mémoire de l'opprobre d'avoir été pardonnés par l'aſſaſſin d'Agrippine & de Britannicus.

Les femmes même furent atteintes de cette généreuſe épidémie : perſonne n'ignore le mot d'Arrie à Petus après s'être poignardée : *Tiens mon ami, cela ne fait point de mal.*

(*a*) Le texte de Tacite eſt bien plus énergique : *Ut fugeret ſimul acta & inſtantia.* Annal. lib. 6. cap. 48.

(*b*) Tacit. *Annal.* Lib. XV. *ſub fine.*

Digitized by Google

Mot le plus ſublime qui ait encore été pro-

noncé par un être hors de la nature.

Des hommes même efféminés aſpirèrent dans Rome dégradée à la gloire du ſuicide : Othon & le voluptueux Pétrone moururent avec le courage de Caton, ſans avoir vécu comme lui.

Au reſte, ce délire du patriotiſme s'eſt rencontré chez d'autres nations que chez les Romains ; les Ambrons, peuples de la Gaule, ayant été défaits par Marius, leurs femmes éplorées demandèrent à ce général qu'on reſpectât leur honneur, qu'on leur aſſurât la liberté & qu'on les employât au ſervice des veſtales : ſur le refus de Marius, elles ſe pendirent toutes à des arbres, après avoir maſſacré leurs enfants de leurs propres mains. (*a*) — Certainement ces Lucrèces de la Gaule valoient bien celle de Rome, quoiqu'elles n'aient point eu ſes hiſtoriens.

Il y a eu dans la Lycie une ville de Xanthe, célèbre pour n'avoir jamais dégénéré de ſes principes hardis ſur le ſuicide ; ſes habitants

(*a*) Plutarch. *in Vitâ Marii*, & Oroſ. Lib. 6. Cap. 16.

Digitized by Google

dans l'eſpace de mille ans, ſe brûlerent trois fois avec leur ville, pour ne point ſubir le joug des conquérants ; ils tromperent ainſi l'eſpoir ambitieux d'abord d'Harpage, lieutenant de Cyrus ; enſuite d'Alexandre le Grand, & enfin de celui des Brutus qui aſſaſſina César : le dernier inſtruit du déſeſpoir des aſſiégés, promit une récompenſe à tout ſoldat qui ſauveroit un Xanthien ; mais on ne ſauva que cent cinquante femmes, qui manquoient d'époux pour les égorger (*a*).

Ces traits héroïques de férocité ſe retrouvent encore dans une ville Indienne aſſiégée par Alexandre (*b*), & dans Abyde conquiſe par le dernier Philippe de Macédoine (*c*) : le héros ſe conduiſit comme Brutus ; pour Philippe, il ſe joua du déſeſpoir de ſes victimes, & voyant la précipitation avec laquelle les Abydéens cherchoient à ſe dérober à l'eſclavage, il fit retirer ſon armée & accorda trois jours aux vaincus pour ſe tuer à leur

(*a*) Appian. Lib. 4.
(*b*) Diod. de Sicile, Lib. XVII. Cap. 18.
(*c*) Tite-Live, Lib. XXXI. Cap. 17 & 18.

aiſe : ce délai étoit trop long, car dès le lendemain il n'y avoit pas dans Abyde un ſeul habitant.

La contagion du ſuicide a fait le tour du globe : Pline rapporte d'une nation hyperboréenne, que ſes vieillards n'ayant plus de jouiſſances à eſpérer, ſe précipitent du haut d'un rocher dans l'Océan, & terminent ainſi leur carrière (*a*).

La mort des vieux Ethiopiens a *été* pendant quelque temps encore plus douloureuſe ; car ils ſe faiſoient attacher à la queue d'un taureau indompté (*b*) : ainſi c'étoit de gaieté de cœur qu'ils terminoient leur vie par l'affreux ſupplice d'Hypolite.

Ce n'étoit pas, ſans doute, l'ennui de la vie qui engageoit d'un autre côté les veuves des Hérules (*c*) & des Indiens de la côte de Malabar (*d*), à ſe tuer ſur le tombeau de

---

(*a*) Plin. *Hiſt. natur.* Lib. IV. Cap. 12.

(*b*) *Heliod. Æthyop.* Lib. 9.

(*c*) Les femmes chez ces guerriers étoient obligées à ce ſuicide ſous peine d'infamie. Procop. *de Bell. Gotic.* Lib. 2.

(*d*) *Voyez* Tavernier, *Voyages aux Indes*, Tom. 2. Liv. 3. *Lettres de Bernier*, *Voyages de Chardin*, &c.

Digitized by Google

leurs époux : c'étoit la tyrannie de la mode, le fanatiſme que leur inſpiroient leurs prê-tres, & les conſéquences abſurdes qu'elles tiroient du dogme de la métempſicoſe.

L'HOMME SEUL.

Chez nous le féroce point d'honneur conduit au duel ; dans le Japon c'eſt au ſuicide : à cette extrémité de l'Aſie, un guerrier outragé par un autre, s'ouvre le ventre devant ſon ennemi, & lui dit : *Fais-en autant ſi tu as du cœur.* L'aggreſſeur ſe tue alors à ſon tour, ou il eſt déshonoré.

Ce n'eſt qu'à notre rage pour les conquêtes qu'il faut attribuer celle des Nègres & des Américains pour le ſuicide : les premiers Sauvages que Colomb ramena en Eſpagne, tenterent tous pendant le trajet de s'ôter la vie ; & voyant qu'on les enchaînoit pour les conſerver, ils entrèrent dans une phrénéſie qui dura juſqu'à leur mort (*a*). Pour les Nègres ; on ſait qu'encore aujourd'hui quand ils ne peuvent ni ſe noyer ni s'empoiſonner dans les vaiſſeaux deſtinés pour la traite, ils ont l'art de faire ſervir leur langue à les étouffer ;

(*a*) Dapper, *Hiſt. van. Amer.* édit. in-fol. pag. 41.

ces malheureux, dans les enfers même dont on les menace, ſe flattent d'être encore mieux que ſous un ciel où ils reſpirent avec leurs tyrans.

Il étoit tout ſimple peut-être que ces déprédateurs de l'Afrique & du Nouveau-Monde ſe fiſſent juſtice, & qu'ils vengeaſſent eux-mêmes leurs victimes : en effet, le ſuicide depuis deux ſiècles eſt devenu une de nos maladies épidémiques ; l'Angleterre ſur-tout en paroît le foyer, & c'eſt du ſein de cette iſle que s'échappent les germes peſtilentiels qui vont empoiſonner l'Europe.

Nous avons en Europe des inſtitutions religieuſes qui tendent au ſuicide : telles ſont la plupart des règles des moines ; les hommes ſans génie & ſans vertu qui les ont fondées, leur ont dit que les paſſions n'étoient bonnes qu'à détruire, & par là ils ont ouvert la porte à l'homicide volontaire : le jeune enthouſiaſte qui ſentoit ſes organes ſe révolter contre la tyrannie de ces illuminés, oppoſa alors à l'inſtinct ſacré de la nature les auſtérités effrayantes de la pénitence, & il abrégea ſa vie pour acheter le ſtérile honneur d'être inſcrit

Digitized by Google

dans le martyrologe; il eſt vrai que le Cénobiſme ne frappe ſes victimes que lentement; mais qu'importe au fond qu'on ſe tue en jeûnant ou en avalant du poiſon; dans un inſtant de délire, ou par un ſyſtême de fanatiſme prolongé pluſieurs années; avec le poignard de Caton, ou le cilice des Pazames & des Stylites?

Il ne faut à l'Anglois pour ſe tuer que d'avoir le ſpléen, de s'enfoncer dans le cahos de la métaphyſique, ou d'entendre dire du mal de ſa patrie dans les gazettes.

L'ennui ſeul ſuffit un jour à un parent du fameux comte de Peterborough, pour ſe porter au ſuicide: cet homme, jeune, bien fait, d'un ſang illuſtre & adoré de ſes maîtreſſes, ſe donna un coup de piſtolet; parce que, diſoit-il, ſon ame étoit laſſe de ſon corps, & que quand on eſt mécontent de ſa maiſon, il faut l'abandonner (*a*).

C'eſt avec le même ſang-froid que de nos jours Milord Scarborough s'eſt affranchi

(*a*) C'eſt à M. de Voltaire à qui nous devons cette anecdote, & celle du milord Scarborough. --- Voyez *Queſt. ſur l'Encyclop*, tom. 3. Art. *Caton*.

de la vie : obſédé par une maîtreſſe qu'il aimoit, mais à qui il n'avoit rien promis, & par une femme qu'il n'aimoit pas, mais à qui il avoit juré de s'unir ; il ſe tua pour ſortir d'embarras.

Rien n'égale peut-être la froide démence de Creech, qui en commentant Lucrèce écrivit ſur ſon manuſcrit : N. B. *Il faudra bien que je me pende, quand j'aurai fini mon commentaire ;* & qui, pour ne pas faire une note inutile à ſon livre, ſe pendit en effet.

En 1734, un Suédois, nommé Robeck, fils du premier conſul de Calmar, donna à l'europe l'exemple du ſuicide le plus réfléchi que nous ait tranſmis l'hiſtoire : il ſe donna la peine de compoſer en un volume in-4°, une apologie de la mort volontaire ; & quand ſon livre fut achevé il acheta une barque légère, y entra ſeul & la laiſſa flotter au gré des vents & des flots ; le lendemain, on trouva ſon cadavre ſur le rivage.

Ma plume craint de s'arrêter ſur les ſcènes de ce genre, dont depuis un ſiècle la France a été témoin : ainſi je ne parlerai point du

Digitized by Google

ſuicide des deux derniers princes des maiſons de Courtenai & de Lorraine-Harcourt : je ne flétrirai point la mémoire de cette foule de citoyens de tout âge, de tout rang & de tout ſexe, qui depuis dix ans ont trompé l'eſpoir de leur patrie ; mais l'hiſtoire tragique des deux amants qui ſe ſont tués à Lyon, en 1770, mérite par ſa ſingularité de trouver place dans ces mémoires ſur les erreurs de l'eſprit humain.

Un Italien, nommé Faldoni, jeune homme d'une figure charmante, & connu par ſon eſprit & par ſa probité, étoit ſur le point d'épouſer ſa maîtreſſe, lorſqu'une bleſſure qu'il ſe fit à la grande artère, lui donna un anévriſme, jugé mortel par les médecins : le pere de Thérèſe, (c'eſt le nom de l'amante) inſtruit de cet accident, refuſa de marier ſa fille, pour ne point la rendre veuve le jour où elle deviendroit mere ; mais l'amour dans des ames neuves encore, s'indigne de toute barriere, & le couple perſécuté réſolut de s'unir ; il y avoit une chapelle dans la campagne où les deux amants s'étoient retirés ; elle fut parée avec goût, comme les

Digitized by Google

beautés de la Grèce auroient paré le ſanctuaire du temple de Gnide; Thérèſe s'y rendit avec Faldoni, dans un déshabillé plein de fraîcheur & de graces; ils ſe mettent à genoux devant l'autel, ſe ſerrant d'une main, & de l'autre touchant les détentes de deux piſtolets, attachés à leurs habits avec des rubans couleur de roſe; au ſignal donné les coups partent, les deux amants tombent en s'embraſſant; & leurs ames confondues vont dépoſer loin des limites de la vie, contre la tyrannie des hommes (*a*).

(*a*) On peut voir les détails de cette hiſtoire intéreſſante dans les *Tableaux* ingénieux de M. de Peze, pag. 50.

Digitized by Google

ARTICLE II.

Conſidérations ſur ces faits.

SI la queſtion que j'examine eſt encore un problême aux yeux même des philoſophes, il faut l'attribuer à la ſtérilité de notre langue, qui nous oblige à confondre ſous le nom odieux de ſuicide toute action qui tend à abréger la carriere de notre exiſtence.

L'HOMME SEUL.

De-là les déciſions téméraires, ſoit des docteurs, ſoit des ſophiſtes; les hommes puſillanimes en ont conclu qu'un héros tel que Codrus, devoit être traîné ſur la claye; & les enthouſiaſtes de notre liberté ont fait l'apologie de tous les attentats contre ſa vie.

Cependant il y a peut-être, quant à la moralité, autant de différence entre Caton qui ſe poignarde pour ne point ſurvivre à ſa patrie, & l'Anglois qui ſe pend, parce qu'il a le ſpléen, qu'entre le brigand qui poignarde

Digitized by Google

les hommes pour les voler, & le bourreau qui les tue pour faire exécuter la loi.

Si abréger ſes jours étoit toujours un crime, il faudroit donc flétrir la mémoire de Léonidas, & des trois cents Spartiates, qui pour ſauver la Grèce allèrent ſe faire tuer aux Thermopyles.

Et qu'on ne diſe pas que ces guerriers célèbres, joignant l'idée de vaincre à celle de mourir, échappoient par cette eſpérance même à l'opprobre du ſuicide.

D'abord tous les monuments de l'antiquité atteſtent que les Spartiates en marchant aux Thermopyles ne ſongerent qu'à faire de leurs corps une barriere, pour empêcher le torrent des Perſes de ſe déborder ſur la Grèce, avant qu'elle fût en état de ſe défendre.

De plus, quand nous donnerions aux compagnons de Léonidas nos ames puſillanimes, au fond ils n'en feroient pas moins convaincus de ſuicide; dans le calcul des probabilités, il y a cent mille à parier contre un que trois cents ſoldats n'en battront pas trois millions; & à réduire la propoſition aux termes des certitudes morales, le danger eſt à

Digitized by Google

l'eſpérance dans le rapport de l'infini à zéro (a).

Il y a cent mille manieres d'attenter contre ſoi-même; le citoyen qui reſte volontairement dans une ville peſtiférée, eſt à cet égard dans la claſſe des Caton & des Robeck: ſe tuer tout-d'un-coup, comme Seſoſtris, eſt au fond la même action que ſe tuer en détail, comme nos anciens anacorètes & quelques cénobites du Japon; & il y a des occaſions où c'eſt également courir à la mort, d'affronter une batterie de canons, ou de ſe livrer entre les mains des Médecins.

Mais c'eſt parce qu'il y a phyſiquement mille manieres d'abréger ſes jours, qu'il y a de l'abſurdité à ranger toutes les actions de ce genre dans la claſſe des crimes ou dans celle des vertus.

Etabliſſons quelques principes qui nous ſervent de fil d'Ariane dans le labyrinthe des opinions humaines ſur le ſuicide.

(a) Je ſuppoſe qu'une batterie de canon, ſur cent mille ſoldats tous au même poſte, en ait tué, l'un après l'autre, quatre-vingt dix-neuf mille neuf cents quatre-vingt-dix-neuf; je demande ſi en prenant la place du dernier mort, je n'augmenterai pas le nombre des ſuicides: or en me jugeant on juge Léonidas & ſes Spartiates.

Digitized by Google

ARTICLE III.

PRINCIPES.

PARTIE II. IL eſt de toute néceſſité qu'il y ait un but à la vie humaine ; & puiſque la nature a fait des loix pour naître elle en a fait, auſſi pour mourir.

Tous les êtres, par la raiſon qu'ils exiſtent, ont une tendance naturelle à ſe conſerver ; cette pente eſt une des plus fortes digues contre le torrent du mal phyſique qui eſt toujours prêt à inonder la terre.

Puiſque l'homme eſt libre, il doit déterminer ſes actions morales par les mêmes fins qui déterminent ſes actions naturelles.

Si ces trois théorêmes ſont à l'abri de l'atteinte du ſcepticiſme, établiſſons que l'homme en ouvrant les yeux à la lumiere a fait un pacte tacite avec la nature ; il lui a dit : Tu vas employer ton énergie à conſerver l'être que tu as organiſé ; & moi, j'employerai la liberté que je tiens de toi, à ne jamais détruire ton ouvrage.

Mais

Digitized by Google

L'HOMME SEUL.

Mais malgré l'énergie de la nature & le bon uſage de ſa liberté, un être intelligent qui vit avec d'autres êtres intelligents, peut les voir travailler à abréger ſa carriere; & de ce péril naît la néceſſité d'un autre pacte avec la ſociété.

L'homme dit donc en entrant dans la ſociété : puiſque chaque individu eſt trop foible contre tous, faiſons ſervir les forces de tous pour protéger chaque individu; les membres du corps qui m'adopte vont s'armer pour me conſerver, & je me conſerverai pour les défendre.

Il n'y a aucune occaſion où la vie ſoit un plus grand mal que la mort, & l'exiſtence a pour le moins autant de douceurs pour le ſage qui ſouffre, que pour le ſcélérat qui proſpère? c'eſt que le mal moral dépend de nous, & que le mal phyſique n'eſt preſque rien pour qui ſait l'apprécier.

L'homme ne ſeroit donc autoriſé au ſuicide que ſuppoſé que la nature & la ſociété concouruſſent à rompre les premiers le pacte fait avec lui à ſa naiſſance; mais d'abord il ſeroit abſurde de s'imaginer que la nature

Digitized by Google

ſemblable au Dieu du mal, ne fît des loix que pour les enfreindre.

Quant à la ſociété, il eſt impoſſible qu'elle travaille toute entiere à rendre l'homme malheureux; ſi cette petite partie de la grande confédération, que je nomme ma patrie, rompt le contrat particulier que j'ai fait avec elle, je fuirai une terre qui dévore ſes habitants, mais je ne me tuerai pas; n'y a-t-il qu'une ſeule contrée ſur ce globe propre à ſervir de patrie au Philoſophe? & ſi mes concitoyens m'oppriment, ne dois-je pas mon exiſtence à d'autres hommes plus dignes de me protéger?

Un des grands principes qui doit armer la ſociété contre le ſuicide, c'eſt que dès que la vie n'eſt rien à un homme, il eſt le maître de celle des autres; ainſi il n'y a qu'un pas de l'envie de mourir au crime de tuer.

Sous quelque point de vue qu'on conſidere le ſuicide, on peut donc le définir: un larcin fait à la ſociété, & un attentat contre la nature.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

COROLLAIRES.

JE commence à voir clair dans cette nuit profonde qui environne la queſtion du ſuicide : il ne s'agit que d'appliquer mes principes aux faits que j'ai expoſés ; on verra tout d'un coup ſi telle mort volontaire doit être miſe dans la claſſe des maladies, dans celle des foibleſſes ou dans celle des crimes ; & on ceſſera de confondre Décius & Faldoni avec Robeck & un Anglomane.

L'HOMME SEUL.

C'eſt un des beaux problêmes de la morale, que celui qui tend à examiner ſi parmi tous les ſacrifices que la ſociété exige des membres qui la compoſent, elle a droit de demander celui de la vie (*a*). Sans prononcer

(*a*) Ce problême, quand j'en ſerai au Droit des Gens, ſera l'objet d'un des chapitres les plus importants de la philoſophie de la nature ; mais dans le projet que j'ai de ne dire jamais que la vérité, puis-je eſpérer de continuer cet ouvrage ſeulement juſqu'au Droit des Gens ?

Digitized by Google

PARTIE II.

en ce moment ſur le droit, il ſuffit d'obſerver que perſonne ne conteſte le fait; preſque tous les peuples ſe ſont accordés à vouloir que dans quelques circonſtances terribles, un petit nombre de citoyens s'immolât pour le ſalut de tous; & c'eſt ſur la baſe de ce dévouement qu'eſt fondé le patriotiſme des républiques.

Sous ce point de vue, la Grèce eut raiſon d'éterniſer dans ces faſtes & dans ſes monuments la mort volontaire des héros des Thermopyles.

Si Horatius Coclès eût péri à la chûte du pont, qu'il défendoit lui ſeul contre une armée entiere, ſa mort me paroîtroit encore ſupérieure à celle de Léonidas; elle ſeroit à mon gré le plus ſublime des ſuicides.

Cependant le ſacrifice de la vie pour être avoué des philoſophes, demande à être fondé ſur le péril certain de la patrie, & ſur une eſpérance légitime d'en être le libérateur.

Un oracle affirme, & des peuples imbécilles croient qu'un général qui ſe fait tuer, aſſure à ſes ſoldats la victoire : de-là Codrus

& trois Décius ſe dévouent : de pareils ſuicides ont droit, ſans doute, à la reconnoiſſance de Rome & d'Athènes ; mais il faudroit les juſtifier au tribunal de la nature.

Le ſuicide de Curtius me paroit encore plus abſurde. La terre s'entr'ouvre dans une place de Rome : une Sybile déclare que ce gouffre ne ſe refermera que lorſque Rome y jettera ce qu'elle a de plus précieux, & Curtius s'y précipite ; mais qu'a de commun le péril d'une nation, avec quelques toiſes de terrein qui s'entr'ouvrent ? comment un homme qui ſe jette dans un abîme peut-il le refermer ? & un héros ſe détermine-t-il ſur l'oracle d'une Sybille ?

En général, c'eſt l'intérêt public qui doit conduire aux ſuicides, ou qui du moins les juſtifie. — A Dieu ne plaiſe que je cherche à dégrader la cendre de ces citoyens magnanimes que les républiques ont mis à côté de leurs légiſlateurs, & dont le nom ne ſe prononce encore par les hommes libres, qu'avec celui de la patrie dont ils ont balancé la chûte ! mais quel bien a fait Démoſthènes

Digitized by Google

en s'empoiſonnant ? Caton en ſe perçant de ſon épée, a-t-il prévenu le fléau des proſcriptions ? pourquoi les derniers des Romains s'ouvroient-ils les veines dès qu'ils voyoient tomber ſur eux les regards inquiets de la tyrannie ? Rome expirante demandoit à être défendue par le génie de ſes héros, & non par les accès de leur vain déſeſpoir.

Quant au patriotiſme des Xanthiens & des veuves des Ambrons, qui conſiſte à ſe tuer par la crainte que l'ennemi ne nous tue ; il eſt dans les principes des Cannibales plutôt que dans ceux des héros des Thermopyles. — Je ne parle point ici des principes des philoſophes.

Au reſte, cette ſorte de dévouement dérive d'un certain code de la guerre, que j'examinerai dans la ſuite ; & où pour être conſéquent (je ne dis pas pour être juſte), il faut faire à ſoi & à ſon ennemi le plus grand mal poſſible.

S'il n'y a que le ſalut de la ſociété qui puiſſe juſtifier le ſuicide, que penſer de l'Indienne qui ſe brûle ſur la cendre d'un époux que ſouvent elle n'aime pas, pour qu'on parle d'elle quand elle ne ſera plus ?

Digitized by Google

Mais je ſuppoſe que la veuve de Malabar, aimée d'un époux qu'elle adore, le perde dans un inſtant où lui ſeul peut lui faire chérir l'exiſtence : ſi dans le délire de l'amour & de la douleur, elle rompt les nœuds qui l'enchaînoient à la nature & à la ſociété ; ſi ne connoiſſant de biens réels que Dieu & le cœur qu'elle a perdu, elle tente de les aller rejoindre loin d'un globe qui déſormais n'eſt plus pour elle qu'une vaſte ſolitude ; ſi.... Je ne juſtifie point un pareil ſuicide ; mais mon cœur ſenſible s'indigne de mettre l'héroïne de l'amour à côté de Robeck & des Anglomanes.

Faldoni, tu n'as point, par ton ſuicide, outragé la nature qui venoit de te condamner à mourir, ni la ſociété, qui n'avoit plus de ſervice à attendre de toi. Je ne t'accuſe que de t'être aſſez défié de ton courage pour n'avoir pas voulu l'eſſayer contre les atteintes d'une mort lente & cruelle. — Mais toi, généreuſe Thérefe, dont la ſenſibilité a fait la faute & les malheurs, tu t'es rendue coupable ſans doute envers le ciel & la terre ; & ma plume inconſéquente n'ira pas louer ta cendre

Digitized by Google

d'une action dont j'ai fait rougir celle des Caton & des Démoſthènes : cependant combien ton erreur même te rend reſpectable aux yeux du philoſophe : toi qui as oſé te créer un caractère, lorſque tout le monde ſe dépouilloit du ſien : toi qui as connu une vraie paſſion, lorſque ton ſexe ne ſe livroit qu'à des caprices ! quelle eſt donc l'ame d'airain qui flétrira le nom d'une amante, dont les contemporains d'Arrie & d'Eponine auroient fait l'apothéoſe ! & quel eſt le légiſlateur qui auroit la foibleſſe de craindre, en lui pardonnant, la contagion de l'exemple ! il n'y auroit que des héros ſans doute dans une ville où on commettroit ſouvent de pareils ſuicides.

Ce qui eſt une erreur dans l'amante de Faldoni, eſt un attentat dans ces Lacédémoniennes qui ſe précipitoient du haut du promontoire de Leucade dans la mer, afin de ſe rendre inſenſibles ; l'amour n'eſt point un crime pour s'y dérober ou pour s'en punir.

Malheur aux êtres froids qui n'ont jamais aimé ! pour les ames ardentes & honnêtes,

Digitized by Google

elles ſavent aſſez qu'un inſtant de plaiſir vaut un ſiècle de tourments; de telles femmes rendent un amant digne d'elles & ne ſe tuent point pour le punir d'avoir été ingrat.

Il y a eu des ſouverains, tels que Séſoſtris, qui ſe ſont tués de dépit de ne pouvoir plus faire de mal aux hommes: d'autres pour ſe dérober à une conſcience déchirée par les remords; tous ces ſcélérats ſe ſont jugés dignes de la mort; ils ont porté la ſentence & l'ont exécutée.

Il ne faut point confondre avec les brigands couronnés, tels que Séſoſtris, les vieillards des contrées hyperboréennes: ces derniers pouvoient être utiles à la ſociété, ſinon par leurs bras, du moins par leur expérience: ils avoient auſſi, quoi qu'en diſent leurs ſophiſtes, des jouiſſances encore à eſpérer; par exemple, celles d'obliger leurs ſemblables; jouiſſance ſublime, la ſeule qui n'épuiſe point nos organes, la ſeule qui rempliſſe l'ame, lors même qu'elle n'habite plus que des ruines.

Si le cœur de quelques hommes dut être fermé à toutes les jouiſſances, ce fut ſans doute celui des Nègres captifs & des indi-

Digitized by Google

gènes du Nouveau-Monde ; auſſi arrachés à leur patrie, ou tourmentés ſur ſes ruines, pourſuivis par les chiens de Nunnès, empoiſonnés par l'air peſtilentiel des mines, & condamnés à ne reſpirer que pour leurs bourreaux, ils rompirent le pacte fait avec la nature & avec la ſociété : coupables ſans doute aux yeux du philoſophe ; mais qui oſeroit leur reprocher leur ſuicide ? Seroit-ce la poſtérité de l'Européen qui a fait leur crime & leurs malheurs ?

On a voulu juſtifier l'Anglois qui ſe tue quand il eſt attaqué de la conſomption, ſous prétexte que le ſuicide eſt alors, non un acte moral, mais l'effet phyſique d'une maladie ; c'eſt un des paradoxes des Lettres Perſannes ; mais quelle eſt en morale l'autorité des épigrammes ? Le fait eſt que la conſomption ne dérange en rien l'appareil fibrillaire du cerveau ; que l'Anglois raiſonne bien ou mal quand il projette de ſe pendre, & que tout homme eſt libre dès qu'il raiſonne.

Si l'on a ſuivi avec attention la chaîne de mes principes & de mes corollaires, l'Anglomane eſt déja jugé ; on ſent aſſez que

Digitized by Google

L'HOMME SEUL.

l'inſenſé qui renonce à ſon exiſtence auſſi aiſément qu'à un logement qui lui déplaît, eſt un infracteur de toutes les loix divines & humaines, & que puiſque le ſouverain n'a point de pouvoir ſur ſa perſonne, le philoſophe a droit de flétrir ſa mémoire.

Je n'adopte point le préjugé vulgaire que l'homme ne ſe tue que par foibleſſe ; je ſens qu'il y a une ſorte de courage à ſe roidir contre l'inſtinct le plus fort que nous ayons reçu de la nature : en général le ſuicide eſt un acte de frénéſie & non un acte de lâcheté.

Mais qu'on me nomme parmi les Anglomanes une ſeule tête forte & vigoureuſe : l'homme qui a de l'énergie dans les organes & dans l'entendement, ne s'aviſe point de rompre une chaîne dont le temps ſeul uſe les anneaux ; il voit toujours au-delà de ſes jouiſſances, d'autres jouiſſances ; il joue ſans ennui ſur la ſcène du monde, & n'abandonne pas ſon rôle avant que la nature ait baiſſé la toile.

Quels ſont ces Anglomanes qui s'élancent ainſi ſans remords au-delà des barrières de la vie ?

Digitized by Google

Ce ſont pour la plupart des célibataires qui ne tiennent que par un fil à la ſociété, & qui prennent la vie en haine parce qu'ils ſe ſont blaſés ſur toutes ſes jouiſſances.

Ce ſont des hommes chargés de dettes qui aiment mieux brûler une maiſon que de l'arranger.

Ce ſont des parvenus qui ont mis le bonheur ſuprême à être riches, & qui, ne connoiſſant qu'une jouiſſance, dès qu'ils viennent à la perdre, n'ont plus rien qui les attache à la vie.

Enfin ce ſont des ſophiſtes, qui, à force de tourmenter leur raiſon à chercher des preuves au dogme de l'anéantiſſement, ont mérité de perdre l'inſtinct de la nature, la ſenſibilité de l'ame & les remords.

Cependant tous les propagateurs du ſuicide n'ont pas été de vils ſophiſtes; jettons donc un coup d'œil philoſophique ſur leurs apologies.

Digitized by Google

ARTICLE V.

Des Apologies du Suicide.

L'HOMME SEUL.

C'EST dans cette Grèce où l'on fit l'apothéoſe d'Hercule qui ſe brûla ſur le mont Œta, qu'il faut chercher les premieres apologies du ſuicide. Zénon, qui le croiroit ! Zénon, l'inſtituteur de la ſecte philoſophique, qui a le plus mérité du genre humain par ſes lumieres & par ſes vertus, Zénon, dis-je, décida qu'il étoit indifférent au ſage de ſe donner la mort ou de la recevoir, & conſéquemment à cette théorie audacieuſe, s'étant briſé un doigt, pour éviter une opération douloureuſe, il s'étrangla lui-même : il eſt vrai qu'il avoit alors quatre-vingt-dix-huit ans (*a*), & il n'eſt point à craindre que le ſuicide à cet âge devienne jamais une épidémie.

Cette idée dangereuſe de Zénon dérivoit

(*a*) Diog. Laërç. Lib. 7. *in vit. Zenon.*

Digitized by Google

nécessairement d'une grande erreur du ſtoï-

ciſme ; c'eſt que l'apathie eſt la perfection du ſage. Le philoſophe entraîné par l'eſprit de ſyſtême, ſe crut obligé, malgré ſa belle ame, de contredire l'inſtinct ſacré de la nature ; il aima mieux faire ſoupçonner ſon cœur, que le déſordre de ſa plume, & il perdit la morale pour conſerver la logique.

Les diſciples de Zenon (& on compte une foule de grands hommes parmi ſes diſciples), ne manquerent pas de ſophiſmes pour juſtifier ce paradoxe du ſtoïciſme. Marcellinus, ſous le règne de Néron, héſitoit à ſe donner la mort; Sénèque lui fait dire par un Philoſophe (*a*) : *Tu balances long-temps pour peu de choſe : ta vie n'eſt rien ; ne la partages-tu pas avec les animaux & les eſclaves ? il n'eſt pas néceſſaire, pour ſavoir mourir, d'être fort brave & fort malheureux ; il ſuffit d'être ennuyé.*

Marcellinus pouvoit répondre à ſon Stoïcien : » Mon ami, n'outrons point la gran- » deur d'ame, une preuve que la vie a pour

(*a*) Senec. *Epiſtol.* 77.

» moi quelque importance ; c'eſt que mal-
» gré l'affreuſe perſpective qu'elle préſente
» à ma vieilleſſe, je balance encore à m'en
» délivrer ; cette vie eſt ſans doute peu de
» choſe pour l'être qui m'a organiſé ; mais
» elle eſt tout pour moi, & quelques ſophiſ-
» mes ne me dédommageront pas de ſa
» perte.

» L'exiſtence que tu dédaignes parce
» qu'elle t'eſt commune avec les animaux,
» m'eſt bien précieuſe à moi, parce que
» je la partage avec Hercule, Romulus &
» Jupiter.

» Quant à ces eſclaves que ton orgueil
» met de niveau avec les quadrupèdes, je
» te demande, à mon tour, s'il y a eſſen-
» tiellement quelque différence entre un
» Romain conquérant & un Numide con-
» quis ; ſi un Teuton eſt une bête de ſomme
» parce qu'il porte ſon maître en litière
» au capitole ; & pourquoi un philoſophe
» tel que toi a des eſclaves ?

» Pour l'ennui il ne juſtifie pas plus
» l'homme qui ſe tue, que l'homme qui
» aſſaſſine : l'ennui eſt le ſupplice d'une

Digitized by Google

» imagination oiſive & raſſaſiée de jouiſ-
» ſances : il vaut mieux ſe guérir de l'en-
» nui que faire ſervir l'ennui à juſtifier le
» ſuicide ».

Montagne qui cite quelquefois de mémoire, & qui ſe piquoit plus d'avoir du jugement que de la mémoire, Montagne dit que Pline donnoit à un Romain le droit de ſe tuer dans trois ſortes de maladies (*a*), qui ſont les migraines violentes, le dérangement d'eſtomach & la pierre : mais l'ami de Tacite avoit trop étudié la nature pour pervertir la morale : ce grand homme ſe contente de dire que de ſon tems on ſe tuoit d'ordinaire dans ces trois circonſtances (*b*) : il fait l'hiſtoire du ſuicide & non ſon apologie.

Ce que Pline n'a pas dit ſe trouve dans l'introduction à la philoſophie Stoïcienne de Juſte Lipſe : ce ſavant du ſeizième ſiècle qui

(*a*) *Eſſais* de Montagne, petite èdition, tom. 3. pag. 306.

(*b*) *De hoc tamen judicavere 'avi experimento aſperrimos cruciatus eſſe calculorum à ſtillicidio veſicæ ; proximum ſtomachi : tertium eorum quæ in capite doleant, non ob alios fermè morte conſcitâ.* Hiſt. natur. Lib. XXV. Cap. 3.

Digitized by Google

qui a fait tant de livres & commis tant d'apoſtaſies, prétendoit, qu'il y avoit douze cas où le ſage devoit ſe délivrer du fardeau de la vie : les objets de ces cas ſont la patrie, l'amitié, les revers de fortune, des douleurs aiguës, la mutilation, une maladie incurable, l'extrême pauvreté, l'état de crainte continuelle, la décrépitude de l'âge, l'ignominie, l'impoſſibilité de vivre honnêtement & d'être utile à la ſociété.

On voit d'abord par la confuſion de ce dénombrement, que Juſte Lipſe décidoit ſans principe une des plus grandes queſtions de la morale. Quel rapport, par exemple, y a-t-il entre le dévouement de Léonidas & le déſeſpoir d'un malheureux qui ſe punit de ce qu'on l'a fait eunuque ?

Ne parlons point ici de la patrie & de l'amitié : Sparte a pu demander le ſacrifice de leur vie aux héros des Thermopyles : l'enthouſiaſme de l'amitié a pu ſubſtituer un moment la tête de Pylade à celle d'Oreſte, aux autels ſanglants de la Tauride ; ce n'eſt point au ſang froid de la réflexion, à juger ces élans d'une ame magnanime ; & ſi de

Digitized by Google

tels ſuicides ſont des crimes, j'avoue que de pareils crimes ſont au-deſſus de mes éloges.

La pauvreté n'eſt rien quand on a des bras pour en ſortir, ou une tête philoſophique pour l'apprécier.

La fortune n'a des revers que pour l'être vil, qui, ſans elle, ſe croiroit le dernier des hommes.

Il eſt abſurde de ſe tuer parce que l'on craint : car on doit encore craindre en ſe tuant, d'être puni d'avoir rompu avec Dieu & les hommes; il eſt bien plus ſimple de ſe délivrer de ſes terreurs que de l'exiſtence.

La décrépitude auſſi ne ſauroit juſtifier le ſuicide : ou le vieillard a raiſonné ſon attentat, & alors il pouvoit par ſa tête être utile à ſes concitoyens; ou l'acte par lequel il eſt ſorti de la vie, eſt l'effet du dérangement de ſes organes, & alors la philoſophie n'y trouve plus de moralité : dans le premier cas l'homme décrépit qui ſe tue eſt à la fois inconſéquent & coupable, dans l'autre il n'eſt que malade.

Je ne dirai point avec les Stoiciens, que

Digitized by Google

la douleur la plus vive n'eſt point un mal : mais mon ame courageuſe luttera avec ce mal comme le ſage de Séneque avec l'adverſité ; & ſi je me tuois, c'eſt que dans la lutte le mal auroit triomphé.

La mutilation n'eſt point encore un motif pour attenter à ſa vie : l'homme n'a point été jetté ſur la ſcène du monde, uniquement pour s'y reproduire : juſqu'à l'âgè de puberté il n'a point d'organes générateurs, & dans la vieilleſſe il en perd l'uſage : ainſi un eunuque n'eſt pas plus autoriſé à ſe tuer, qu'un vieillard ou un enfant : au reſte l'inſtinct dans tous les eunuques célèbres, a toujours été encore plus fort que le déſeſpoir né de l'impuiſſance : Combabus ni Origène, ni Abailard, ni Narsès même ne ſe ſont tués ; ils n'ont point ajouté un crime inutile à leur ignominie ; ils ne ſe ſont pas aviſé de rompre avec les hommes, parce qu'ils étoient moins hommes que nous.

Le ſuicide n'eſt peut-être pas un crime, quand il s'agit de terminer les douleurs toujours renaiſſantes d'une maladie incurable ; mais c'eſt du moins une foibleſſe : il y auroit

Digitized by Google

bien de la vertu, quand dans les cinq actes de la vie humaine, on n'a plus qu'une ſcène à jouer, de l'attendre ſans précipiter le dénouement.

Il me reſte à examiner le cas d'un homme dévoué à l'ignominie & mort civilement pour la ſociété.

Si ce citoyen a mérité ſon opprobre, qu'il le ſubiſſe : il doit ſe féliciter encore en courbant ſa tête vers la fange, de ce que les loix qui le puniſſent veillent à ſa ſûreté ; il doit réparer ſon crime aux yeux de la patrie, & non pas la forcer par ſon ſuicide à en punir deux.

Si le citoyen que la loi dégrade eſt innocent, je penſe qu'il lui convient de vivre, afin de laiſſer à ſon innocence le temps de ſe dévoiler ; il doit ſon exiſtence à ſa poſtérité pour qu'elle n'ait pas un jour à rougir de ſa mémoire ; il la doit même à la patrie qui le condamne, pour ne point détruire en elle le germe des remords.

Il peut ſe faire cependant que par la nature de la calomnie, la vérité ne puiſſe jamais entr'ouvrir le nuage qui l'environne : alors

Digitized by Google

quel eſt le barbare qui oſeroit inſulter à la mémoire de l'homme foible, qui s'ôtant la vie n'a fait qu'empêcher la patrie de prolonger ſon crime & ſon ingratitude ? L'HOMME SEUL.

Mais, mon héros ſeroit le philoſophe qui auroit le courage de vivre quoique flétri, parce que ſon honneur ne dépend pas du vain caprice des tyrans ; qui feroit ſervir ſes malheurs à étudier le cœur des hommes qui les ont cauſés, & qui tranquille avec ſa vertu oppoſeroit Dieu & ſa conſcience aux clameurs de l'univers.

Les ſophiſmes des Stoïciens ont depuis été répétés par une foule de modernes, mais ſans en acquérir plus d'autorité.

Le docteur Donne, prédicateur de Londres ſous le règne de Jacques I, fit un volume in-4. ſous le titre de Biathanatos, où il tenta de prouver que le ſuicide n'étoit contraire ni à la loi de la nature, ni à la raiſon, ni aux révélations : l'unique argument ſingulier qu'on y trouve eſt tiré d'une conſtitution apoſtolique, qui porte qu'un homme doit plutôt conſentir à mourir de faim qu'à recevoir la

INST. TAYLOR

PARTIE II. nourriture de la main d'un excommunié (*a*); conſtitution digne, ſi elle a exiſté, de ſervir de baſe à la légiſlation intolérante de la propagande, & qui n'a pu faire loi dans l'Europe que dans les ſiècles barbares où dominoient le fanatique Hildebrand & le pere inceſtueux de Borgia.

Long-temps avant le *Biathanatos* du docteur Donne, avoit paru en France un livre de l'abbé de Saint-Cyran, connu ſous le nom de *Queſtion Royale*, où il étoit décidé que la raiſon autoriſe quelquefois le ſuicide, ainſi que l'homicide : c'eſt Séneque & Montagne traduits en langue barbare par un théologien.

Je trouve dans le *Syſtême de la Nature* un argument qui a échappé à tous les philoſophes de l'école de Zénon, & aux théologiens de Londres & de Port-Royal. Une preuve, dit-on, que la nature permet le ſuicide, c'eſt qu'elle travaille dans les entrailles de la terre le fer qui doit m'égorger. (*b*)

(*a*) Voyez *Biathanatos*, *Lib.* 4. *Cap.* 7 & 9.

(*b*) *Syſt. de la Nat.* Tom. I. Chap. XIV.

Digitized by Google

Mais ce fer peut me ſervir à aſſaſſiner mon pere auſſi-bien qu'à détruire mon exiſtence : ainſi voilà le parricide autoriſé par la nature ; on peut juger du principe de la fatalité, par ſes conſéquences.

L'apologie la plus complette que nous ayons du ſuicide eſt celle de Robeck (*a*) ; ſon livre dépouillé d'une érudition faſtueuſe qui tombe preſque toujours ſur les mots & jamais ſur les choſes, peut ſe réduire à un petit nombre de ſophiſmes : je vais mettre l'antidote à côté du poiſon.

Il n'exiſte point de loi qui défende de ſe priver de la vie.

Quoi ! l'inſtinct ſacré qui dit à tous les êtres de ſe conſerver, n'eſt pas une des premieres loix de la nature !

Un bienfait ceſſe de l'être quand il devient onéreux, & alors il eſt permis d'y renoncer.

Ce ſont toujours nos crimes qui nous ren-

(*a*) Son livre a pour titre : *Johannis Robeck, Calmaria Suedi, exercitatio philoſophica de morte voluntariâ philoſophorum & bonorum virorum, etiam Judæorum & Chriſtianorum.* C'eſt un volume in-4. imprimé à Rintel en 1736.

Digitized by Google

dent l'exiſtence onéreuſe ; car le mal phyſique, comme je l'ai dit, n'eſt preſque rien pour qui ſait l'apprécier : l'Anglomane eſt donc un ingrat, il feroit mieux de ſe guérir de ſes vices que de la vie.

La mort volontaire eſt ſouvent le moyen d'éviter de plus grands crimes.

Cela peut être vrai pour la ſociété qui jouit de la mort du ſcélérat, mais non pour le ſcélérat qui ſe tue : ſans doute, il étoit utile à la terre que Néron ſe perçât de ſon épée ; mais le ſuicide de Néron n'en eſt pas moins un attentat contre la nature, digne de couronner la vie de l'aſſaſſin d'Agrippine & de Britannicus.

Si l'ame eſt mortelle, le ſuicide ne ſauroit lui nuire : ſi elle eſt immortelle, il lui rend le plus grand des ſervices.

Il me ſemble qu'il y a bien plus de juſteſſe dans le dilemme retorqué : ſi l'ame eſt mortelle, le ſuicide la prive du plus grand bien dont elle puiſſe jouir, du plaiſir d'exiſter : ſi elle ſurvit à la diſſolution de nos organes, le ſuicide l'expoſe à être punie pour avoir rompu

Digitized by Google

le contrat qui la lie avec Dieu & les hommes. — Quoi qu'il en ſoit, Robeck ſe tua pour donner du poids à ſon dilemme.

L'HOMME SEUL.

La dernière apologie du ſuicide qui ait joui de quelque célébrité, eſt le teſtament de mort des deux dragons qui ſe ſont tués d'un coup de piſtolet à Saint-Denis, le jour de Noël 1773. Le voici, dégagé de toutes ſes ſuperfluités, avec les réflexions qu'il m'a fait naître :

« Un homme qui meurt avec connoiſ-
» ſance de cauſe ne doit rien laiſſer à déſirer
» à ceux qui lui ſurvivent....

» La mort eſt un paſſage.... Ce principe
» joint à l'idée qu'on doit finir, nous met
» le piſtolet à la main : l'avenir ne nous offre
» rien que de très-agréable ; mais cet avenir
» eſt court : HUMAIN, mon compagnon,
» n'a que vingt-quatre ans ; pour moi,
» BORDEAUX, je n'ai pas encore quatre
» luſtres accomplis : aucune raiſon préſente
» ne nous force d'interrompre notre carrière,
» mais le chagrin d'exiſter un moment pour
» ceſſer d'être une éternité eſt le point de
» réunion qui nous fait prévenir, de concert,

» cet acte deſpotique du ſort : enfin, le dé-
» goût de la vie eſt le ſeul motif qui nous
» la faſſe quitter.

» Si tous les malheureux oſoient être ſans
» préjugé & regarder leur deſtruction en face,
» ils verroient qu'il eſt auſſi aiſé de renoncer
» à l'exiſtence, que de quitter un habit dont
» la couleur nous déplaît.

» Nous avons éprouvé toutes les jouiſ-
» ſances, même celle d'obliger nos ſem-
» blables, nous pouvons nous les procurer
» encore ; mais tous les plaiſirs ont leur
» terme, & ce terme en eſt le poiſon.

» Nous ſommes dégoûtés de la ſcène
» univerſelle ; la toile eſt baiſſée pour nous
» & nous laiſſons nos rôles à ceux qui ſont
» aſſez foibles pour vouloir les jouer encore
» quelques heures.

» Quelques grains de poudre vont dans
» un inſtant briſer les reſſorts de cette
» maſſe de chair mouvante, que nos
» orgueilleux ſemblables appellent le roi des
» êtres (*a*) ».

(*a*) Ce teſtament étoit accompagné d'une lettre à M.

Digitized by Google

Il n'y a rien de neuf dans les ſophiſmes de ce teſtament : voyons cependant s'ils

L'HOMME SEUL.

---

de Cl.... lieutenant au régiment de Belſunce : il eſt important d'en connoître les principaux traits pour être en état d'apprécier ce ſuicide, auquel on a attaché ſans doute trop d'importance.

„ MONSIEUR,

„ Pendant mon ſéjour à Guiſe, vous avez paru m'honorer de votre amitié ; il eſt temps que je vous en remercie ; je crois vous avoir dit pluſieurs fois que mon état me déplaiſoit : cet aveu étoit ſincère, mais pas exact : je me ſuis examiné depuis plus ſérieuſement, & j'ai reconnu que ce dégoût ſe répandoit ſur tout, & que j'étois également raſſaſié de tous les états poſſibles, mécontent des hommes, de l'univers entier & de moi-même ; de cette découverte, il a fallu tirer une conſéquence : lorſqu'on eſt las de tout, il faut renoncer à tout ; ce calcul n'eſt pas long, je l'établis ſans le ſecours de la géométrie : enfin, je ſuis ſur le point de me défaire de mon brevet d'exiſtence que je poſſède depuis près de vingt ans, & qui m'a été à charge depuis quinze : je ne dois d'excuſe à perſonne ; je déſerte, c'eſt un crime ; je vais m'en punir, & la loi ſera ſatisfaite.

„ J'avois demandé à mes ſupérieurs une prolongation de congé, pour avoir l'agrément de mourir à tête repoſée : ils n'ont pas daigné me répondre, j'en ſerai quitte pour me tuer un peu plus vîte.

„ Si l'on exiſte après cette vie, & qu'il y ait du danger de la quitter ſans permiſſion, je tâcherai d'obtenir une minute pour vous l'apprendre ; s'il n'y a point d'autre

auront plus de force ſous la plume d'un dragon que ſous celle de Zénon & de tous les ſages du Portique.

La mort eſt un paſſage : ce principe joint à l'idée qu'on doit finir, nous met le piſtolet à la main.

La mort eſt un paſſage, ſans doute : mais ſi ce paſſage conduit à l'anéantiſſement, on a tort de s'y précipiter ; car, enfin, le néant ne vaut pas l'exiſtence : d'un autre côté, ſi comme l'atteſtent la phyſique & la raiſon, rien ne s'anéantit dans la nature, ne craint-on pas de trouver Dieu & les remords à l'extrêmité du paſſage ?

L'idée qu'on doit finir n'a jamais mis le piſtolet à la main d'un homme qui a de la

---

„ vie, je conſeille à tous les malheureux, c'eſt preſque „ dire à tous les hommes, de ſuivre mon exemple.

„ Je ſuis, &c.

„ Bordeaux, jadis élève d'un pédant, puis „ de Cujas, puis aide de chicane, puis moine, „ puis dragon, puis rien. „

Il y auroit bien des notes à faire ſur cette lettre, mais les principes ſont poſés ; & c'eſt au lecteur à les faire.

Digitized by Google

logique; comme l'idée que des arbres ne ſont pas immortels, ne portera jamais un homme ſenſé à changer une forêt en bruyeres.

L'avenir ne m'offre rien que de très-agréable; mais cet avenir eſt court.

Vous en impoſez, Monſieur l'Anglomane, car dans l'inſtant où vous écriviez votre teſtament, vous mandiez à votre lieutenant que vous étiez *dégoûté de tout, raſſaſié de tous les états poſſibles, mécontent des hommes, de l'univers entier & de vous-même*: quand on veut éclairer les hommes, il ne faut pas être contradictoire, il ne faut pas garder ſon viſage quand on parle à ſes contemporains, & prendre un maſque, quand on parle à la poſtérité.

Aucune raiſon préſente ne nous force d'interrompre notre carrière.

Vous en impoſez encore: car on a découvert, quand vous n'étiez plus, que vous aviez des créanciers qu'il vous étoit impoſſible de ſatisfaire; & que le malheureux qui a partagé votre ſuicide, étoit dévoré du mal affreux que Colomb apporta du Nouveau-Monde avec ſon or & ſa cochenille.

Le chagrin d'exiſter un moment pour ceſſer d'être une éternité, nous engage de concert à quitter la vie.

Puiſque ceſſer d'être eſt un mal, il eſt abſurde de hâter ſon anéantiſſement.

Au reſte, le ſophiſme de l'anglomane conduiroit encore toutes les meres à ſe faire avorter : car ſi l'idée de ceſſer d'être empoiſonne néceſſairement l'exiſtence, pourquoi la commencer.

Si tous les malheureux oſoient être ſans préjugé & regarder leur deſtruction en face, ils verroient qu'il eſt auſſi aiſé de renoncer à l'exiſtence que de quitter un habit dont la couleur nous déplait.

Y auroit-il beaucoup de malheureux, ſi tous les hommes étoient ſans préjugé? ne ſont-ce pas, par exemple, les préjugés ſur l'honneur qui font les aſſaſſins? n'eſt-ce pas aux préjugés ſur la fortune qu'on doit la plupart des ſuicides?

Une preuve que la nature ne nous dit point de nous détruire, c'eſt que nul homme de ſang-froid ne ſauroit regarder en face ſa deſtruction.

Digitized by Google

L'exiſtence n'eſt point un habit, quoi qu'en diſent les Anglomanes ; ſi mon velours gris me déplaît, je le fais teindre, & tout le monde eſt content ; mais ſi je renonce à l'exiſtence, quel en ſera le dédommagement ?

L'HOMME SEUL.

Nous avons éprouvé toutes les jouiſſances.

Non, vous ne connoiſſez point celle qui conſiſte à être en paix avec ſoi-même : car pour connoître cette jouiſſance ſublime, il faut avoir des organes vigoureux, un entendement ſain, des principes & de la vertu.

Nous pouvons nous procurer encore le plaiſir d'obliger nos ſemblables ; mais toutes les jouiſſances ont leur terme, & ce terme en eſt le poiſon.

Quoi ! vous pouvez être encore bienfaiſant, & vous déſirez de mourir ! . . . . ce mot eſt votre arrêt : non, vous n'eutes jamais d'amis ; jamais vous ne partageâtes avec les ames ſenſibles & honnêtes la gloire de faire des ingrats.

Quoi ! le plaiſir d'obliger auroit un terme ! la jouiſſance que me procure l'idée d'avoir

Digitized by Google

fait un heureux diſparoîtroit avec mes bienfaits ! — Mais ceſſons d'avilir l'amitié & la vertu en les juſtifiant, & malheur aux blaſphémateurs qui à cet égard m'obligeroient à les confondre !

Nous ſommes dégoûtés de la ſcène univerſelle.... & nous laiſſons nos rôles à ceux qui ſont aſſez foibles pour vouloir les jouer encore quelques heures.

Malheureux, vous êtes dégoûtés de la ſcène univerſelle ; mais c'eſt parce que vous n'avez pas voulu conſerver l'harmonie néceſſaire avec les acteurs ; parce que la petiteſſe de votre génie ne vous a jamais fait jouer que des rôles ſubalternes ; parce que vous ne pouvez rendre le drame de votre vie célèbre que par ſon dénouement.

C'eſt le vil intérêt qui a préſidé à tous les évènements de votre vie : c'eſt la froide vanité qui a dicté votre teſtament ; vous ſentiez qu'en vous flattant d'imiter Démoſthène & Caton, vous en impoſiez aux hommes ; & vous vous en êtes punis par votre ſuicide.

ARTICLE

Digitized by Google

ARTICLE VI.

Réflexion que fait naître le teſtament des deux Anglomanes.

A Peine le ſuicide des Dragons fut-il connu dans la capitale, que ces hommes qui ſont faits pour haïr le génie & la vertu, s'empreſſerent de publier que l'attêntat des deux Anglomanes étoit le crime des philoſophes. L'HOMME SEUL.

Ces hommes vils, à force de répéter ce blaſphême, le firent adopter par le peuple; & peu s'en eſt fallu que les gens de bien, cédant au torrent, ne calomniaſſent à leur tour les ſages par amour pour la vertu.

On peut décider de la juſteſſe d'une telle imputation par ce chapitre ſur le ſuicide; c'eſt un monument qui dépoſera ſans ceſſe contre les ennemis-nés de la raiſon, c'eſt-à-dire contre les fanatiques & les eſclaves.

Si ce foible ouvrage paſſe juſqu'à nos deſcendants, ils s'indigneront des complots qu'on

Digitized by Google

PARTIE II.

a fait en tout temps pour rendre la philoſophie odieuſe; en attendant, le philoſophe qu'on fait ennemi de la nature, de la morale & des loix, continuera à défendre les loix, à faire régner la morale, & à interpréter la nature : il ne laiſſera paſſer aucune occaſion d'être utile à ſes concitoyens; il écrira pour faire ſiffler les ſerpents de l'envie, & pour lui pardonner.

Digitized by Google

ARTICLE VII.

De quelques inſtitutions ſur le ſuicide.

L'HOMME SEUL.

LES loix qui primitivement ne ſont guères que la ſanction donnée aux uſages nationaux, ont quelquefois tonné contre le ſuicide, & l'ont quelquefois favoriſé.

Il y a une loi Romaine, donnée par Antonin, qui juſtifie les citoyens qui ſe ſont tués pour ſe ſouſtraire aux douleurs, par ennui de la vie, par démence ou par déſeſpoir (*a*); & cette loi donnée dans un empire où le Stoïciſme fit tant de bien & ſi peu de mal, n'a jamais été révoquée.

Dans le premier âge de la république de Marſeille, on conſervoit en dépôt au tréſor public, de la ciguë pour faciliter les ſuicides; mais il falloit qu'auparavant le citoyen qui vouloit ſe tuer eût fait approuver ſon entre-

(*a*) Cod. *de bonis eorum qui ſibi mortem*, &c. Leg. 3.

Digitized by Google

PARTIE II.

priſe au ſénat (*a*). Avec cette modification, un Anglomane n'a point de reproche à eſſuyer de ſa patrie ; il ne lui reſte qu'à ſe juſtifier auprès de la nature.

D'un autre côté, les légiſlateurs ont quelquefois puni ſinguliérement les ſuicides, qu'ils auroient peut-être dû ſe contenter de prévenir.

Il y a une loi d'Athènes qui veut que la main avec laquelle on a attenté à ſa vie ſoit ſéparée du corps & brûlée à part (*b*) ; mais qu'importe à l'inſenſé qui s'ôte l'exiſtence que la loi ôte une main à ſon cadavre ?

On a beaucoup admiré une loi Grecque, qui pour prévenir les ſuicides fréquents des Miléſiennes, ſtatua qu'on traîneroit toutes nues dans la ville celles qu'on trouveroit étranglées (*c*) ; mais ce n'eſt point par des attentats contre les mœurs qu'on prévient les attentats contre la nature.

(*a*) *Valer. Maxim. Lib.* 2. *Cap. VI.*

(*b*) *Orat. Eſchin. adverſ. Cteſiphont.*

(*c*) Plutarque, Œuvres Morales, Trait. *Des faits vertueux des Femmes.*

Digitized by Google

L'HOMME SEUL.

Dans une partie de l'Europe moderne, on traverſe d'un pieu le cadavre des citoyens qui ſe ſont tués, & on les traine publiquement ſur la claie : je me tais ſur cette inſtitution ; mais voici un petit écrit qui mettra les hommes ſans prévention à portée de la juger.

ARTICLE VIII.

Mémoire adreſſé aux Légiſlateurs, par la veuve d'un Citoyen puni pour le crime de Suicide.

PARTIE II.

DANS l'état déplorable où me réduiſent l'attentat d'un époux & mes malheurs, iſolée au milieu d'une ſociété dont j'ai toujours reſpecté les loix; devenue vile ſans ceſſer d'être honnête; puis-je me flatter du moins que les hommes barbares qui me refuſent leur eſtime, m'accorderont quelque pitié?

Des revers m'ont ravi ma fortune; un ſuicide m'a enlevé mon époux; le ſupplice de cet époux me prive de la conſidération publique: mais Dieu & mon courage me reſtent, & je brave encore la haine de mes perſécuteurs.

Ma patrie en me flétriſſant injuſtement a rompu la première le contrat ſocial; ainſi devenue par les préjugés publics citoyenne du monde, je m'adreſſe à tous les légiſla-

Digitized by Google

teurs ; trop heureuſe ſi ma foible voix pénètre jusqu'à ces hommes puiſſants qui ont en dépôt le bonheur de leurs ſemblables, & ſi mes malheurs ſont les derniers que l'homme ſenſible ait à reprocher à la barbarie des loix !

Il fut un temps où je vécus heureuſe, reſpectée d'un époux que j'adorois, entourée d'enfants qui multiplioient les plaiſirs de mon exiſtence, & chere à quelques amis qui me tenoient lieu de l'univers ; ce ſonge a duré dix ans, & je me réveille aujourd'hui au milieu de l'infortune & de l'opprobre, ayant à pleurer à la fois ſur le crime d'un époux, ſur la rigueur des loix & ſur les déſaſtres qui attendent ma poſtérité.

Cependant aucun crime n'a ſouillé ma vie ; je n'ai point mendié par d'indignes baſſeſſes la fortune dont je jouiſſois ; je ne l'ai point proſtituée au luxe ou au libertinage : & quand la miſère de mes débiteurs a entraîné la mienne, j'ai mieux aimé reſter pauvre & honnête que d'être vile & de relever ma fortune.

Mon époux moins courageux que moi, a cherché en s'empoiſonnant à ſe dérober à un

Digitized by Google

avenir qui l'épouvantoit : il n'a voulu ni s'enrichir en perdant ſa propre eſtime, ni devoir à des protecteurs des ſecours qui auroient flétri ſon ame, & il a ceſſé d'être.

Je ſuis loin de juſtifier ſa mémoire : je ſais qu'il a enfreint par ſon ſuicide les inſtitutions poſitives, & les loix éternelles de la nature : il a cru voir le néant au bout de ſa carrière, & ſon ame étoit immortelle.

Mais quelle odieuſe vengeance a-t-on tirée de ſon crime ! on a traverſé ſon cadavre d'un pieu, on l'a traîné ſur la claye dans les rues de la capitale, & on a refuſé à ſes lambeaux ſanglants ces honneurs funèbres qu'on n'accorde aux morts que pour ſoulager la douleur des amis qui leur ſurvivent.

Quel a été l'effet de tant d'opprobres ? Le peuple en voyant paſſer dans les rues ce cadavre mutilé & ſanglant, a dit : *C'eſt l'époux de cette femme dont on n'a jamais dit de mal ; c'eſt le pere de ces enfants qui donnoient à la patrie tant d'eſpérance : les malheureux ! il ne leur reſte plus qu'à mourir.*

Ce n'eſt donc pas le coupable, mais ſa veuve & ſes enfants que vous avez punis : le

Digitized by Google

citoyen qui a bravé vos loix s'eſt dérobé à vos coups, & nous qui les avons toujours reſpectées, nous en ſommes les victimes; vous avez cru anéantir le ſuicide, & vous nous avez réduit à ce déſeſpoir ſombre & réfléchi qui dans les hommes ſans principes conduit au ſuicide.

Quel fut votre but en inventant ce genre de ſupplice? Vouliez-vous vous venger d'un infracteur de vos ordonnances? Mais pour cet effet, il auroit fallu auſſi rendre ſenſible ce cadavre que vous outragez: ne voyez-vous pas que ſon principe de vie eſt affranchi de vos chaînes? Vous reſſemblez à ces Athéniens qui ſe vengeoient de la fuite de leurs grands hommes en mutilant leurs ſtatues.

Vous avez cru peut-être que l'homme qui projette d'attenter à ſa vie, ſeroit détourné de ſon crime par la crainte de l'opprobre dont on couvriroit ſa mémoire; mais comment vous êtes-vous imaginé que le citoyen audacieux qui ne reſpecte point ſon exiſtence, reſpecteroit ſa mémoire? Ignorez-vous que c'eſt le ſyſtême de l'anéantiſſement qui conduit au ſuicide? Le malheureux qui ſe tue

Digitized by Google

ne voit d'ordinaire au-delà des barrières de la vie, ni Dieu, ni ſa poſtérité, ni vos loix, ni vos ſupplices.

Auriez-vous penſé que l'Anglomane, trop foible pour rompre tous les liens qui l'enchaînent à la ſociété, ſe réſoudroit à vivre pour épargner de l'ignominie à ſa veuve & à ſes enfants? Vous voyez par mon exemple l'effet de votre prudence barbare: mon époux étoit inſtruit de vos loix, il m'adoroit, & il n'eſt plus.

Si votre raiſonnement étoit juſte, le nombre des ſuicides diminueroit dans les pays que vous gouvernez; mais, non, vos vengeances abſurdes les multiplient, & ils renaiſſent autour de la claye deſtinée à les punir.

La plus grande partie des Anglomanes eſt Athée; que leur importe donc le repos d'une épouſe & d'une poſtérité? l'inſenſé qui n'a point de Dieu, peut-il avoir une famille?

Pour le Théiſte qui projette de ſe dérober aux tourments de l'exiſtence, il ne change pas de deſſein pour épargner de l'opprobre à tout ce qui peut lui être cher; mais il ſe

Digitized by Google

L'HOMME SEUL.

tue pour ne point voir tout ce qui lui eſt cher, dévoué à jamais à l'infortune & à l'opprobre.

Savez-vous dans quel gouvernement vos inſtitutions féroces ne cauſeroient aucun déſordre? ce ſeroit dans celui où les abominables préjugés de naiſſance ſeroient anéantis; dans un pays où le mérite perſonnel ſeroit tout, & où l'honnête homme rougiroit de n'être connu que par ſes peres: dans un état où Caton fils d'un ſcélérat ſeroit nommé conſul le même jour où ſon pere ſeroit exécuté.

Je ne ſuis point la femme de Caton; mais auſſi mon époux ne fut point un ſcélérat; cependant ma philoſophie ne prolonge ma carrière que pour vous en voir empoiſonner tous les inſtants! le couteau de l'opprobre eſt ſans ceſſe ſuſpendu ſur ma tête: je ne puis reſter dans ma maiſon ſans y voir le breuvage qui empoiſonna mon époux; je ne puis en ſortir ſans voir ſon cadavre en lambeaux, & la multitude qui ne le connoiſſoit pas, inſultant à ſa veuve, à ſes enfants & à ſa mémoire.

Mes enfants ! .... Quel nom viens-je de prononcer ! il ne ſort de mes entrailles qu'en les déchirant : quoi ! le ciel vous fit bons ! je vous ai élevés pour éclairer votre patrie ou pour la défendre ! tout ce qui vous entoure ne prononçoit votre nom que pour le bénir ; & un inſtant de délire que vous n'avez pas partagé, va vous confondre à jamais avec les plus mépriſables des humains ! & les barbares qui ont puni votre pere vous envelopperont dans ſa proſcription ! & l'homme honnête, mais foible, qui croit toutes les loix juſtes, parce qu'elles le protegent, refuſera de vivre avec vous comme avec des peſtiférés ! .... O mes enfants ! votre héritage eſt donc l'indigence, la honte & la douleur ! votre ſort eſt affreux, ſans doute ; mais il y a ſur la terre un être plus malheureux encore que vous, c'eſt cette femme qui aime la mémoire de votre pere, malgré ſon crime & ſon ſupplice ; cette femme qui vous a portés neuf mois dans ſon ſein, & qui vous portera toute ſa vie dans ſon cœur ; cette femme à qui tout dit : mourez, & qui a le courage d'attendre le ſignal de la nature.

Digitized by Google

Et vous, légiſlateurs, qui ſous prétexte de me protéger, avez empoiſonné mon exiſtence, pardonnez à ma tendreſſe pour un époux & des enfants, des tranſports que j'aurois dû réprimer ; je ſuis loin de rendre odieux des hommes que leur emploi met au-deſſus des ſouverains : je ne prétends pas même à l'honneur de les éclairer ; mais s'il étoit poſſible qu'il y eût toujours une ſage proportion entre les délits & les peines ! ſi on mettoit la politique à prévenir les ſuicides, plutôt qu'à les punir ! ſi du moins les ſupplices infligés au crime ne retomboient jamais ſur l'innocence. — Dites un mot, & les peuples tomberont à vos genoux, & mes enfants vous pardonneront le ſupplice de leur pere, & ſa veuve mourra ſatisfaite d'avoir ſubi la dernière, le plus ſenſible & le plus injuſte des opprobres.

Fin de la ſeconde Partie.

Digitized by Google

PROFESSION
DE
FOI PHILOSOPHIQUE.

JE vais parler de Dieu en philoſophe : c'eſt-à-dire me rendre odieux à la moitié des hommes.

J'ai long-temps héſité ſi j'écrirois mes penſées ſur la religion de la nature : je ſentois que quoique ma patrie fût aujourd'hui le foyer où toutes les lumières philoſophiques viennent ſe réfléchir, mon ſiècle n'étoit pas encore aſſez mûr, pour que je fiſſe entendre impunément la voix de la vérité.

Le peuple le plus éclairé a ſon culte qu'il tient de ſes peres, lorſqu'ils étoient encore barbares : il ne veut

Digitized by Google

point qu'on le lui raviſſe, parce que c'eſt le plus ancien de ſes monuments: c'eſt Rome qui poſſède le palais d'or de Néron & qui conſerve la cabane de Romulus.

Les nations qui croupiſſent dans les fanges de la barbarie ſont encore plus attachées à leurs antiques ſuperſtitions; comme chez elles il a toujours été défendu de rien bâtir, elles n'ont point d'objet de comparaiſon: n'ayant jamais vu de palais d'or, elles ne ſoupçonnent même pas qu'elles n'habitent que des cabanes.

Enfin preſque tous les habitants du monde ſocial, grace à leur éducation puſillanime, ſemblent des automates qui ne ſe dirigent que par le fil de l'habitude; leurs nourrices ont été leurs premières théologiennes; & les traces qu'a faites dans le cerveau d'un enfant le burin de la crédulité, ſe

çonſervent quand il devient homme ; il eſt auſſi difficile de guérir l'être qui ne penſe jamais d'après lui-même de ſes vieilles erreurs, que les femmes ſans principes de la peur du tonnerre.

Toutes ces conſidérations ont toujours effrayé le philoſophe qui étoit né pour ſecouer avec Samſon les colonnes du temple Philiſtin érigé à la ſuperſtition : il n'y a eu pour lui d'autre Dalila que cette fauſſe prudence qui eſt venue lui arracher ſa plume & enchaîner ſon courage.

Je n'ai donc point cherché à m'en impoſer à moi-même ſur le danger que je courois à vouloir ſubſtituer les oracles de la nature à ceux des Sybilles ; j'ai vu que ſi contre mes intentions, cet ouvrage paroiſſoit à la lumière avant ma mort, on ſouleveroit contre moi tous les aréopages de l'Europe, pour me faire partager la

ciguë

ciguë de Socrate ou du moins les chaînes d'Anaxagore : j'ai preſſenti que ſi mon traité de Dieu n'étoit public que quand je ſerois dans ſon ſein, mes contemporains tenteroient encore de troubler ma cendre & de flétrir ma mémoire.

J'ai peſé tout cela, & j'ai écrit : avec des intentions auſſi pures que les miennes, je me ſuis repoſé ſur la poſtérité du ſoin de ma défenſe ; j'ai eu le courage de bleſſer la génération préſente, pour faire le bien des générations qui ſont à naître.

Cependant comme parmi mes contemporains même, il y a une foule de gens de bien dont j'ambitionne le ſuffrage, je dois juſtifier devant eux ma hardieſſe ; je leur dois une profeſſion de foi qui les empêche de me condamner avant de me lire.

Je crois qu'il exiſte un être ſuprême,

Digitized by Google

dont la providence entretient l'harmonie des mondes : ce dogme fondamental de la morale eſt gravé en caractères de feu dans mon ame, & j'ai épuiſé ma logique à la faire paſſer dans celle de mes lecteurs.

J'ai le noble orgueil de me croire immortel : j'aime à me flatter que mon livre ſervira à expier au tribunal de Dieu mes erreurs & mes foibleſſes : j'aime à imaginer que quand je ſerai aux pieds de cet être qui punit & qui récompenſe, je pourrai me venger des fanatiques qui ont fait le tourment de ma vie, en lui demandant leur grace.

Un Dieu qui veille au bonheur des êtres, l'attente de l'immortalité qui enchaîne l'homme à la vertu, voilà les deux principaux articles de mon ſymbole : c'eſt le précis de mon évangile & mon ouvrage entier bien entendu peut en être regardé comme le commentaire.

Digitized by Google

Or tous les cultes des deux mondes ont ces deux dogmes pour baſe, je ne ſuis donc point l'ennemi né de la religion.

Nous ſommes inondés de livres effrenés qui font de Dieu un phantôme & qui entourent notre tombe du néant; je les ai attaqués avec feu: j'ai conſolé l'eſpèce humaine par ma logique pacifique, & par les tableaux que j'ai offerts à ſa ſenſibilité; & les magiſtrats qui veillent au dépôt de la religion me doivent quelqu'indulgence.

Il eſt vrai que mes principes tendent à affoiblir la vénération des peuples, pour les révélations, pour les myſtères & pour cette foule de merveilles qui entourent le berceau des religions; mais tout cet attirail de ſuperſtitions n'eſt que le vêtement de la ſtatue; j'ai oſé la montrer toute nue, & c'eſt le moyen le plus sûr de la faire aimer.

Digitized by Google

Qu'importe au fond à la ſociété que j'attaque dans les cultes l'ouvrage des prêtres, pourvu que je reſpecte l'ouvrage de la nature? Qu'importe que je diminue la foi, pourvu que j'augmente la vertu?

Ma morale ſera bien plus ſévère que celle des miniſtres des autels: je prouverai qu'il eſt bien plus aiſé d'obſerver des cérémonies que de vivre ſans remords, de ſe purifier dans le Gange, que d'entrer dans le tonneau de Regulus.

J'établis la diſtinction du juſte & de l'injuſte; je démontre que le bonheur des êtres libres eſt eſſentiellement lié à l'amour de l'ordre; je reſſerre autant qu'il eſt en moi tous les liens qui enchaînent la grande famille des hommes.

J'ai abattu autant qu'il a été en moi l'arbre de la ſuperſtition; mais ce n'eſt

Digitized by Google

pas ma faute s'il a pouſſé des racines dans tous les cultes de la terre ; Dieu ſait quelle ſatisfaction pure mon ame auroit goûtée, ſi je n'avois trouvé autour de moi que les dogmes de la raiſon & la morale de la nature.

On me ſaura gré du moins dans une matière auſſi intéreſſante pour l'eſpèce humaine, de ne m'être point livré à des railleries indécentes, & d'avoir préféré au ſtilet de Lucien le pinceau noble & énergique de Marc-Aurele.

J'ai tâché de mettre dans des diſcuſſions auſſi délicates toute la circonſpection qui peut s'allier avec le courage ; d'être vrai ſans offenſer perſonne ; d'éclairer mes contemporains, ſans les faire rougir.

Si je me ſuis écarté quelquefois de ce principe, c'eſt quand il a fallu dévoiler les ſombres manœuvres du fanatiſme ; alors ma plume a écrit à la

Digitized by Google

lueur de mon imagination embraſée : j'ai pourſuivi la race des tyrans le glaive à la main, & je les ai égorgés ſur l'autel de la tolérance.

On m'accuſera peut-être d'avoir dégradé le ſacerdoce, & j'avoue avec ingénuité que je l'ai peint tel qu'il s'eſt préſenté à mes yeux ; j'ai cru devoir par intérêt pour les habitans de ce globe leur faire connoître à fond ces négocians ſacrés, qui font trafic de la terreur & de l'eſpérance, & qui vivent ſoit de notre crédulité, ſoit des outrages qu'ils font à la morale de la nature.

Mais à Dieu ne plaiſe que j'attaque la perſonne des prêtres, qui dans ce ſiècle de lumières ſont ſurveillés par les loix ! Il en eſt un grand nombre qui, enchaînés pour faire le mal, font le bien avec énergie, qui conſolent par leur morale les peuples qu'ils épouvantent par leurs dogmes, & qui ſont

Digitized by Google

les miniſtres bienfaiſants du Dieu des vengeances.

Le haut-clergé eſt ſur-tout dans ma patrie digne de nos hommages : l'éducation relevée des membres qui le composent, l'accueil qu'ils font aux talens, l'eſprit de tolérance qu'ils commencent à adopter les rendent dignes d'être les magiſtrats du monde moral : ils ſont néceſſaires, ſoit pour être les cenſeurs des crimes qui ſe dérobent à la vigilance des loix, ſoit pour contenir un clergé ſubalterne, qui ne ſait qu'aveugler la multitude, ou allumer des bûchers contre les philoſophes.

J'ai cru dans un traité de morale, tiré de la philoſophie & fondé ſur la nature, devoir attaquer toute ſecte ſans aucun égard pour les perſonnes reſpectables qui pourroient en avoir arboré les drapeaux ; parmi ces ſectes, il en eſt une, long-temps chère à

mon cœur, c'eſt le janſéniſme; élevé dans ſon ſein, j'appris de bonne heure à ne prononcer qu'avec enthouſiaſme le grand nom de Port-Royal : le janſéniſte étoit alors le plus reſpectable des hommes; il étoit perſécuté.

Le coloſſe des jéſuites après avoir long-temps marché ſur la tête des rois, tomba enfin; & pendant qu'il s'agitoit ſous la tombe où les puiſſances le tenoient renfermé, le janſéniſte acquit du crédit, inſulta à la diſgrace de ſes victimes, & devint perſécuteur à ſon tour.

J'aime à me perſuader que les janſéniſtes que j'ai cultivés, qui ne ſont plus, & dont je regretterai long-temps la mémoire, n'auroient point épouſé la haine des fanatiques obſcurs qui leur ont ſuccédé : mais je ne penſe pas que l'homme de bien me faſſe jamais un reproche d'avoir attaqué des pré-

Digitized by Google

jugés religieux, ſous pretexte que je les ai ſucés avec le lait ; & qu'on m'accuſe de troubler la cendre des Paſchal & des Arnaud, parce que je mets à leur place les convulſionnaires.

Encore une fois, Port-Royal eſt digne de toute ma vénération ; mes inſtituteurs dans l'exil ou dans les chaînes, ont droit à ma ſenſibilité & à ma reconnoiſſance ; mais de petits ſalmonées janſéniſtes qui n'exiſtent dans leur ſphère étroite qu'en lançant leurs foudres ridicules contre les philoſophes, méritent d'être immolés à la vengeance publique, comme les derniers des ſectaires, qui ſont eux-mêmes les derniers des hommes.

Mes principes ſur les cultes inventés par les prêtres, quelque hardis qu'ils paroiſſent, font la ſûreté des gouvernements ; ils établiſſent l'ordre public ſur l'intérêt particulier de chaque

Digitized by Google

citoyen ; ils ſont dépendre le patriotiſme de la morale, & non du caprice des oracles ; ils anéantiſſent le germe des diſſentions fatales entre la royauté & le ſacerdoce.

Ma philoſophie n'eſt point deſtructrice ; elle n'exige point que la loi abatte tout-d'un-coup l'idole coloſſale de la ſuperſtition, ſi elle doit en tombant, écraſer une partie de ſes adorateurs.

Il ne s'agit en ce moment que d'épurer les cultes de la terre, & de faire un premier pas vers la religion de la nature.

Je ne demande point qu'on ôte à la multitude ſes demi-dieux, c'eſt-à-dire les miniſtres des autels, mais ſeulement qu'on les rende utiles.

Je ne tonne que contre les fanatiques, les inquiſiteurs, & toute cette race odieuſe de tyrans de l'eſprit

Digitized by Google

humain : mais en demandant aux gouvernemens qu'on les enchaîne à jamais, je ne fais que renouveller le fameux traité de Gelon avec Carthage, je ſollicite la ruine de leurs dieux antropophages, je ſtipule pour le genre humain.

Par-tout je détruis pour élever, je ne montre le mal qu'avec le remède.

Il n'y a que le ſtupide vulgaire à qui ma théorie puiſſe nuire; parce qu'elle ne ſerviroit qu'à lui faire naître des doutes, ſans lui donner des principes : mais le vulgaire ne me lira point : de plus, toutes les fois qu'il a fallu annoncer à mes concitoyens des vérités hardies, je me ſuis enveloppé du voile de l'allégorie; & ce voile, j'ai fait en ſorte qu'il ne pût être percé que par le philoſophe.

Si malgré toutes ces précautions, il étoit échappé à ma plume quelques erreurs, c'eſt avec le plus vif em-

Digitized by Google

preſſement que mon cœur les déſavoue : je n'ai cherché en écrivant que le bonheur des hommes, & ſi je m'étois trompé, c'eſt avec mes larmes que je voudrois effacer mon ouvrage.

Digitized by Google

DE LA
PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

TROISIEME PARTIE.

L'HOMME AVEC DIEU.

L'HOMME AVEC DIEU.

SOCRATE coupable d'un crime que l'envie ne pardonne jamais, du crime d'être plus éclairé que ſon ſiècle, retournoit dans ſa priſon condamné à mort par l'Aréopage; tout ce qu'il y avoit dans ce temps-là de grand dans Athènes, lui ſervoit de cortège: Xantippe pleuroit, Alcibiade tonnoit contre ſa patrie; Platon plus éloquent ne parloit pas;

Digitized by Google

PARTIE III. Socrate ſeul conſervoit cette ſérénité qui caractériſe une ame ſupérieure aux revers ; il conſoloit ſes amis & eux ſeuls en effet méritoient d'être conſolés. Après un quart-d'heure de marche, Platon ſortant de la rêverie profonde où il paroiſſoit abſorbé, ſe tourne vers le ciel.

Digitized by Google

PLATON.

L'HOMME AVEC DIEU

Suprême ordonnateur des mondes, je te remerciois de m'avoir fait naître dans le pays de la terre où il y a le plus de lumières..... j'avois tort.

SOCRATE.

Non, Platon, il eſt juſte de remercier le ciel même des douces illuſions qu'il nous procure : eh ! que ſont les jouiſſances de la vie, ſinon des illuſions ? tant que nous reſpirons ſur ce globe, nous ne voyons les objets qu'au travers d'un rideau ; à la mort ce rideau ſe lève, & la vérité ſe découvre. — Platon, je vois déjà la main céleſte qui entr'ouvre le rideau.

PLATON.

Quoi ! dans cette Athènes où Xénophane a foudroyé ſans péril la théologie d'Héſiode, où on lit les livres des ſept ſages, où Euripide fait entendre ſur le théâtre la voix de la raiſon, Socrate boiroit la ciguë ! Socrate

ne ſeroit vengé que par les vains murmures de la poſtérité !

SOCRATE.

Mon ami, vous avez cru votre ſiècle éclairé, & il ne l'eſt pas : quelques hommes de génie paroiſſent de temps en temps ſur la ſcène, mais ils reſtent iſolés & la multitude ne ſe détourne même pas pour les appercevoir.

Le philoſophe écrit ; quant au peuple il travaille, il s'intrigue obſcurément, il perſécute, mais il ne lit pas.

En général, tout homme ſans principes a peur, & c'eſt parce qu'il a peur, qu'il opprime les ſages ; c'eſt un enfant qui ſe heurte pendant la nuit contre des cailloux qu'il rencontre, & qui veut les punir de ſa mépriſe en les changeant de place.

Au reſte, cette peur ne produit rien ſans le prêtre qui la fait mouvoir : Timée & Xénophane n'avoient point fait trembler les interprètes des dieux ; voilà pourquoi ils ſont morts dans leur lit : j'ai eu la courageuſe mal-adreſſe de braver Anitus, & je vais boire la ciguë.

PLATON.

Digitized by Google

PLATON.

Et le voilà l'éternel opprobre de ma nation, qu'où il y a des loix il y ait des oracles, & qu'un prêtre ait droit de faire mourir un philoſophe !

SOCRATE.

Mon ami, encore une fois, le peuple ne change jamais : c'eſt un aſſemblage de bêtes de ſomme qui ſe laiſſent monter & brider par le premier audacieux qui ſe préſente ; cet audacieux eſt-il un homme de génie ? on dit que le ſiècle eſt éclairé : n'eſt-ce qu'un enthouſiaſte ? on traite le ſiècle de barbare.

Platon, vous êtes un des hommes les plus faits pour imprimer un caractère de grandeur au ſiècle où vous vivez : mais content d'éclairer les citoyens qui vous reſſemblent, n'attendez du peuple ni raiſon ni reconnoiſſance.

Vous voulez fonder une république parfaite, laiſſez-y le peuple s'y introduire ; mais qu'il y ſoit à jamais ſans pouvoir, que l'être organiſé pour ne penſer que d'après

Digitized by Google

les autres, ne puiſſe jamais agir d'après lui-même : voilà le dernier conſeil que vous donne mon amitié ; il eſt fait pour laiſſer une trace profonde dans votre mémoire, je meurs pour en prouver la ſageſſe.

Socrate en inſtruiſant ainſi ſes diſciples, étoit arrivé juſques devant le parvis du temple de Cerès, là il ſe vit arrêté par un peuple innombrable qui rempliſſoit la place & les avenues du temple ; on célébroit cette année une fête ſéculaire, & les Athéniens alloient en foule expier leurs crimes paſſés dans de vaines proceſſions ; l'épidémie ſuperſtitieuſe avoit gagné juſqu'aux citoyens un peu inſtruits, & les prêtres avoient eu l'art de leur perſuader, que le plus sûr moyen d'aller après leur mort aux champs Elyſées, étoit de ſe promener gravement de temple en temple, de hurler des chanſons Egyptiennes qu'ils n'entendoient pas, & de perſécuter les philoſophes.

Anitus qui préſidoit à ces auguſtes mommeries, apperçut en ſortant du temple Socrate qu'on conduiſoit dans ſa priſon.

» Le voilà, s'écria-t-il, cet ennemi de
» Diane qui ne veut pas qu'elle conduiſe

» le char de la Lune ; ce deſtructeur de la » morale, qui ne va point aux proceſſions ; » ce monſtre qui met les prêtres au-deſſous » des philoſophes, — & le peuple répétoit » en chœur : *oui, c'eſt l'ennemi de Diane ;* » *c'eſt le deſtructeur de la morale ; c'eſt* » *un monſtre ; c'eſt un philoſophe.*

L'HOMME AVEC DIEU.

» Athéniens, continuoit l'artificieux pon- » tiſe, ce Socrate que vous voyez, enſeigne » à vos enfants à fuir les courtiſannes, c'eſt » le corrupteur de la jeuneſſe ; il a prouvé » dans un livre que je n'ai pas lu, qu'il » n'y avoit qu'un Dieu, c'eſt un athée, — & la multitude répétoit : *c'eſt un corrupteur de la jeuneſſe, c'eſt un athée.*

» Mes amis, ajoutoit le brigand ſacré, » ſi ſans attendre le ſupplice auquel l'aréopage » le condamne, & que par ſes artifices il » peut éviter, nous délivrions la Grèce de » ce tyran dangereux des eſprits ! ſi nous » frappions la victime que Jupiter livre entre » nos mains ! ſi nous avions le courage de » venger le ciel ! ....'

Les amis de Socrate n'attendirent pas que la multitude répétât en chœur : *vengeons le*

Digitized by Google

ciel : ils ſe précipitèrent avec lui dans le temple de Cerès devenu déſert par l'évaſion du cortège d'Anitus ; ils en fermerent les portes & attendirent en ſilence que le tumulte religieux ſe calmât, ou que les fanatiques s'irritant des barrières qu'on oppoſoit à leur zèle deſtructeur, vinſſent violer le plus ſacré des aſyles & rougir les autels du ſang des philoſophes.

Anitus n'oſa pas aſſiéger un temple ; il continua à promener ſes pieux énergumenes de carrefour en carrefour, & Socrate ſauvé des poignards, put eſpérer de mourir tranquillement.... du poiſon.

Quand la ſédition fut totalement appaiſée, ce grand homme entra dans le ſanctuaire, ſe recueillit quelques minutes, & portant ſes regards vers la voute de l'édifice, il adreſſa au ſuprême ordonnateur des mondes cette prière qu'une tradition orale nous a conſervée.

» O toi dont le pouvoir s'exerce dans
» tous les points de l'eſpace, ſuprême or-
» donnateur des ſphères immenſes, dont
» mon eſprit calcule les rapports, & des

Digitized by Google

» mondes ſans nombre que la foibleſſe de » mon être dérobe à mes regards, reçois » l'hommage d'un de tes adorateurs, qui » libre de ſa dette envers les hommes, brûle » de retomber dans ton ſein !

L'HOMME AVEC DIEU.

» Un peuple qui ne nous connoît ni l'un » ni l'autre, accuſe d'athéiſme l'humble » philoſophe qui t'adreſſe ici ſa prière, & » qui ceſſeroit de l'être, s'il doutoit un » inſtant de ton exiſtence.

» Eh ! comment à la vue de l'ordre admi- » rable qui règne dans l'univers, pourrois- » je admettre le plus étonnant des effets » & rejetter la cauſe ?

» Oui, grand Dieu, tu exiſtes, je t'ai » demandé à la nature, ton nom eſt em- » preint ſur chaque anneau de cette grande » chaîne, & par-tout l'exiſtence de l'artiſte » eſt atteſtée par l'exiſtence de l'ouvrage.

» Je te dois tous les biens dont je jouis, » & tous ceux que j'eſpère; — je ſuis un » être trop ſenſible pour blaſphêmer mon » bienfaiteur : je ſens trop de volupté à » m'appeller ton fils, pour avoir l'audace » de renier mon pere.

Digitized by Google

» Mais qui es-tu ? quel eſt le téméraire » qui tentera de déchirer le triple voile qui » enveloppe ton eſſence ?

» Sans doute tu n'es pas le Dieu de ce » peuple d'aveugles qui t'engendre & te » fait mourir ; qui croit que tu ordonnes » les crimes dont il ſe ſouille, qui chante » tes foibleſſes, tes adultères & tes méta- » morphoſes.

» Tu n'es pas le Dieu de cet aréopage » qui ſoutient du glaive de la loi les prati- » ques ſuperſtitieuſes de la multitude, & qui » ordonne à tous les membres de la républi- » que d'être abſurdes, ſous peine d'être » mauvais citoyens.

» Tu n'es pas le Dieu des prêtres de ce » temple qui perſécutent pour des dogmes » qu'ils ne ſauroient entendre, & qui croient » honorer le ciel dont ils ſe diſent les inter- » prêtes, en faiſant ruiſſeler ſur les autels » le ſang des philoſophes.

» Tu exiſtes, mais il eſt bien plus aiſé à » l'homme de dire ce que tu n'es pas, que » ce que tu es.

» Le peuple te meſure ſur l'échelle de

Digitized by Google

» ſon intelligence ; il te fait vil, capricieux &
» aveugle comme lui.

» Les impoſteurs ſacrés qui vivent de ton
» culte te définiſſent au gré de leur intérêt :
» ils font de toi un deſpote qui régit des
» automates, quand ils ne veulent qu'abrutir
» la terre : ils te peignent puniſſant les crimes
» des peres, juſques dans leur derniere géné-
» ration, quand ils veulent ſe venger du
» ſage qui les démaſque & qui les éclaire.

» Le philoſophe lui-même lorſqu'il veut
» l'apprécier, déraiſonne ; ce n'eſt jamais
» que d'après lui qu'il crayonne ton image ;
» il a beau donner l'eſſor à ſon imagination,
» ſon être parfait n'eſt jamais qu'un homme
» extraordinaire, & ſon Jupiter un Coloſſe.

» Grand Dieu, j'ai cru épurer mon hom-
» mage, ſoit en te plaçant ſans ceſſe entre
» les hommes & moi, ſoit en obſervant un
» ſilence reſpectueux ſur ta nature.

» Obligé de choiſir un culte qui fût digne
» de la raiſon que je tiens de toi, j'ai
» jetté un regard ſur les religions de la
» terre, elles m'ont paru l'ouvrage de la

Digitized by Google

» ſuperſtition populaire, ou du fanatiſme » ſacerdotal, & je les ai rejettées.

» Alors laiſſant les hommes & les livres, » j'ai conſulté mon cœur & j'y ai trouvé » empreint le culte ſimple & ſublime de la » nature.

» Ce culte adouciſſoit mes mœurs, aggran- » diſſoit mon entendement, & me mettoit » en ſociété avec le ciel & avec les hommes.

» J'y apprenois à être bon pere, bon » ami, bon citoyen, à faire du bien à tout » ce qui m'environnoit, à mériter l'ingrati- » tude des hommes & à leur pardonner.

» Grand Dieu tu as approuvé ſans doute » ce culte, puiſque je trouvois mon bon- » heur en l'obſervant; je vais mourir: le » grand rideau étendu entre la vérité & » moi eſt ſur le point de s'ouvrir; mais je » crois avoir rempli mes devoirs envers toi, » & je deſcends dans ton ſein, ſans trouble » & ſans remords.

Cependant les Satellites de l'aréopage cher- choient par-tout Socrate; les portes du temple s'ouvrent, & le philoſophe ſe livre paiſiblement à ſa deſtinée; en ſortant, un

Digitized by Google

Pyrrhonien qui s'étoit gliſſé dans le temple, & qui avoit entendu ſa prière, le tirant à l'écart; *Socrate*, lui dit-il: *quoi*, *réellement vous croyez qu'il y a un Dieu*? le ſage lui répondit: *mon ami*, *je n'ai jamais trompé les hommes; mais ſi tu doutes encore*, *viens me voir boire la ciguë.*

L'HOMME AVEC DIEU.

Digitized by Google

LIVRE I.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

PARTIE III. On peut regarder l'âge où nous vivons, comme deſtiné à faire époque dans les annales de l'eſpèce humaine par la foule d'événements extraordinaires qu'il a fait naître ; on a vu dans l'intervalle de moins de trente ans une ſecouſſe violente du globe faire craindre aux peuples la cataſtrophe de la nature ; du détroit de Gibraltar aux confins du Nouveau-Monde ; on a vu le coloſſe des Jéſuites ſe briſer impunément dans les états que depuis deux ſiècles il écraſoit de ſon deſpotiſme ; on a conçu & exécuté le vaſte édifice de l'Encyclopédie.

Parmi ces événements extraordinaires, il faut compter l'impreſſion du livre le plus audacieux que l'eſprit humain ait imaginé ; du

Digitized by Google

livre où l'on prétend démontrer que Dieu n'exiſte pas & que toute religion eſt une abſurdité.

Il faut l'avouer : les fondateurs des cultes ont préparé les voies à cette audacieuſe extravagance, par ce lierre ſuperſtitieux dont ils ont cru étayer l'arbre de la religion ; des penſeurs ſont venus qui ont mieux aimé anéantir l'être ſuprême que d'inſulter à la raiſon.

Ces torrents de ſang humain qui depuis deux cents ans ont été répandus ſur les autels à la voix des prêtres, ont ſur-tout contribué à propager l'athéiſme ; on a préféré d'imaginer que Dieu n'exiſtoit pas, que de lui ſuppoſer pour miniſtres des vautours & des antropophages.

Parmi les théiſtes même les plus pacifiques, on a quelquefois défiguré les notions primitives du culte religieux ; erreur dont d'habiles pyrrhoniens ont ſu tirer parti pour ſapper toute croyance. Par exemple, les diſputes ſur l'eſſence de Dieu ont fait autant d'athées que de théologiens ; & il a paru plus ſimple aux auteurs du *Syſtême* & du *Bon Sens* de nier

qu'il y eût un monde métaphyſique, que d'y voyager ſans bouſſole & ſans étoiles.

La religion eſt le ſyſtême des devoirs de l'homme envers Dieu : voilà le principe de la nature : tout ce qu'on y ajoute n'eſt qu'un rêve brillant ou un ſyſtême dangereux.

Le dirai-je encore ? De beaux génies, à force de chercher de nouvelles armes pour foudroyer l'athéiſme, l'ont combattu avec aſſez peu de ſuccès pour faire douter de la bonté de leur cauſe.

Pendant un ſiècle on a bâti le théiſme ſur la chimère des idées innées : la chimère a diſparu & les doutes de l'incrédule ſont reſtés.

Les ſectaires ſe ſont diſputés au lieu de diſcuter, & la vérité n'a pu naître du choc des opinions ; Scot a rejeté les preuves de Thomas d'Aquin ; Deſcartes celles de Scot ; Locke & d'autres ſceptiques celles de Deſcartes ; l'athée eſt venu & s'eſt meſuré à part avec chaque athlète, ce qu'il n'auroit oſé faire, s'il les eût trouvés tous enrôlés ſous le même drapeau.

Que penſer du ſublime reſtaurateur de la philoſophie en Europe, quand il fait dériver

Digitized by Google

ſes plus fortes démonſtrations du théiſme, de l'idée que l'*exiſtence de Dieu eſt inſéparable de ſon eſſence*, & de la néceſſité d'une révélation (*a*), voilà un dogme bien fondé! il a pour baſe une erreur & une énigme.

A Dieu ne plaiſe que je faſſe revivre la ſtupide calomnie du jéſuite Hardouin! Deſcartes étoit intimément perſuadé de la vérité du dogme ſacré dont il ſe faiſoit l'apôtre; mais ſes rêveries métaphyſiques, ſa théorie ſur l'origine des êtres, ſon offre de faire un monde, ſi on lui donnoit du mouvement & de la matière conduiſoient aſſez naturellement à l'athéiſme abſolu de Diagoras; au reſte il n'a jamais vu où pouvoit le mener le fil de ſon ſyſtême; ſon génie ardent ſe plaiſoit à créer des principes hardis, & ſon ame honnête en auroit déſavoué les conſéquences.

D'autres théiſtes qui ont moins cherché à

(*a*) *Méditations métaphyſiques* de Deſcartes. --- Ces deux arguments ont été foudroyés à Londres où on peut impunément avoir raiſon contre les grands hommes, par les docteurs Hancock & Stillingfléet : voyez le *Recueil* donné par Burnet, *des écrits publiés pour la fondation du ſyſtême de Boyle*, tom. 3. & *orig. ſacr.* du docteur Stillingfléet, *addit. poſth.* diſc. 2.

Digitized by Google

être vrais qu'extraordinaires ont auſſi, ſans le ſavoir, rendu problématique la première vérité de la nature : ſans parler du ſage Fontenelle qui ne ſembloit frappé que de l'induction qu'on tire de la génération des animaux pour prouver un être générateur (*a*) ; comment Maupertuis a-t-il voulu ramener tous les athées par une regle d'algèbre (*b*) ? Comment un philoſophe Anglois s'eſt-il imaginé que Dieu ne parloit à tous les hommes que dans le pli de la peau d'un rhinoceros (*c*).

Je déſirerois qu'on ne dégradât pas la cauſe ſublime de Dieu par de futiles apologies : n'oublions jamais que malgré ſon oſtentation, l'athée eſt bien moins fort de ſa propre force que de notre foibleſſe.

(*a*) *Diſcours ſur l'exiſtence de Dieu* dans le tome 3. de ſes œuvres diverſes.

(*b*) *Eſſai de Coſmologie.*

(*b*) *Tranſact. philoſoph.* n°. 470.

Digitized by Google

CHAPITRE I.

Preuves philoſophiques qu'il exiſte un Etre ſuprême.

JE ſens combien il eſt hardi de procéder à l'examen du théiſme par la ſyntheſe; Clarke, Deſcartes, Leibnitz y ont preſque échoué; & dois-je me flatter de réuſſir avec cette méthode, moi qui n'ai point le génie de ces philoſophes célebres, & qui n'apporte à cette diſcuſſion qu'un eſprit dégagé des entraves du préjugé, un amour réfléchi pour le vrai, & de l'enthouſiaſme pour le bonheur des hommes. L'HOMME AVEC DIEU.

La lente & sûre analyſe eſt bien plus faite pour nos foibles intelligences que l'audacieuſe ſyntheſe; mais j'ai ſuivi juſqu'ici la premiere de ces marches; toute la philoſophie de la nature, n'eſt encore qu'une échelle que j'ai fait monter à l'homme pour parvenir à la divinité; maintenant que je ſuis arrivé au ſommet, il eſt temps de deſcendre; j'ai

converſé avec des enfants, je vais parler un moment aux philoſophes.

J'ai peſé les probabilités qui m'entraînent à croire que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere ; cependant le monde n'eſt pas Dieu, & je ſuis phyſicien ſans être athée.

Le mouvement interne de l'élément primitif, n'eſt pas le ſeul qu'il poſſede ; il en eſt un autre qu'il ne peut avoir, que quand il lui eſt communiqué ; & c'eſt dans ce ſens que Dieu eſt le grand moteur de l'univers.

Newton qui nous a ouvert les portes du monde phyſique avec la clef de la gravitation, étoit bien loin d'expliquer avec le ſeul mouvement de tendance vers le centre d'une ſphère, le ſyſtême de l'origine des êtres ; il eſt démontré par ſes calculs, que la force qui fait graviter la matiere, n'étant pas contre-balancée par une autre, tendroit à faire de tout une maſſe immobile : heureuſement il y a deux poids à la grande machine, & de leur équilibre réſulte l'ordre de l'univers.

Certainement on n'expliquera jamais par la théorie de la matiere cette force projectile, qui fait décrire des ellipſes à ces globes énormes

Digitized by Google

énormes qui roulent dans les déſerts de l'eſpace ; l'être ſuprême a pu ſeul lancer les planètes ſur la tangente de leurs orbites ; lui ſeul a pu tracer à notre ſyſtême ſolaire ſa route autour d'un autre ſyſtême ; lui ſeul a établi l'harmonie primitive entre les êtres & peut la conſerver.

L'HOMME AVEC DIEU.

Les téleſcopes & la raiſon nous ont éclairé ſur la théorie des comètes ; nous ſavons que pluſieurs de ces corps céleſtes par la nature des courbes qu'ils décrivent, traverſent différents ſyſtêmes, & abandonnés à leur mouvement naturel ils rencontreroient dans leurs routes d'autres ſphères, au péril de s'entre-détruire ; il en eſt, telle que celle de 1680, qui pourroient dans cette hypothèſe faire périr une de nos planètes dans un déluge de feu, ou nous enlever au-delà des régions de Saturne, pour nous faire ſubir un hiver qui anéantiroit l'eſpèce humaine ; d'autres inférieures en maſſe à la terre pourroient devenir ſes ſatellites : chaque phénomène extraordinaire que les aſtronomes des mondes découvriroient dans l'eſpace feroit un nouveau ſujet d'alarmes pour les êtres

Digitized by Google

qui les habitent, & les aſtres ne pourroient mouvoir, ſans annoncer le tombeau de la nature.

Il faut donc qu'un être ſupérieur ait projetté toutes les ſphères céleſtes dans l'eſpace, & leur ait tracé à jamais leur route.

Quand on eſt initié dans la phyſique des corps céleſtes, on s'apperçoit aiſément qu'il n'y a point de néceſſité abſolue dans la détermination de leur mouvement de rotation; le cours des plantes d'Occident en Orient, pouvoit ſe faire dans toute autre direction, comme les comètes; les ellipſes excentriques que décrivent ces derniers corps pouvoient avoir plus de courbures, ou même coïncider dans leurs foyers, c'eſt-à-dire, devenir des cycloïdes : c'eſt donc l'être ſuprême qui a choiſi de tous les plans particuliers poſſibles celui qui entre le mieux dans le plan général; il y a donc un Etre ſuprême.

Vous vous trompez, dira l'apôtre du hazard, les mondes à force de ſe mouvoir dans toutes les directions imaginables, ont trouvé d'eux-mêmes la route qu'ils ſuivent aujourd'hui; les combinaiſons contraires ſont

Digitized by Google

infinies, il eſt vrai; mais la difficulté s'évanouit, quand on a refléchi à la ſérie infinie de ſiècles que la nature a pu mettre à la découverte de l'harmonie générale: il ſuffit que l'événement ſoit poſſible, pour qu'il ſoit; & j'aime encore mieux le tatonnement d'une cauſe aveugle, que le ſyſtême qui admet deux cauſes.

Je réponds à l'athée que l'hypothèſe qui admet des myriades de ſiècles avant de trouver l'harmonie des mondes, eſt le dernier période du délire philoſophique; les ſphères céleſtes n'ont pu ſe mouvoir au hazard dans l'eſpace ſans ſe détruire; cette idée ramène la rêverie mythologique du cahos, & le cahos ainſi que le néant n'exiſte pas dans la langue des philoſophes.

De plus, puiſque dans le calcul des probabilités, il a fallu que les aſtres ſuiviſſent une infinité de fauſſes routes, avant de trouver celle qui ſe combine avec le ſyſtême univerſel, je ſerai toujours fondé à dire que le dogme de l'exiſtence de Dieu, eſt à l'égard de l'athéiſme, dans le rapport de l'infini à l'unité.

L'étude approfondie de la nature fait connoître qu'il n'y a point d'être qui ne ſoit le centre de pluſieurs autres qui ſe rapportent à lui, tandis qu'il tend vers un centre particulier, qui n'eſt lui même qu'un point de la circonférence d'un autre ſyſtême plus étendu ; ce principe que les calculs aſtronomiques ont porté au dernier degré d'évidence, n'eſt pas moins vrai quand on reſſerre ſa vue vers les infiniment petits qui végètent ſur ce grain de ſable qu'on nomme la terre ; l'intelligence ſe perd dans cette foule de rapports : ſi l'athée en fait honneur au hazard, il le diviniſe ; alors la querelle qu'il ſuſcite à l'homme religieux, eſt une vaine diſpute de mots, & l'ennemi du théiſme eſt dans ce ſens auſſi théiſte que Socrate, Marc-Aurèle & Newton.

Je regarde cette harmonie des êtres, comme une des plus fortes démonſtrations de l'exiſtence de Dieu ; puiſque cette harmonie exiſte, il eſt probable qu'elle a toujours exiſté ; le cahos eſt donc un être de raiſon, il eſt donc impoſſible qu'il y ait eu un temps où la grande machine étoit imparfaite, tandis

Digitized by Google

que dans un autre des mites raiſonnantes ont été aſſez éclairées pour découvrir cette imperfection ; mais la matière n'a pu d'elle-même acquérir cette foule de mouvements variés qui ſe balancent ſans ceſſe ſans ſe détruire, pour concourir à l'organiſation du grand tout ; il y a donc un être ſuprême.

L'HOMME AVEC DIEU.

Quoi ! tout ſe meut dans l'univers, & il n'y auroit point de premier moteur ! tous les prodiges de la nature qui frappent nos regards ſeroient des effets ſans cauſe !

Je ſais que la nature travaillant à l'organiſation des êtres eſt couverte pour nous d'un triple voile ; mais c'eſt parce qu'elle ſe cache pour nous, qu'elle travaille à découvert pour la ſuprême intelligence ; c'eſt parce que l'univers eſt un grand problême, qu'il y a ſûrement un être ſuprême qui peut le réſoudre.

On me demandera ſans doute quel eſt cet être diſtingué de la matière qui a donné la première impulſion à ſes éléments? comment il eſt poſſible que l'harmonie des êtres ayant toujours exiſté, une intelligence ait préſidé à cette harmonie, &c. &c. &c.

Digitized by Google

Je connois auſſi bien que l'athée, toutes les objections qu'il peut me faire : il en eſt même auxquelles je ne vois pas de réponſe ; mais c'eſt la faute de mon intelligence, & non la preuve de la foibleſſe de ma cauſe ; mes réponſes dépendent de la ſolution de quelques problêmes dont je n'ai aucune donnée ; j'aime autant dire avec Montagne, *je ne ſaïs pas*, que de tromper les hommes avec les athées & les théologiens.

Voici quelques-unes des énigmes dont l'explication eſt liée avec la queſtion qu'on me propoſe.

Pourquoi exiſte-t-il quelque choſe ?

Pourquoi l'être primitivement homogène eſt-il devenu un compoſé hétérogène ?

L'eſpace ſubſiſte, puiſque le vuide ſans lequel les corps ne pourroient ſe mouvoir eſt démontré : or qu'eſt-ce que l'eſpace ?

La matière exiſte de toute éternité ; mais qu'eſt-ce que l'éternité ? par quelle abſurde conſéquence ſuis-je obligé d'admettre une durée éternelle qui ſe diviſe, & dont une partie eſt déjà écoulée ?

Ces énigmes regardent l'athée comme le

Digitized by Google

théiſte; & Spinoſa ne les expliquera pas mieux dans ſon ſyſtême que Newton dans le ſien; mais ce ne ſont que des énigmes, que les Œdipes d'autres planètes, avec un plus grand nombre d'organes & une intelligence plus parfaite peuvent expliquer; l'hypothèſe de l'athéiſme offre de plus une foule d'abſurdités à dévorer, & on verra dans la ſuite que ſi j'admets un Dieu, c'eſt que je ne veux être ni abſurde, ni aveugle, ni ingrat.

L'HOMME AVEC DIEU.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

DES CAUSES FINALES.

PARTIE III.

LES preuves que je vais expoſer, ſont fondées ſur une théorie moins ſublime, & leur réunion porte à mon gré le principe de l'exiſtence de Dieu, au dernier degré d'évidence.

Le haſard n'a rien fait; le hazard lui-même, n'eſt, comme je l'ai déjà dit, que le cours inapperçu de la nature.

De quelle utilité peut être au genre humain le blaſphême qui fait dériver l'origine & la conſervation des êtres du concours fortuit & non ſpontané des atômes? ne vaut-il pas mieux pour nous, dépendre d'une intelligence ſuprême, que de l'aveugle fatalité?

L'architecture générale de l'univers décèle une unité de deſſein, & par conſéquent un but de la part de l'architecte.

Ce but ne peut être l'ouvrage des cauſes ſecondes; comme l'action inſenſible de l'air

Digitized by Google

ſur un bloc de marbre, ne formera pas le grouppe de Laocoon, comme du concours non raiſonné des caractères d'une imprimerie, on ne verra pas réſulter l'Iliade ou l'Eſprit des loix.

Les phénomènes qu'operent par hazard les cauſes ſecondes, loin de ſervir à l'harmonie générale ne ſont d'ordinaire que des phénomènes de deſtruction : le chymiſte qui combine des liqueurs qu'il ne connoît pas, y cauſe des efferveſcences qui les anéantiſſent : l'enfant qui embraſe un mélange de ſouffre, de ſalpètre & de charbon, produit une exploſion, dont il eſt la première victime.

Il n'appartient qu'à l'être des êtres, de faire concourir tous les effets particuliers à un bien particulier, & tous les biens particuliers à un bien général.

Les planètes qui gravitent ſur elles-mêmes, gravitent ſur le ſoleil qui gravite à ſon tour ſur d'autres ſyſtêmes : le ſimple mouvement interne qui eſt eſſentiel à la matière, n'a pu opérer tout cela : c'eſt une cauſe ſubordonnée qui demande l'intervention d'une première cauſe.

Digitized by Google

Il eſt évident que le but de cette foule innombrable de rouages qui compoſent la grande machine des êtres a été l'harmonie de l'univers.

On ne peut conteſter que le but de toute organiſation dans le monde animé ne ſoit la propagation & l'exiſtence.

Il eſt toujours eſſentiellement abſurde de nier avec l'athée que l'œil ſoit fait pour voir, l'oreille pour entendre, le mouvement du Siſtol & du Diaſtol pour ſervir de balancier à la machine humaine.

Il y a des cauſes finales & par conſéquent un ordre & un Dieu principe de tout ordre.

Je ſais que cette preuve des cauſes finales qui a tant frappé Clarke, Paſchal & Newton, a été l'objet des railleries de nos philoſophiſtes; mais le rempart de la vérité eſt à l'épreuve de l'artillerie des épigrammes.

C'eſt l'abus que des hommes vulgaires ont fait de cette démonſtration de l'exiſtence de Dieu qui a donné un moment de triomphe à l'athéiſme.

Comment l'inepte phyſicien qui a fait le *Spectacle de la Nature*, a-t-il avancé que

c'étoit pour faire entrer nos flottes dans les ports que Dieu avoit donné à l'Océan le double mouvement des marées?

Comment dans des romans aſtronomiques a-t-on ſoutenu pendant tant de ſiècles que les ſphères énormes du ſoleil & des étoiles fixes avoient été formées pour éclairer ce point imperceptible de l'eſpace qu'on nomme la terre.

Comment dans des romans théologiques a-t-on dit que cet homme que le froid fait friſſonner, qu'un inſecte trouble, qu'un ver dévore, étoit né le roi de la nature?

On n'a pas voulu voir que le même être pouvoit devenir à la fois cauſe principale d'un grand effet & cauſe ſubordonnée d'une multitude d'effets ſubalternes: des théiſtes vulgaires ont jugé de la nature par la foibleſſe de leur entendement, & des athées artificieux en ont profité pour attaquer à la fois les théiſtes & la nature.

C'eſt cette foule innombrable de rapports qui doit rendre le philoſophe très-circonſpect quand il s'agit de prononcer ſur le but de l'organiſation des êtres: connoît-on toutes les

pièces de la plus compliquée des horloges? Un animalcule microſcopique eſt un monde pour les infiniment-petits : notre ſyſtême ſolaire n'eſt lui-même qu'un point dans les déſerts de l'eſpace : la raiſon effrayée s'arrête ſur le bord de ces deux abîmes, & il n'y a que la ſuperſtition théologique qui apprenne à les meſurer.

Ce principe ſert de réponſe à toutes ces frivoles objections qu'on fait aux partiſans des cauſes finales; — pourquoi cette profuſion énorme de germes qui meurent ſans ſe développer? Quel eſt l'uſage des aîles dans l'autruche? Pourquoi l'homme a-t-il des doigts aux pieds & des mammelles?

Ne ſuffit il pas au reſte que les cauſes finales ſoient évidentes dans le plus grand nombre des êtres, pour conclure qu'il n'en eſt aucun d'inutile : il eſt mille fois plus embarraſſant à l'apôtre du hazard d'expliquer une ſeule cauſe finale, qu'au défenſeut du théiſme de les expliquer toutes.

Il peut ſe faire que dans la multitude immenſe des rapports que les êtres cnt entre eux, il y en ait qui nous paroiſſent vagues

Digitized by Google

L'HOMME AVEC DIEU.

& indéterminés ; que nous importe ? Ce ſont des chiffres mêlés çà & là parmi les caractères du grand livre de la nature : le ſage voit la raiſon dans ce qu'il lit, & la ſuppoſe dans ce qu'il ne peut déchiffrer ; pour l'athée il ferme le livre, & ſuppoſe enſuite qu'il n'exiſte pas.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Du ſuffrage authentique ou tacite de l'eſpèce humaine.

PARTIE III.

LA première fois que l'athée ſe préſenta au combat dans l'arêne de la raiſon, il s'apperçut bien que ſes armes n'étoient pas de la trempe de celle du deïcole : ce dernier démontra qu'il étoit l'interprête de l'eſpèce humaine, & écraſa ſon adverſaire du poids de l'univers.

Le philoſophe qui vainquit Catilina & qui doutoit de tout excepté des vérités éternelles de la nature, regardoit ce contentement univerſel des nations comme la preuve la plus triomphante de l'exiſtence de Dieu (*a*) ; en effet l'accord de l'homme ſtupide & de l'homme éclairé de Newton & du Nègre-Blanc, ſur une queſtion auſſi eſſentielle à la terre, forme une démonſtration morale qui

(*a*) *Tuſcul.* lib. 3.

Digitized by Google

vant en ſon genre les théorêmes des géomètres.

L'athée qui a ſenti la force de ce raiſonnement, a voulu l'éluder en niant le fait : il a montré avec oſtentation la liſte nombreuſe des peuples accuſés d'athéiſme que nous ont donnée Locke & Bayle (*a*), & pour la première fois, il s'eſt montré crédule, afin de rendre odieux Ciceron, Deſcartes & Marc-Aurèle.

J'ai examiné cete queſtion avec toute la ſimplicité d'un ami de la vérité, & je ſuis ſorti de ſon examen plus pénétré que jamais de l'exiſtence de l'être ſuprême, plus sûr que Ravaillac ne partage pas avec Henri le Grand l'éternité de la mort & du repos, plus convaincu que ma tombe ne communique pas au néant.

J'ai vérifié avec ſoin tous les paſſages des auteurs cités par Bayle & par Locke (*b*) ; &

(*a*) *Penſées ſur la Comète* & *Eſſai ſur l'entendement humain*, liv. I. chap. 3. --- J'ai lu autant de voyageurs que ces deux philoſophes, & je ferois la liſte bien plus étendue, ſi j'avois l'eſprit crédule, le cœur faux & le deſir de l'anéantiſſement.

(*b*) Cet ouvrage ne comporte pas une diſcuſſion éten-

Digitized by Google

il m'a paru que ces critiques & leurs garants
PARTIE III. s'accordoient à calomnier le genre humain.

Plutarque, Strabon, & Diodore de Sicile ne diſent point j'ai vu, & quand ils auroient vu, il étoit ſage de douter encore.

Acoſta, Dapper, Maffée, Thevenot & Schouten, &c. ne font point autorité parmi

---

due; je ne citerai dans cette note que trois de mes remarques.

Boſman demande aux nègres de Cabo-Monte quelle eſt leur religion? Ils lui répondent qu'elle conſiſte à obéir à leur roi. *Lettre* 22. Mais ces nègres ne ſont pas athées; ils adorent véritablement leur roi, qu'ils croient fils du ſoleil & frere de la lune.

On a cru les Chinois athées, parce que le pere Martini dit : *Sinic. hiſtor. Lib.* 1. que la langue de ce peuple, malgré ſon abondance, n'a point de terme qui déſigne Dieu. 1°. Le P. Martini a mal vu, & Freret qui connoiſſoit ſi bien la Chine, & dont on ne s'aviſera pas de recuſer ici l'autorité, le contredit. *Voyez Mémoires de l'académie des Inſcriptions.* 2°. Les Hébreux n'avoient pas de terme particulier pour déſigner Dieu; & il n'étoit pas permis de prononcer le nom de Jehovah, qui n'exprime qu'un de ſes attributs : les Hébreux étoient-ils des athées?

Charles le Gobien, *Hiſtoire des iſles Mariannes*, *pag.* 64, fait des athées de ces inſulaires, & il reconnoît en même temps qu'ils admettent l'immortalité de l'ame. Il y a là une contradiction manifeſte, & je dois en accuſer le voyageur plutôt que les inſulaires.

les

Digitized by Google

les voyageurs, encore moins parmi les philoſophes.

L'HOMME AVEC DIEU.

Ces voyageurs qui voient par-tout tant d'athées, ne citent point les auteurs des nations qu'il déshonorent; cependant c'étoit eux qu'ils devoient conſulter, plutôt que des marchands d'eſclaves ou des matelots.

Comment des commerçants, qui venoient enlever du ſucre & de la cochenille, ou échanger du verre contre des hommes, ſe ſeroient-ils occupés à converſer avec les auteurs d'une nation, & avec ſes ſages & ſes légiſlateurs? s'ils ignoroient leur langue, comment pouvoient-ils les interroger?

En ſuppoſant que quelques ſauvages ont avoué qu'ils ne reconnoiſſoient point de Dieu, il falloit encore examiner quel étoit le motif qui les faiſoit parler ainſi. Je vais me faire entendre: un homme de lettres tient en Italie des propos libres ſur la religion; un inquiſiteur fait des pourſuites contre lui, & l'accuſé pour ſe dérober au ſupplice, dit: qu'il proteſte également contre toutes les religions de la terre. L'homme de lettres

Digitized by Google

eſt un fourbe prudent, mais n'eſt pas un athée.

L'athéiſme ſuppoſe une longue ſuite de raiſonnemens faux : veut-on me perſuader qu'un Caffre ou un Chichimécas ſont des hommes à ſyſtême ?

Ne ſuffit-il pas qu'il ſe trouve dans un vaiſſeau Européen deux ou trois fanatiques, pour ſuppoſer ſans religion des hommes qui n'ont pas la leur ?

Si ces peuples d'athées étoient encore barbares, il n'y avoit que des philoſophes qui puſſent les faire expliquer ; s'ils étoient éclairés, il n'y avoit que leurs ſages qui euſſent droit d'être leurs interprêtes.

L'accuſation d'athéiſme eſt la plus grave qu'on puiſſe faire à des hommes. Si j'étois prince, & qu'on imputât devant moi ce crime à un peuple, je ferois enfermer le dénonciateur comme un inſenſé, ou je le punirois comme le plus vil des calomniateurs.

Il faut bien que ce ſuffrage tacite ou authentique de l'eſpèce humaine ſur l'exiſtence de Dieu ſoit un fait, puiſque de nos jours le patriarche de l'athéiſme en a fait l'aveu ;

Digitized by Google

il eſt vrai qu'il regarde cette preuve comme futile, & c'eſt ce qu'il faut examiner.

On prétend que ſi l'eſpèce humaine s'accorde à reconnoître un Dieu, c'eſt que de tout temps elle a ignoré les loix de la phyſique : elle a vu la nature riante & elle l'a adorée ; elle l'a vu malfaiſante & la terreur la fait tomber aux pieds des autels : il n'y auroit point de Dieu ſi l'homme n'avoit admiré ou tremblé (*a*).

D'abord il eſt faux que de tout temps l'eſpèce humaine ait ignoré les loix de la phyſique ; les arts font le tour du globe ; il y avoit des ſiècles de Louis XIV chez les Chaldéens & chez les Atlantes avant que les Grecs & les Romains en ſuſſent aſſez pour s'appercevoir qu'ils étoient encore ſauvages ; des révolutions du globe ont anéanti, il eſt vrai, ces monuments de lumière, mais ils n'en ont pas moins exiſté : puiſque de temps immémorial on a fait ſur mer des voyages de

(*a*) Cette objection eſt éparſe dans l'ouvrage diffus & volumineux du *Syſtème* ; on la retrouve à chaque page, mais diverſement habillée : car l'auteur varie du moins ſon ſtyle, s'il ne varie pas ſes ſophiſmes.

long cours, il faut que de temps immémorial on ait trouvé la bouſſole ou un inſtrument qui y ſupplée : puiſqu'on a calculé à Babylone les éclipſes & l'âge du monde long-temps avant que l'Egypte conſtruisît ſes pyramides, il faut que le vrai ſyſtême planétaire ait été connu primitivement dans l'obſervatoire du temple de Belus : nous prétendons que juſqu'à nous la phyſique a été à ſon berceau ; nous ſerions moins déciſifs ſans doute, ſi les annales de l'eſpèce humaine remontoient au-delà de ſix mille ans, ou ſi les Ptolémées n'avoient pas vû brûler leur bibliothèque.

La nature malfaiſante apprend à l'homme à travailler, & la nature riante lui apprend à jouir ; mais l'habitant des rives fortunées de l'Indus & du Gange adoroit un Dieu avant qu'il ſe fût apperçu qu'il vivoit dans le paradis du globe, & l'Egyptien chantoit les hymnes d'Orphée avant qu'il ſe fût créé une patrie dans la fange de ſes marais.

L'homme ne croit pas en Dieu parce qu'il admire ou qu'il tremble ; mais il commence par croire en Dieu, & quand une ſtupide théologie vient enſuite lui deſſiner cet être

ſi hors de la portée de nos organes, alors il admire ou il tremble (*a*).

(*a*) Voici un fragment du *Syſtème* qui réunit tout ce que le pyrrhoniſme a avancé de plus hardi dans la queſtion que j'examine : je n'y joindrai qu'un petit nombre d'obſervations : après les principes que j'ai poſés, la réponſe à ces ſophiſmes ſe trouve dans l'énoncé des ſophiſmes mêmes.

" Les notions de la divinité que nous voyons répan„ dues par toute la terre ne prouve point l'exiſtence de „ cet être ; elles ne ſont qu'une erreur générale diverſe„ ment acquiſe & modifiée dans l'eſprit des nations qui „ ont reçu de leurs ancêtres ignorants & tremblants les „ dieux qu'ils adorent aujourd'hui. Ces dieux ont été ſuc„ ceſſivement altérés, ornés, ſubtiliſés par les penſeurs, „ les légiſlateurs, les prêtres, les inſpirés qui les ont mé„ dités, qui ont preſcrit des cultes au vulgaire, qui ſe „ ſont ſervis de ſes préjugés pour le ſoumettre à leur em„ pire, ou pour tirer parti de ſes erreurs, de ſes craintes „ & de ſa crédulité : ces diſpoſitions ſeront toujours une „ ſuite néceſſaire de ſon ignorance & du trouble de ſon „ cœur. --- *Syſtème de la Nature*, tom. 2. pag. 94.

L'erreur générale tombe ſur la nature de Dieu & non ſur ſon exiſtence.

La variété même des opinions ſur l'être ſuprême prouve qu'il exiſte : comme les fables mythologiques ſur les travaux d'Hercule & ſur ſon apothéoſe prouvent qu'il y a eu un Hercule.

Je me doute bien que les prêtres ont preſcrit des cultes à la multitude afin de la ſubjuguer ; mais ils n'ont pu bâtir leur ſyſtème religieux que ſur la baſe du dogme de l'exiſ-

Mais, ajoute le pyrrhonien, une preuve que la ſcience de Dieu n'eſt qu'une ſublime

---

tence de Dieu déja univerſellement adopté; le Dieu des prêtres a preſque toujours été injuſte, deſpote & ſanguinaire! & le peuple, s'il eût été naturellement athée, n'auroit ſûrement pas ſouffert qu'on augmentât le nombre de ſes tyrans.

„ D'ailleurs l'univerſalité d'une opinion ne prouve rien „ en faveur de ſa vérité; ne voyons-nous pas un grand „ nombre de préjugés & d'erreurs groſſières jouir même „ aujourd'hui de la ſanction preſque univerſelle du genre „ humain? Ne voyons-nous pas tous les peuples de la „ terre imbus des idées de magie, de divination, d'enchan-„ tements, de préſages, de ſortilèges, de revenants? Si „ les perſonnes les plus inſtruites ſe ſont guéries de ces „ préjugés, ils trouvent encore des partiſans très-zélés „ dans le plus grand nombre des hommes, qui les croient „ pour le moins auſſi fortement que l'exiſtence de Dieu. „ En conclura-t-on que ces chimères, appuyées du con-„ ſentement preſqu'unanime de l'eſpece humaine, ont „ quelque réalité? Avant Copernic il n'y avoit perſonne „ qui ne crût que la terre étoit immobile, & que le „ ſoleil tournoit autour d'elle; cette opinion univerſelle „ en étoit-elle moins une erreur pour cela?". *Syſt. de la nat.*, tom. 2, pag. 95.

Toute opinion qui n'eſt pas eſſentiellement oppoſée à la phyſique & à la raiſon, eſt vraie par là même qu'elle eſt univerſelle.

Les préjugés ſur les préſages, ſur les enchantements & ſur les ſortilèges ſont bien loin d'avoir joui de la ſanction preſqu'univerſelle du genre humain; le peuple de toutes les nations a été vil & ſuperſtitieux: mais

Digitized by Google

rêverie, c'eſt que dans des ſiècles où tout ſe perfectionne, celle-là ſeule eſt reſtée dans ſon

L'HOMME AVEC DIEU.

---

par-tout il y a eu des hommes éclairés qui ont réclamé contre ces monuments de barbarie; Rome avoit ſes augures, mais Ciceron & Lucrèce ſe permettoient d'en rire : malgré les rêveries de Dom Calmet, nous ne croyons ni aux vampires ni aux démonomanes.

Quant au dogme de l'exiſtence de Dieu, il a été reconnu de tous les hommes qui n'ont pas eu quelqu'intérêt de le nier : on l'a retrouvé dans les huttes ſauvages de la terre de feu, comme dans le portique d'Athènes : dans le cœur d'un Miſſouri, comme dans la tête ſublime de Marc-Aurele.

Par rapport à l'ignorance de la terre ſur le vrai ſyſtême planétaire, en la ſuppoſant auſſi univerſelle qu'on l'aſſure ici, on ne peut en tirer aucune induction contre le théiſme : il n'importe qu'aux aſtronomes de croire à Copernic, mais il importe à l'eſpece humaine de croire à Dieu : les vérités phyſiques que la nature ne révèle qu'à de profonds obſervateurs, ne peuvent être miſes dans la claſſe des vérités morales que la nature découvre à l'homme au premier inſtant qu'il ſent éclorre ſa raiſon.

„ Chaque homme a ſon dieu ; tous ces dieux exiſtent-„ ils, ou n'en exiſte-t-il aucun ? Mais on nous dira : „ chaque homme a ſon idée du ſoleil ; tous ces ſoleils „ exiſtent-ils ? Il eſt facile de répondre que l'exiſtence „ du ſoleil eſt un fait conſtaté par l'uſage journalier des „ ſens, au lieu que l'exiſtence d'un Dieu n'eſt conſtatée par l'uſage d'aucun ſens : tout le monde voit le „ ſoleil, mais perſonne ne voit Dieu. Voilà la ſeule dif-„ férence entre la réalité & la chimère : la réalité eſt

PARTIE III. enfance : après quatre mille ans de querelles on eſt auſſi avancé aujourd'hui ſur l'idée qu'on doit attribuer à l être ſuprême que ſur le ſens d'une monade ou d'une entéléchie.

„ preſqu'auſſi diverſe dans la tête des hommes que la „ chimère, mais l'une exiſte & l'autre n'exiſte pas : „ il y a d'un côté des qualités ſur leſquelles on ne diſ- „ pute point ; de l'autre côté, on diſpute ſur toutes les „ qualités. Perſonne n'a jamais dit, *il n'y a point de ſo-* „ *leil*, ou *le ſoleil n'eſt point lumineux & chaud*, au lieu „ que pluſieurs hommes ſenſés ont dit : *il n'y a point de* „ *Dieu*. Ceux qui trouvent cette propoſition affreuſe & in- „ ſenſée, & qui affirment que Dieu exiſte, ne nous diſent-ils „ pas en même temps, qu'ils ne l'ont jamais vu, ni ſenti, „ & que l'on n'y connoît rien ! la théologie eſt un monde „ où tout ſuit des loix inverſes de celui que nous ha- „ bitons ! *Syſt. de la nat.*, tom. 2, pag. 95 & 96.

Tous les dieux forgés par le vulgaire ou par les prêtres n'exiſtent pas : mais le type original ſur lequel ils ont été fabriqués, exiſte.

L'exiſtence d'un être ſuprême eſt conſtatée par l'uſage de ma raiſon & par l'uſage même de mes ſens qui me font communiquer à lui par l'intermède de la nature.

Je ne vois pas Dieu, parce que je ne ſuis ni théologien ni viſionnaire ; mais je vois ſes ouvrages : ſon nom eſt empreint dans mon cœur & au bas du grand tableau de la nature.

On nous dit que des hommes ſenſés ont aſſuré qu'il n'y avoit point de Dieu : c'eſt franchir l'abyme pour s'épargner la peine de le meſurer : je m'occuperai bientôt de ces hommes ſenſés & je les mettrai en regard avec

Digitized by Google

J'ai déja fait preſſentir ma réponſe à ce ſophiſme : l'idée de l'exiſtence de Dieu n'eſt point ſuſceptible de perfection : on ne perfectionne que ce qui s'altère ; or la notion qu'il y a un être ſuprême ſe préſente avec la même clarté à l'entendement d'un nègre du Sénégal qu'à celle de l'auteur des provinciales.

Le mot de ſcience n'eſt pas plus fait pour exprimer l'idée de l'exiſtence de Dieu que pour déſigner le ſentiment de la pudeur.

C'eſt la théologie qui, ainſi que l'art de déchiffrer des énigmes, mérite peut-être le nom de ſcience ; & il faut avouer que celle-là eſt encore dans ſon berceau ; depuis le prêtre d'Egypte qui deſſinoit Dieu avec des hyéroglyphes, juſqu'à nos docteurs, qui à force de ſubtilités en font un être de raiſon, c'eſt-à-dire, pendant près de quarante ſiècles cette branche des connoiſſances humaines eſt reſtée languiſſante & ſans vie : on peut même dire qu'à cet égard, au lieu de nous tirer des

ces fous célèbres, les Socrate, les Zenon, les Zoroaſtre qui ont eu la témérité de croire en un Dieu, rémunérateur & vengeur, & de donner une baſe à la morale du genre humain.

INST. NAT. (stamp)

Digitized by Google

fanges de la barbarie, nous nous y ſommes enfoncés encore, car à l'ignominie d'être abſurdes, nous avons joint le crime d'être perſécuteurs ; nous avons anathématiſé pour des attributs métaphyſiques & maſſacré pour des myſtères.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

PREUVES MORALES.

L'HOMME AVEC DIEU.

LE grand Newton qui connoiſſoit le ciel comme s'il n'avoit jamais ceſſé de l'habiter, propoſoit le mouvement des planètes comme la plus forte démonſtration contre l'athéiſme (*a*) : mais cette preuve, toute triomphante qu'elle eſt pour le ſavant digne de l'apprécier, n'eſt point faite pour entrer dans le code religieux deſtiné au genre humain.

Non, non, il ne faut être ni Métaphyſicien, ni naturaliſte, ni géomètre pour avoir une idée intime de l'exiſtence d'un être ſuprême ; c'eſt la nature qui inſtruit tous les hommes de ce principe par l'organe du ſentiment. Le Caraïbe & le Hottentot n'ont jamais raiſonné comme Clarke & Malebranche, cependant ils ſont auſſi perſuadés qu'il exiſte une intelligence ſupérieure, que les orateurs

(*a*) Newt. *Optiks*. III. Book query 31.

Digitized by Google

fondés par Boyle, Leibnitz & la Sorbonne.

Oui, tous les hommes ſentent la néceſſité d'admettre une divinité qui les protège. L'homme heureux deſire de voir continuer ſa félicité; l'homme qui ne l'eſt pas, deſire de la voir commencer.

Et quel ſeroit, ô ciel! l'aſyle de cet infortuné que la tyrannie opprime à force ouverte, ou que l'ignorance condamne ſous le voile de la juſtice, s'il n'étoit point de Dieu qui le dérobât aux fureurs de l'homme? la philoſophie qui enſeigne à abuſer, méneroit alors au bonheur, plutôt que celle qui enſeigne à ſe priver pour jouir; & Néron qui embraſe ſa patrie, ſeroit plus ſage que Codrus qui expire pour elle.

Le plus ſage des Athéniens eſt accuſé d'avoir parlé contre les dieux: quel ſera le juge entre Athenes & Socrate? cette même divinité qu'Ariſtophane blaſphème en la défendant, & que le philoſophe défend encore en expirant. Auſſi le ſage perſuadé qu'il eſt un être qui juge les juſtices humaines, voit ſans frémir ſon exiſtence ſe diſſoudre; & en buvant la ciguë, il ſe croit plus heureux que

Digitized by Google

les pâles calomniateurs qui la lui préſentent.

En vain cherche-t-on à ſe faire illuſion à ſoi-même : tout nous dit que la grandeur de l'homme ne doit pas ſe borner à la petiteſſe de ce globe ; la vie eſt pour la moitié du genre humain une nuit orageuſe, & pour l'autre, elle n'eſt qu'un inſtant de ſommeil ; il eſt donc néceſſaire pour le bonheur de l'humanité entiere que cette vie ne ſoit que l'aurore d'un jour éternel.

L'HOMME AVEC DIEU.

Qu'il eſt frappant ce contraſte de l'innocence, opprimée dans une partie de l'univers, & triomphante dans l'autre ! C'eſt ainſi qu'on voit en Laponie les campagnes couvertes d'une neige éternelle, tandis que l'air brille de mille feux ; l'été eſt dans le ciel, & le plus affreux hiver règne ſur la terre.

Si j'avois le monſtrueux ſcepticiſme de Diagoras & de Vanini, je frémirois encore d'en faire part au genre humain ; je ne voudrois pas arracher de ſes yeux le bandeau qui lui cache l'horreur de ſon ſort ; & par humanité, je rebâtirois d'une main l'édifice que je renverſerois de l'autre : heureuſement toutes les lumieres de mon eſprit

Digitized by Google

PARTIE III. & toutes les facultés de mon ame, ſe réuniſſent à me perſuader l'exiſtence d'un premier moteur : ſans cette idée primitive, la vertu n'eſt qu'un nom, la conſcience un préjugé, & la nature un phantôme : ainſi je ne ſuis point homme, s'il n'eſt point de Dieu.

Oui, malgré les ironies audacieuſes avec leſquelles l'athée croit foudroyer le théiſte, il ne répondra jamais à cette objection terrible, que la divinité ſeule peut être le frein des attentats qu'on dérobe à la vigilance des loix ; voilà pourquoi le plus grand homme de ce ſiècle a dit avec tant de raiſon :

Si Dieu n'exiſtoit pas, il faudroit l'inventer (*a*).

Le théiſme en général eſt néceſſaire pour prévenir les grands crimes : je ſuppoſe qu'un ſcélérat doué d'une ame forte, qu'un Catilina ſe voyant menacé du ſupplice diſe au conſul de Rome : « Je ne ſuis point en» core ta victime : la victoire n'a pas dé» cidé qui de nous deux eſt un grand hom» me : mais quand même ta fougueuſe élo-

(*a*) Poëme intitulé *les Syſtèmes.*

Digitized by Google

» quence, ainſi que la tête de Meduſe pé-
» trifieroit nos ſoldats, que m'importe de
» me voir dans une heure traîné ſur l'é-
» chaffaut? pendant cette heure du moins
» je ſerai vengé de l'opprobre dont on veut
» me couvrir : il ne me faut qu'une heure
» pour renverſer Rome, pour embraſer
» votre Sénat, & juſtifier aux yeux de la
» poſtérité votre haine & mon ſupplice ».

Ciceron pouvoit répondre à ce fougueux conjuré : « Je ſens que vous pouvez être
» encore une heure le génie du mal pour
» mes concitoyens ; mais après cette heure
» commence le règne terrible de la reli-
» gion ; un être ſuprème vous attend au
» bout de votre carriere ſanglante : oſerez-
» vous braver l'ordonnateur des mondes,
» comme un foible conſul de Rome ? ſa
» voix terrible vous appelle ſur le bord de
» cette tombe où vous allez entrer chargé
» de l'indignation publique. — Ecoutez &
» tremblez ».

C'eſt ainſi que l'orateur philoſophe auroit pu contenir l'audacieux Sophiſte : pour Caton il auroit répondu par un coup de poignard.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Entretien de Socrate & de Philoxene.

PARTIE III.

SOCRATE échappé, comme nous l'avons vu, au glaive ſacré du fanatiſme, avoit été conduit par les ſatellites de l'aréopage du temple de Cérès dans ſa priſon : le pyrrhonien qui s'étoit gliſſé avec ſon cortège, & qu'il avoit invité à lui voir boire la ciguë, ſe rendit avec empreſſement à ce grand ſpectacle : ce Sophiſte avoit pendant cinquante ans obſervé l'homme vivant en ſociété : il voulut une fois voir le ſage aux priſes avec la mort : il ſentoit qu'une heure paſſée avec Socrate entrant dans la tombe, étoit plus faite pour l'éclairer qu'un demi ſiècle de commerce avec des méchants ou des imbécilles.

Philoxène, c'étoit le nom de ce pyrrhonien, étoit un athlète dangereux dans la diſpute ; car il avoit acquis l'apathie de Zénon : les traits de ſentiment ne faiſoient qu'effleurer

Digitized by Google

qu'effleurer ſon ame froide & cadavéreuſe : il falloit de grands traits de lumière pour le convaincre, & un coup de tonnerre pour l'émouvoir.

L'HOMME AVEC DIEU.

Par une bizarrerie ſingulière, cette ſtatue raiſonnante avoit épouſé depuis quelques années la fille de la célèbre Aſpaſie, jeune héroïne, la plus tendre & la plus ſenſible des beautés d'Athènes : c'étoit une image du ſupplice de Mezence, l'union d'un être vivant & d'un cadavre.

Aſpaſie, quand Philoxène ſe rendit à la priſon de Socrate, avoit dans ſon ſein le germe d'une maladie cruelle qui l'enleva quelques jours après à ſa patrie ; ſon époux ſentit ſon ame ſe déchirer pour la premiere fois : il deſira un inſtant d'être immortel ; mais l'habitude du ſophiſme revint bientôt l'égarer, & la mort d'Aſpaſie fut perdue pour lui.

Au reſte, Philoxène avoit des mœurs pures, de la franchiſe & de la vertu : ſa vie étoit ſans ceſſe en contradiction avec ſa logique, & il auroit rendu l'athéiſme reſpectable, ſi on pouvoit mériter du genre hu-

Digitized by Google

main lorſqu'on lui ravit ſon Dieu & ſa morale.

Socrate étoit ſeul dans ſa priſon, quand Philoxène y entra : c'étoit le matin du jour où le ſage devoit mourir ; la Grèce entière paroiſſoit dans l'attente : mais le maître de Platon faiſoit les préparatifs de ſa mort avec la même tranquillité qu'un homme vulgaire fait le lit où il va s'endormir : Philoxène garda quelque temps ce ſilence reſpectueux qu'on obſerve malgré ſoi, quand on entre dans le ſanctuaire d'un temple à demi ruiné ; enſuite il éleva ſa voix, mais avec une ſorte de timidité.

PHILOXENE.

Je vois bien, ô Socrate ! que vous n'êtes pas de ces ſages qu'on puiſſe juger au premier coup d'œil : votre philoſophie cache ſi peu de prétention ! on doit commencer par ſourire de votre bonhommie, & finir par l'admirer : oui, je ſoupçonne que le bon homme chez vous n'eſt que le voile du grand homme.

Digitized by Google

L'HOMME AVEC DIEU.

SOCRATE.

Je n'ai aſpiré juſqu'ici qu'à être bon : les talents ſublimes ſont trop funeſtes à ceux qui les poſſèdent ! ils mortifient trop le vulgaire qui en eſt privé ! — Malgré l'oracle d'Apollon, j'ai vécu obſcur ; & ſi le nom de Socrate eſt cité un jour ſur la terre, je ne le devrai ſans doute qu'à ma mort. — Mais qui êtes-vous, homme ſenſible, qui venez aſſiſter à la derniere ſcène du drame de ma vie ?

PHILOXENE.

Senſible ! Socrate, — je n'eus jamais cette foibleſſe.

SOCRATE.

Vous n'êtes pas ſenſible ! que faites-vous donc parmi les hommes ?

PHILOXENE.

Je les obſerve.

SOCRATE.

Vous n'avez donc pas beſoin d'eux ? — auriez-vous le malheur de les gouverner ?

PHILOXENE.

Le haſard m'a donné quelques titres, & l'adverſité quelques vertus ; j'ai commencé par être prince, j'ai été enſuite laboureur, & j'ai fini par être honnête-homme.

SOCRATE.

Fort bien ; mais avez-vous toujours été honnête impunément ? ne s'eſt-il pas trouvé dans votre pays quelqu'Ariſtophane pour vous rendre ridicule, & quelqu'Anitus pour vous rendre odieux ? Ici, on n'eſt gueres en ſûreté quand on a l'audace de mépriſer un poëte & un grand-prêtre de Cérès.

PHILOXENE.

Je ne vais jamais ni au théatre ni au temple, & je vis tranquille.

SOCRATE.

Je ſoupçonne qu'on peut être bon citoyen, & ne pas aſſiſter aux farces anti-philoſophiques d'un Ariſtophane : je ſais auſſi que le ſage peut, ſans fréquenter les temples, honorer l'être ſuprême....

Digitized by Google

L'HOMME AVEC DIEU

PHILOXENE.

Que dites-vous, bon Socrate? avez-vous encore le préjugé de l'homme qui n'a pas le courage de penſer d'après lui-même? reconnoîtriez-vous, par haſard, un être ſuprême? Pour moi, je n'ai ni la foibleſſe de craindre ce phantôme, ni l'orgueil de le braver, ſuppoſé qu'il exiſte; je ſuis ce que le peuple appelle un athée, & ce que les gens ſenſés nomment un philoſophe.

SOCRATE.

Votre ſecret eſt trahi: il n'y a dans la Grèce qu'un Philoxène, & vous l'êtes.

PHILOXENE.

Oui, je ſuis l'époux de la jeune Aſpaſie: cette beauté ingénue fait ſervir depuis ſix ans ſes charmes, ſon ſilence éloquent & ſa douleur, à m'aſſervir ſous l'empire des préjugés religieux: mais quand la plus tendre des femmes échoue, quel ſophiſte tenteroit de me perſuader?

Digitized by Google

SOCRATE.

Vous me paroiſſez trop froid pour être perſuadé : mais vous pourriez être convaincu. — Je ne me flatte cependant pas, ô Philoxène, d'un tel ſuccès : mais cherchons enſemble la vérité : raiſonnons & laiſſons diſputer le vulgaire des hommes : — parlez-moi avec ſincérité ; que penſez-vous du genre humain, vous qui jouez depuis cinquante ans le rôle d'obſervateur ?

PHILOXENE.

Le genre humain ne change point de nature dans l'intervalle d'un demi ſiècle : j'ai voulu le connoître pour avoir droit de le mépriſer. — Mes anciens malheurs ne m'ont point rendu miſanthrope, mais j'ai appris par mon expérience, qu'en général les hommes menés en liſières par l'intérêt, ſont d'orgueilleux imbécilles, réunis en ſociété par des fourbes politiques ou des fourbes religieux : s'il s'élève de temps en temps quelques honnêtes gens dans cette nuit d'erreurs & de crimes, ce ſont des philoſophes éclai-

Digitized by Google

tés par la raiſon, ou des gens obſcurs éclairés par les philoſophes.

SOCRATE.

Mais vous vivez avec des êtres ſi vils ou ſi coupables.

PHILOXENE.

Je ne vis qu'avec Aſpaſie, l'univers entier eſt pour moi dans ma maiſon : j'y trouve l'image de ce ciel dont vous autres théiſtes vous cherchez en vain dans un monde imaginaire la réalité.

SOCRATE.

La terre n'a qu'une Aſpaſie & fort peu de philoſophes : ne nous réglons pas par des événements extraordinaires. Dites-moi ; ſi vous aviez un peuple à gouverner, comment vous y prendriez-vous pour l'empêcher d'être dupe ou fripon ?

PHILOXENE.

Je lui propoſerois tacitement pour modele l'exemple de ma vie : je ſerois vertueux d'abord pour ma félicité, enſuite pour celle de mes ſujets.

Digitized by Google

SOCRATE.

Vous vous écartez déja de votre premier principe, que les hommes n'ont de Dieu que l'intérêt qui les maîtriſe : je veux que le vôtre ſoit d'être juſte pour avoir des ſujets bien pacifiques, bien unis, bien eſclaves ; mais vos ſujets doivent raiſonner différemment ; le grand nombre dira : pourquoi avons-nous un roi ? L'avons-nous élu ? avions-nous le droit de l'élire ? Eſt-il phyſiquement plus fort que nous ? A-t-il plus d'intelligence ? — Quelques-uns ajouteront : faiſons-le deſcendre du trône : quand nous ſerons à ſa place, nous ſerons juſtes comme lui.

PHILOXENE.

Eh bien, Socrate, je formerai un code politique comme Zoroaſtre, Minos & Solon ; mes ſujets ne feront pas cenſés obéir au prince, mais à la loi.

SOCRATE.

Y penſez-vous, Philoxene ? quoi ! des loix humaines pour gouverner des hommes ! & de quel droit mon égal vient-il me donner

Digitized by Google

des chaînes ? Sa légiſlation n'eſt utile que contre les infracteurs qu'elle fait naître. Par quelle abſurde barbarie me rend-il coupable, afin d'avoir le droit de me punir ?

PHILOXENE.

Je vous entends. — Eh bien, je vous accorde que le peuple a beſoin d'un culte ; il faut environner ſes yeux du bandeau de la ſuperſtition, pour l'empêcher de troubler la terre ; l'égarer, pour lui ôter la faculté de ſe nuire, & abrutir ſon intelligence, afin de le mettre hors d'état d'en abuſer. — Mais un philoſophe a-t-il beſoin d'erreurs pour être juſte ? Non ; il l'eſt ſans conſulter les préjugés populaires ; il l'eſt même malgré ces préjugés.

SOCRATE.

Combien, ô Philoxene ! je pourrois, ſi je vous eſtimois moins, triompher de votre réponſe ! Quoi ! c'eſt vous qui conſeillez de tromper les hommes ? & vous êtes honnête ! le mot de probité eſt dans votre bouche, quand le blaſphême eſt dans votre cœur !... A Dieu ne plaiſe cependant que j'humilie,

Digitized by Google

par le fiel de ma critique, l'homme eſtimable que je puis éclairer ! non, mon cher Philoxène, l'erreur ne fut jamais utile au genre humain ; elle déshonore également le légiſlateur qui la fait naître & le vulgaire qui l'adopte. Si le culte de l'être ſuprême fait le bonheur de la terre ; c'eſt qu'il eſt la baſe de toutes les vérités, & le principe de toutes les vertus. Pour l'athéiſme, il n'eſt utile qu'aux riches qui veulent jouir ſans inquiétude, & aux grands qui veulent opprimer ſans remords ; c'eſt le ſyſtême des tyrans, qui, après avoir tourmenté leur exiſtence dans la recherche des vains plaiſirs, appellent encore le néant au bout de leur carrière.

PHILOXENE.

Socrate, l'éloquence eſt bien froide, quand il ne s'agit que de raiſonner ; & qui vous a dit que Dieu exiſtoit ?

SOCRATE.

Qui me l'a dit ? toute la nature.

PHILOXENE.

Mais la nature n'eſt que l'effet aveugle

Digitized by Google

d'une cauſe privée d'intelligence ; ainſi l'oracle eſt auſſi obſcur que la prêtreſſe qui l'annonce. L'HOMME AVEC DIEU.

SOCRATE.

Ne décidons pas où il faudroit du moins douter : répondez-moi, Philoxène, ne mettez-vous aucune différence entre le lierre qui tapiſſe les murs de cette priſon & Socrate qui raiſonne avec vous?

PHILOXENE.

Je ne ſuis pas aſſez abſurde pour confondre une plante avec l'être intelligent qui m'éclaire.

SOCRATE.

Vous ſuppoſez donc par l'ordre de mes raiſonnements que j'ai de l'intelligence ?

PHILOXENE.

J'en ſerois privé moi-même, ſi je pouvois en douter.

SOCRATE.

Eh! quoi, deux ou trois arguments philoſophiques ſont de l'homme un être intel-

Digitized by Google

ligent, & l'ordre admirable qui règne dans l'univers, n'eſt que l'effet de l'aveugle haſard! — Deſcendez dans le ſein de la terre; voyez la nature travailler en ſilence à la formation des minéraux & à la végétation des plantes. Parcourez la ſurface de la terre, & voyez l'homme libre & éclairé ſe conſoler par la vertu des maux phyſiques dont il eſt aſſiégé; portez vos régards au-deſſus de vous, & voyez ces orbes lumineux, qui, dans le ſpectacle varié qu'ils préſentent, n'ont jamais changé le cours uniforme de leurs révolutions. Si dans cette harmonie conſtante des êtres, vous n'appercevez qu'un ſilence profond; ô Philoxene! pourquoi me donnez-vous le titre d'intelligent? Voulez-vous me ſéduire par une flatterie ou m'offenſer par une ſatyre?

PHILOXENE.

Je ne ſuis ni un Satrape de la Perſe, ni un Ariſtophane; mais depuis que je me connois, je m'étudie à être vrai. — J'ai droit d'attribuer de l'intelligence à l'homme, parce que je la ſens en moi, parce que je

Digitized by Google

puis même la définir ; mais je ne comprends pas de même l'être que vous faites préſider à la formation de l'univers ; & je ne ſuis athée que parce que j'ai la bonne foi de ne pas faire un Dieu d'une qualité occulte.

SOCRATE.

Eh bien ! j'en appelle à cette même bonne foi qui vous rend athée : répondez-moi ; raiſonnerois-je avec juſteſſe, ſi je diſois : je ne comprends pas la méchanique du flux & du reflux de l'océan ; donc il n'y en a point : la plupart des propriétés de la matiere me ſont inconnues ; donc elles n'exiſtent pas : je ne ſuis point initié dans le myſtere de la génération ; donc je ne ſerai jamais pere : cette logique ſans doute n'eſt pas celle de la nature.

O Philoxène ! vous appellez Dieu une qualité occulte, & vous en concluez qu'il n'exiſte pas ; c'eſt imiter ces deſpotes de la Perſe, qui font de leurs eſclaves des eunuques, afin d'avoir le droit de ne pas les traiter comme des hommes.

Nous ignorons quelle eſt la nature du grand

être qui gouverne tout, mais l'édifice exiſte, & ſa vue dépoſe en faveur de l'exiſtence de l'architecte : cette vérité eſt le cri de la nature, & le triomphe de la raiſon.

PHILOXENE.

Mais ſi l'exiſtence de Dieu étoit une vérité éternelle, d'où vient en ai-je douté un ſeul moment ?

SOCRATE.

Parce que vous avez voulu avec un entendement borné déchiffrer tous les hyéroglyphes de la nature : parce que n'ayant que cinq ſens, vous avez tenté de pénétrer l'eſſence des choſes.

L'athée n'eſt pas le ſeul ſophiſte qui nie ce qu'il ne voit pas avec évidence : il y a dans Athenes des penſeurs ſubtils qui à force de ſe défier de leurs ſens, en ſont venus à aſſurer que la matiere n'exiſte pas : ils prennent leurs corps pour des phantômes, & s'indignent de la douleur qui les avertit du délire de leur ſyſtême.

Philoxène, le peuple n'explique rien, le ſophiſte veut tout expliquer : pour le philo-

Digitized by Google

ſophe, il tâche d'interpréter çà & là quelques lignes du vieil manuſcrit de la nature ; & quand les difficultés l'arrêtent, il n'accuſe que lui-même, & ne déchire pas le feuillet.

PHILOXENE.

Socrate, il y a dans la fabrique de l'univers des défauts eſſentiels qui trahiſſent le peu d'intelligence de ſon modérateur. Telle eſt l'introduction du mal phyſique & du mal moral ; cette horrible diſſonnance dans l'harmonie des êtres frappe tous les regards, & ce n'eſt point là un problême à expliquer : or, dans l'alternative d'admettre une cauſe aveugle ou une cauſe méchante, j'aime encore mieux attribuer l'exiſtence de tout au haſard qu'à un Dieu, qui ſeroit le tyran de l'univers.

SOCRATE.

Philoxène, on a mille fois ſatisfait à vos plaintes contre l'être ſuprême : le mal phyſique vient de ce que la matiere n'ayant rien de ſtable dans les formes ſucceſſives qu'elle adopte, n'eſt point le Dieu de l'u-

Digitized by Google

PARTIE III.

nivers : quant au mal moral, il dérive de cet appanage ſublime de l'homme qu'on appelle la liberté : le premier n'eſt rien pour le ſage qui ſait l'apprécier ; le ſecond lui donne droit à la vertu : la diſcorde peut troubler ce point fugitif de notre exiſtence qu'on appelle la vie ; mais à la mort tout rentre dans l'ordre : la mort ! .... quelle idée terrible ce mot doit réveiller en vous ! Si le néant ne ſe trouve pas au bout de votre carrière ; ſi votre corps ne ſe diſſout que pour procurer à votre ame le réveil de l'éternité ... ah ! Philoxène ! ... je veux croire que vous n'avez pas acheté par des crimes votre ſécurité contre les remords ; j'aime à me perſuader que le deſir d'être anéanti ne vous a pas entraîné au dogme affreux de l'anéantiſſement ; mais s'il exiſte un bienfaiteur éternel des hommes, ne frémiſſez-vous pas d'augmenter le nombre odieux des ingrats ? — Mon ami, l'heure de la vie eſt ſonnée pour moi ; dans peu elle ſonnera auſſi pour vous : l'hiver a blanchi votre tête & annonce ſa décadence ; la tombe s'ouvre ſous vos pas ; tombez aux genoux

genoux de l'être ſuprême, pour vous endormir dans ſon ſein. — Vous aimez Aſpaſie : quel abyme immenſe oſez-vous donc creuſer entr'elle & vous ? Aſpaſie ! . . . je ne ſais quel preſſentiment vient tout-à-coup m'agiter ; je crois entendre la voix de mon *Génie* qui ne me trompa jamais. . . . Tremblez, homme infortuné ! le ciel pour vous va ceſſer d'être ſur la terre ; dans peu, le voile de la mort s'étendra ſur tout ce que vous aimez ; avant trois jours peut-être, ce cœur où vous régnez ſera rongé des vers. . . . Ah ! ſi les vertus d'Aſpaſie expirante ne ſont pour vous que la vague impulſion d'un reſſort qui s'anéantit ; ſi en embraſſant pour la derniere fois ſon corps livide & glacé, vous ne deſirez pas de renaître avec elle. . . . Philoxène, vous ne l'avez jamais aimée. . . . Vous n'êtes pas digne de rencontrer Dieu ſur la route de l'éternité.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

DE L'ATHÉISME.

PARTIE III.

IL a été un temps où l'on croyoit aux ſorciers, quoiqu'il n'y en eut pas, & on brûloit les malheureux qui étoient ſoupçonnés de ſorcellerie.

Dans le même temps, on croyoit qu'il ne pouvoit y avoir de vrais athées, quoiqu'il y en ait eu chez preſque toutes les nations; & on brûloit encore les malheureux qui étoient ſoupçonnés d'athéiſme.

Dans ces ſiecles d'erreurs & d'horreurs, la tendre humanité m'auroit empêché de faire entendre ma voix contre l'athéiſme : il étoit trop dangereux alors de prononcer le nom d'athée; à ce mot terrible, le peuple friſſonnoit, le prêtre préparoit ſes anathêmes, & le magiſtrat allumoit ſes bûchers.

Nos mœurs ſe ſont adoucies; Freret & la Mettrie ſont morts dans leur lit : voilà l'époque où le philoſophe peut tonner

Digitized by Google

contre les athées, où il peut être vertueux ſans être homicide.

Je ne vois pas même pourquoi je ferois paſſer dans mon ouvrage tout le fiel dont Derham, Abbadie, & le docteur Bentley ont ſouillé leurs apologies du théiſme (*a*) : plus une cauſe eſt juſte, moins elle doit être ſoutenue par des injures.

Souvenons-nous que le théiſme eſt le dogme de la nature & la religion du genre humain ; ſon culte ſimple & ſublime embraſſe tous les ſiècles & toutes les nations ; que peuvent contre ce coloſſe les foibles traits que de temps en temps on lui a lancés ? Les livres des athées ont péri preſque tous, & les autels du Dieu de la raiſon ſubſiſtent encore.

(*a*) Voyez ſur-tout le livre du docteur Bentley qui a pour titre *De Stultitia Atheiſmi* ; c'eſt la diatribe d'une énergumene, plutôt que l'ouvrage raiſonné d'un philoſophe.

Digitized by Google

ARTICLE I.

Combien l'accuſation d'athéïſme eſt vague & arbitraire.

Partie III.

L'Auteur inintelligible du ſyſtême intellectuel faiſoit des athées de preſque tous les anciens philoſophes (*a*) le cynique Toland les égaloit en nombre aux théïſtes (*b*) ; & le minime Merſenne écrivoit en 1623 dans ſon commentaire ſur la Genèſe que de ſon temps il y en avoit à Paris au moins cinquante mille.

A entendre ces aſſertions audacieuſes, il

(*a*) Il comptoit dans cette claſſe les diſciples d'Anaximandre qui faiſoient tout dériver d'une matiere inſenſible, les éleves de Démocrite qui attribuoient tout au concours des atômes, le grand nombre des Stoïciens qui admettoient une nature aveugle, mais agiſſante ſelon des régles ſûres & les partiſans de Straton qui faiſoient part de la vie à la matière *Syſt. intell.* de Cudworth, cap. 2. J'aime mieux croire que Cudworth étoit un fou que de faire des athées de tous les ſages de la Grèce.

(*b*) Voyez Reimann, *Hiſtoire univerſelle de l'athéïſme.*

Digitized by Google

ſemble que les athées forment une ſecte à part, ayant ſes chefs & ſes étendarts, & où chaque individu porte comme le Caïn de la Genèſe le caractère de ſa réprobation empreint ſur ſon viſage.

L'HOMME AVEC DIEU.

Quand on vient enſuite à l'examen, on eſt tout étonné de voir que ce qui caractériſe le plus grand nombre de ces athées n'eſt qu'une nuance fugitive qui nous échappe au moment où nous croyons la ſaiſir; les vrais athées, quoi qu'on en diſe, ſeront toujours en très-petit nombre: ils ſeront dans l'ordre moral ce que ſont les monſtres dans l'ordre phyſique, & c'eſt un nouveau ſujet d'admirer la nature.

Les ſectaires de tout temps ont créé des mots odieux pour diriger tout homme qui ne marchoit pas ſous leurs drapeaux: mais ces mots odieux ne caractériſent aux yeux du philoſophe que le fanatiſme de celui qui en fait uſage (*a*).

(*a*) „ L'accuſation d'athéiſme ne ſignifie rien, ſinon „ que les philoſophes & les théologiens ſe ſont ſouvent „ trop échauffés dans la diſpute. — *Examen du Matéria-*

Digitized by Google

Malgré le jéſuite Garaſſe, Port-Royal ne fut jamais un berceau d'athéiſme : malgré le jéſuite qui a fait compoſer l'Enéide de Virgile à des moines de Cîteaux, la poſtérité ne mettra jamais dans la claſſe des Diagoras le rival de Newton & l'auteur des Provinciales.

Quoi qu'en diſe l'apôtre Paul (*a*) les anciens philoſophes n'étoient pas ſans Dieu, parce qu'ils étoient ſans foi : & faire d'eux des athées, c'eſt flétrir leur cendre & calomnier leur mémoire.

De ſtupides voyageurs ont mis au rang des athées les peuples barbares, parce qu'ils n'avoient d'idée ni de la tranſubſtantiation, ni de la conception immaculée, ni de la donation de Rome à ſaint Pierre ; mais des ſauvages ne ſont pas ſans culte parce que leurs tyrans ſont ſans logique.

D'un autre côté le compilateur Elien s'appúie de l'ignorance même de ces peuples barbares, pour établir l'univerſalité du théiſme.

---

liſme, par le prêtre Bergier, tom. 2. pag. 138. --- Il faut qu'un principe ſoit bien évident pour qu'un philoſophe ſe rencontre ainſi avec un docteur de Sorbonne.

(*a*) *Epiſtol. ad Ephesios*, Cap. 2. Verſ. XI & XII.

Digitized by Google

» Jamais, dit-il, on ne les vit nier la pro-
» vidence, ce n'eſt point le Celte ou l'Indien
» qui ont imaginé les ſyſtêmes d'Evhemere
» & de Diagoras (*a*).

Elien le défenſeur des ſauvages ſe trompe ainſi que les voyageurs qui les calomnient; des peuples abrutis par la plus profonde ignorance ne pourroient avoir de culte raiſonné : cependant ils ne feroient pas athées : il ne faudroit pas plus leur demander ce qu'ils penſent du théiſme que leur opinion ſur les monades de Leibnitz ou ſur les homœomeries d'Anaxagore..

Il y a même des hordes ſauvages, telles que celles des Omagas qui, ſubiſſant au berceau une opération meurtriere qui écraſe leur tête & dégrade le ſiège de leur intelligence, ne peuvent dépoſer ni pour ni contre dans le grand procès qui nous occupe : ils ne ſont point théiſtes, ils ne ſont point athées, ils ne ſont rien.

On a calomnié les lettrés de la Chine, quand ſous le prétexte qu'ils n'adorent que

(*a*) Elian. *Hiſtoir. diverſ.* Lib. 2. Cap. 23.

Digitized by Google

le *Thien*, on en a fait des athées ; le Thien n'eſt-il pas le *Jéhovah* de la Paleſtine, l'*Éternel géomètre* de Platon, & le *Deus optimus maximus* du capitole.

On a calomnié une des nations les plus reſpectables de l'Europe moderne, quand on a fait de ſa capitale le foyer de l'athéiſme, ſous prétexte qu'elle a produit les Tindal, les Collins, les Bolingbroke & les Shafteſbury.

Par quelle logique également abſurde & atroce oſe-t-on intenter contre des nations entières l'accuſation d'athéiſme ? les légiſlateurs avoient-ils quelqu'intérêt à faire de l'incrédulité la baſe de leur politique ? Les peuples qui ne ſe défendoient qu'avec Dieu contre leurs tyrans, ont-ils ſouffert qu'on le leur ravît ? L'athéiſme eſt-il devenu une loi nationale ? non, non, le genre humain n'eſt point abſurde, mais des philoſophiſtes ont été quelquefois calomniateurs, & ce ſeroit une autre calomnie que d'en faire le reproche aux philoſophes.

Deſcendons des grandes ſociétés aux individus qui les compoſent ; il eſt évident que c'eſt un crime de lèze-humanité, de mettre

Digitized by Google

les gens de lettres au rang des Diagoras, ſous prétexte qu'ils n'épouſent pas les rêveries des Scot, des Bonaventure & des Thomas d'Aquin; qu'ils ne croient pas à St. Roch, ou aux onze mille vierges, & qu'ils diſputent contre les docteurs ſans ſoutenir Thèſe.

Si quelques écrivains pouvoient être appellés de ce nom odieux, il ſemble d'abord que ce devroient être ces controverſiſtes maladroits qui trahiſſent la cauſe du théiſme, en la ſoutenant par des preuves auſſi foibles que leur génie; cependant il ſeroit affreux de les déſigner ainſi; leur cœur n'eſt point coupable des erreurs de leur plume; de plus leurs ſtupides apologies ne peuvent nuire réellement à la religion de la nature; les échaffauts s'écroulent & l'édifice reſte.

Il ne ſuffit pas d'avoir des idées fauſſes de la divinité pour être au rang des athées; nous verrons dans la ſuite qu'il eſt impoſſible à l'intelligence humaine de déchirer le voile qui couvre l'eſſence de Dieu; les athées de cette claſſe n'exiſtent pas, ou le genre humain eſt athée.

Si des erreurs ſur les attributs de Dieu,

Digitized by Google

PARTIE III.

conſtituoient une branche de l'athéiſme, les théologiens feroient les patriarches des athées; ce ſont eux qui ont égaré le monde en donnant à l'être ſuprême des qualités abſurdes ou des qualités contradictoires, en faiſant de lui un être imaginaire, ou un homme.

Il faut le dire à la honte de l'eſprit humain: en tout temps on a fait ſervir l'accuſation vague & barbare d'athéiſme au malheur des hommes à talents, des rois & des ſages (*a*).

Socrate fut accuſé d'athéiſme pour avoir raillé les myſtères de Cérès & ſon grand prêtre.

L'empereur Fréderic II, pour avoir défendu les privilèges du trône contre les attentats du pape.

Le chancelier de l'Hôpital, pour avoir refuſé d'être perſécuteur (*b*).

(*a*) Une mauvaiſe définition peut faire en ce genre un mal irréparable : le profeſſeur Félice appelle athéiſme l'indifférence du philoſophe qui croit en Dieu & penſe que tous les cultes ſont égaux. --- *Principes du droit naturel* de Burlamaqui, édition d'Yverdun, tom. 3. pag. 36. --- Cela ſuffiroit dans un ſiècle de barbarie pour conduire ſur l'échaffaut les Bayle, les Montagne & les La Motte le Vayer.

(*b*) *Homo doctus ſed verus athæos*. Voyez *Comment. rer. Gallicar.* Lib. 28.

Digitized by Google

Galilée, pour avoir dit que la terre tourne ; Deſcartes, pour avoir admis des idées innées, & Gaſſendi, pour les avoir réfutées.

Un pere Hardouin a compoſé exprès un ouvrage, pour prouver que Paſchal, Malebranche, Arnaud, Nicole, le P. Queſnel, le philoſophe Régis, &c. ſont tous des athées (*a*) ; & qui ſait ſi dans la ſuite, quelque nouveau Bayle ne fera pas ſervir

(*a*) Cet ouvrage abſurde a pour titre *Athei detecti* ; il ſe trouve dans la collection des œuvres de ce jéſuite, connue ſous le nom de *Joannis Harduini opera varia.*

La preuve de l'athéiſme du P. Mallebranche, c'eſt que cet homme célèbre dit, *Recherches de la vérité*, *tom.* 1. „ La preuve de l'exiſtence de Dieu la plus belle, c'eſt „ l'idée que nous avons de l'infini.

Paſchal eſt rangé dans la claſſe des athées, pour avoir dit, *Penſées diverſes*, *Tit.* 28, *N°.* 64. „ Nous ne pouvons aimer ce qui eſt hors de nous ; il faut aimer un „ être qui ſoit en nous.... : Or, il n'y a que l'être univerſel qui ſoit tel.

Deſcartes ſubit la même accuſation pour avoir dit dans la troiſième de ſes méditations métaphyſiques, *Dei nomine intelligo ſubſtantiam infinitam*, *independentem*, & *ſummè intelligentem.*

Obſervons en finiſſant cette note, que les méditations métaphyſiques de Deſcartes ont été brûlées en Italie par la main du bourreau, & que les œuvres du P. Hardouin n'ont même jamais été miſes à l'index.

Digitized by Google

ce livre extravagant pour augmenter la liſte

qu'on nous a donné des athées vertueux ?

Il eſt aiſé de créer des athées, comme des magiciens, avec un trait de plume. On a long-temps écrit contre la ſorcellerie ; on a perſécuté ceux qui en étoient ſoupçonnés, on les a brûlé même en France ; enſuite on a été fort ſurpris de voir qu'il ne pouvoit y avoir de ſorciers.

Je ſuis membre de la grande ſociété du genre humain, avant d'avoir une patrie : ainſi la crainte de bleſſer mes concitoyens ne me fera point trahir la vérité ; & je dois avouer qu'aucun pays de l'Europe n'a produit plus d'athées de cabinet que celui qui ſe glorifie de ſon ſiècle de Louis XIV.

Mais après cet aveu que m'arrache l'amour du vrai, il doit m'être permis ſans doute de réclamer contre la fureur des antiphiloſophes qui ont oſé accuſer nos célèbres théiſtes d'athéiſme ; il en eſt même qui pour rendre odieux de grands hommes, les ont appellés à la fois théiſtes & athées, ce qui eſt contradictoire.

Montagne & Charron ont ſubi cet oppro-

Digitized by Google

bre pour avoir répandu des doutes ſur la ſcolaſtique & plaiſanté des moines.

Bayle & la Motte le Vayer pour avoir apprécié la ſuperſtition de leur ſiècle & avoir ſonné le tocſin de la raiſon contre l'intolérance.

La plaiſanterie de Fontenelle ſur Mero & Enegu, dans laquelle il met dans ſes balances philoſophiques Rome & Genève, lui valut le nom d'Athée : frere le Tellier confeſſeur de Louis XIV, & l'Anitus de ce ſiècle, menaça le Lucien François de la Baſtille, & celui-ci ne détourna l'orage qu'en faiſant imprimer une apologie en vers de la révocation de l'édit de Nantes (*a*) ; foibleſſe moins grande que celle de nier la divinité, mais preſqu'auſſi dangereuſe.

Le bon abbé de Saint-Pierre, dont les rêves platoniques ſont ſi chers aux gens de bien, fut mis à cauſe de ſon *allégorie du mahométiſme*, au rang de ces mêmes Diagoras qu'il refutoit ſans ceſſe par l'exemple de ſa

(*a*) Voyez le recueil intitulé le *Triomphe de la religion ſous Louis le Grand*, imprimé à Paris en 1637.

vie, & par le théiſme répandu dans ſes ouvrages.

On a groſſi la liſte des athées du nom même du préſident de Monteſquieu ; le frénétique qui avança cette abſurdité, étoit ce folliculaire eccléſiaſtique qui vit obſcurément de ſes complaintes anti-moliniſtes, de ſa haine contre les évêques, & de ſes injures contre les philoſophes.

Il eſt très-aiſé de calomnier la mémoire d'un théiſte, en imprimant ſur ſa tombe un ſoupçon d'athéiſme : ainſi je déſirerois qu'un bon mot ne fût pas même un titre ſuffiſant pour ravir Dieu à un eſprit-fort.

Le roi de Caſtille Alphonſe X, ne fut point un athée, pour avoir dit : *ſi j'avois aſſiſté au conſeil de Dieu lorſqu'il créa les mondes, je lui aurois donné de bons avis ſur leur mouvement* ; un inſtant de mauvaiſe humeur contre le ſyſtême aſtronomique de Ptolémée, ne prouve pas le dernier égarement de l'eſprit humain ; & on ne rejette pas la divinité, parce qu'on n'admet ni le ciel cryſtallin ni les épicicles.

Rabelais, même le curé de Meudon &

Digitized by Google

l'hiſtorien de Gargantua, pourroit n'avoir point été un athée, quoiqu'il eût dit en mourant : *je vais chercher un grand peut-être.*

Je me hâte de franchir l'intervalle qui ſépare l'athée de convention du vrai athée.

Je ſerois tenté de regarder comme l'ennemi né du théiſme, le ſceptique déterminé qui voyant des difficultés dans tous les cultes inventés par les hommes, rejetteroit même celui qui nous a été donné par la nature ; le ſavant de mauvaiſe foi qui ne retireroit de ſes vaſtes connoiſſances que des motifs de douter de tout ce qu'il ne voit pas : le ſophiſte captieux qui perſuadé que Dieu ſe dérobe également à ſes ſens & à ſon entendement, ſe tourmenteroit à nier ſon exiſtence.

En un mot le vrai athée eſt à mes yeux le penſeur audacieux qui attribue l'origine & la conſervation de tout, à la combinaiſon des éléments ; qui ne diſtingue pas la providence de l'énergie de la matière, & qui aſſervit tous les êtres au joug impérieux de la fatalité.

De tels athées ſont en plus petit nombre

Digitized by Google

qu'on ne penſe, parce qu'il faut une longue ſérie de ſophiſmes pour parvenir à ce ſyſtême; il faut abuſer long-temps de la raiſon, pour mériter d'être réfuté par les théiſtes, or la plupart des athées ne raiſonnent pas.

La foule des athées modernes eſt compoſée d'hommes voluptueux qui ne liſent rien, qui ne diſcutent rien, & qui ne trouvant aucun culte religieux où ils puiſſent étouffer leurs remords, adoptent le ſyſtême qui met le néant au bout de leur carrière (*a*).

Il n'y aura donc jamais ſur la terre qu'un très-petit nombre de vrais athées, & ceux-là il faut les plaindre, les inſtruire, & non leur dire des injures, & encore moins les brûler.

(*a*) C'eſt dans ce ſens que le philoſophe peut applaudir à cette maxime d'un roi éclairé, mais qui fut d'ailleurs un très-méchant homme. --- *Dixit inſipiens in corde ſuo non eſt Deus.*

ARTICLE

Digitized by Google

ARTICLE II.

De l'origine de l'Athéiſme.

L'HOMME AVEC DIEU.

SHAFSTESBURY dit que le premier athée fut ſans doute un homme de mauvaiſe humeur (*a*) ; je ne ſerois point ſurpris en effet qu'un Chaldéen naturellement contemplateur du ciel, jugeant de l'arrangement des aſtres par l'abſurde ſyſtême de Ptolémée, ne vit dans le déſordre de l'univers, l'empreinte d'une cauſe aveugle & que ſa mauvaiſe humeur contre l'horloge ne lui fit nier l'exiſtence de l'horloger.

Pour moi je ſerois tenté de croire que le premier athée a été un raiſonneur ignorant, qui a voulu ſans avoir de données, réſoudre le problême de l'eſſence des choſes.

Ce raiſonneur dut ſe fermer les yeux ſur les cauſes finales & croire que tout procédoit d'un principe auſſi paſſif que ſon entendement.

(*a*) *Lettres ſur l'enthouſiaſme*, ſect. 3.

Digitized by Google

PARTIE III. Il dut s'accoutumer peu-à-peu à voir tout ſe diſſoudre autour de lui & à voir renaître ſans ceſſe l'image de la mort & du néant; cet enthouſiaſme de la vertu qui fait faire à l'homme ſenſible tant de grandes choſes, ne dut jetter en lui aucune racine : ſon cœur glacé ne dut point s'ouvrir au doux ſentiment de la bienveillance, & c'eſt dans ce ſens que l'on peut dire que le premier athée eſt l'homme qui ne ſut point aimer.

A toutes ces cauſes générales, il a pu dans la ſuite s'en joindre d'autres qui ont contribué à propager l'athéiſme : le plaiſir de s'écarter des routes communes, & d'être cité comme des hommes extraordinaires, a pu engager des Cyniques à brûler le temple de la religion, pour acheter la triſte célébrité d'Eroſtrate.

L'indignation que fait naître ſoit la baſſeſſe des cultes ſuperſtitieux dont la terre eſt inondée, ſoit l'atrocité du fanatiſme qui les conſerve, a pu encore entretenir dans des eſprits déjà mal diſpoſés, les germes de l'athéiſme : le raiſonneur a dit : l'homme religieux eſt ſuperſtitieux ou fanatique, donc il

Digitized by Google

n'y a point de religion ; il eût été plus conſéquent de dire avec le philoſophe : le peuple outrage Dieu par des pratiques ſtupides ou barbares, donc le ſage peut l'honorer par un culte ſimple & ſublime : on défigure Dieu dans de ridicules tableaux, donc il y a un Dieu.

Enfin il ne ſeroit pas impoſſible que des deſpotes inſolens entourés de courtiſans & d'eunuques, ſe voyant gênés par les entraves d'un culte religieux n'adoptaſſent un ſyſtême deſtructeur qui leur donneroit la facilité de tourmenter l'eſpèce humaine ; lorſque Caligula dans un temps d'orage crioit à Jupiter : *Ecraſe-moi, ou je t'écraſe* ! S'il n'étoit pas dans un accès de délire, il parloit ſûrement en athée ; au reſte ce ſeroit encore une conſolation pour les malheureux troupeaux d'êtres intelligents qu'on mene avec la verge du deſpotiſme, de voir que leurs tyrans s'ôtent tout eſpoir de déſarmer le Dieu qui va les punir, & qu'après avoir été pendant leur vie les plus abſurdes des êtres, ils en feront à la mort les plus malheureux.

Digitized by Google

ARTICLE III.

DU DANGER DE L'ATHÉISME.

PARTIE III. JE ne dirai point avec l'enthouſiaſte Abadie que l'athée ne peut avoir de vertu (*a*); quoique le ſyſtême qui anéantit Dieu anéantiſſe auſſi cette précieuſe ſenſibilité qui eſt le germe des vertus ſociales, cependant il eſt poſſible que l'athée ſoit homme de bien : le déſir d'être heureux peut l'engager à concourir à l'harmonie générale : qui ſait même s'il ne ſe refuſera pas à des crimes ſecrets, dont il croit s'être aſſuré à jamais l'impunité pour ne point être troublé par la voix importune des remords.

D'un autre côté l'athéiſme ne ſuppoſe pas, comme l'a cru le ſage Charron, une ame forte

(*a*) *Vérité de la religion chrétienne*, Tom. I. Sect. I. Ch. 17. Comme tous les enthouſiaſtes ſe copient, le docteur Bentley oſa auſſi dans le diſcours qu'il prononça pour la fondation du ſyſtême de Boyle avancer cette étrange thêſe *que l'athée ne pouvoit être ni bon parent, ni bon ſujet, ni bon ami.*

Digitized by Google

& vigoureuſe ; l'athée qui s'eſt fait des principes eſt, ainſi que je l'ai prouvé, le plus froid des êtres : ſon entendement n'habite que le déſert qu'il a fait lui-même ; il ne connoît que l'exiſtence dont il jouit : il ne ſert que les hommes dont il a beſoin, & la vue du néant qu'il place au-delà de la tombe en détendant les reſſorts de ſon ame, en fait un automate incapable de donner la plus légere impulſion à la grande machine de l'univers.

Pour l'athée ſans principe, ſa vigueur n'eſt que celle du délire : c'eſt Salmonée qui ſe flatte avec de vains feux d'artifice d'éteindre la foudre dans la main de Jupiter.

Or, il eſt infiniment dangereux pour la ſociété qu'une ſecte qui glace l'homme ſe propage : ôtez l'enthouſiaſme, & vous ferez diſparoître la race des héros : croyez-vous que ſi Regulus eût raiſonné ſon patriotiſme, il fût rentré dans Carthage : faites de Socrate un froid ſophiſte, ſon nom ne ſera point flétri par l'aréopage, & ſa mort obſcure deviendra inutile pour l'exemple des hommes.

Les grandes paſſions ſont ce feu principe avec lequel les légiſlateurs vivifient le monde

Digitized by Google

politique : les chefs du corps ſocial doivent donc encourager la doctrine qui tend à doubler les forces de chaque individu & non celle qui favoriſe une inertie, préſage de ſa décrépitude.

Il eſt infiniment dangereux pour la terre de ſoutenir une ſecte qui nous condamne à l'automatiſme, qui juge l'homme un enfant & qui lui ravit ſon pere.

Il eſt infiniment dangereux pour le genre humain de le mettre ſous le joug impérieux de la néceſſité & d'autoriſer par là les malheurs des peuples & les attentats des rois.

L'athéiſme eſt d'autant plus funeſte au repos de la terre, qu'il détruit tous les freins qui arrêtent le vulgaire des hommes, ſans donner la plus légère baſe à la morale.

L'athée de cabinet eſt d'ordinaire un homme tranquille qui ne nuit qu'à lui-même, en s'abreuvant des fluides venimeux qu'il compoſe.

Mais s'il oſe fonder une ſecte, s'il éterniſe par des ouvrages deſtructeurs le mal qu'il fait à ſes contemporains, il eſt coupable du crime de lèſe-ſociété, le crime le plus grand

Digitized by Google

dont on puiſſe faire mention dans les annales des hommes.

L'HOMME AVEC DIEU.

Le plus grand malheur de l'athée de cabinet eſt de faire l'athée de cour : c'eſt Chiron qui élève Achille, dit le plus beau génie de ce ſiècle (*a*) : il le nourrit de cervelle de lion : un jour Achille traînera le corps d'Hector autour des murailles de Troye & immolera douze captifs innocents à ſa vengeance.

Réſumons. L'athéiſme ſecret eſt le plus grand des délires ; l'athéiſme public eſt le plus grand des crimes.

(*a*) *Queſtion ſur l'Encyclopédie*, Tom. IV. Art. *Dieu*.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

Conſidérations ſur les Athées les plus célèbres.

PARTIE III. IL ne faut pas croire qu'il y ait parmi les hommes une chaîne non interrompue d'athées comme il y en a une de théiſtes ; le privilège de germer dans toutes les têtes bien organiſées n'eſt donné qu'aux vérités éternelles de la nature.

Je me propoſe de jetter un coup d'œil ſur ce petit nombre d'athées que leur perſonne ou leurs écrits ont rendu célèbres ; il eſt utile au théiſte de connoître les ennemis de ſon Dieu & de lire les monuments de ſon triomphe empreints ſur les cadavres des Titans qu'il a foudroyés.

Digitized by Google

CHEOPS. (a)

LE premier athée célèbre que je rencontre dans les annales de l'eſpèce humaine eſt un deſpote qui écraſa l'Egypte du poids de ſes crimes & de ſon orgueil; c'eſt le Pharaon Chéops ſi connu pour avoir proſtitué ſa fille, afin d'achever une pyramide; on aſſure qu'il fit fermer les temples de l'Egypte & qu'il défendit à ſes peuples de ſacrifier à la divinité; quoique par amour pour les hommes, j'incline à penſer tout le mal poſſible des deſpotes, je ne puis cependant ajouter foi à cette extravagance de Chéops; il ne fut jamais de l'intérêt d'un ſouverain abſolu de ravir Dieu à ſes eſclaves; il n'y a guère que la religion qui puiſſe empêcher l'homme injuſtement opprimé de répondre aux ſophiſmes de ſon tyran par un coup de poignard.

L'HOMME AVEC DIEU.

(a) C'eſt le Chemnis de Diodore.

Digitized by Google

CRITIAS.

PARTIE III.

LE pays de la terre où on a le plus raiſonné doit être celui où on a le plus déraiſonné; la ſphère des connoiſſances métaphyſiques eſt très-bornée : on dit d'abord ce qui eſt vrai, enſuite on haſarde ce qui n'eſt que vraiſemblable, & on finit par n'écrire que ce qui eſt extraordinaire.

La Grèce a de temps immémorial été féconde en athées : il y en avoit avant Bias; car l'hiſtoire nous a conſervé un mot de ce ſage à des ſophiſtes de cette claſſe qui voyageoient avec lui ſur la mer de l'Archipel; une tempête ſurvint & les détracteurs de l'être ſuprême ſe mirent à l'invoquer : *taiſez-vous*, leur dit Bias, *de peur qu'il ne s'apperçoive que vous êtes ſur ce vaiſſeau* (*a*).

Dans cette foule d'athées le plus grand nombre n'a pas écrit : c'étoient les Boindins d'Athènes qui s'imaginoient détrôner Dieu

(*a*) Diog. Laërt. *Vit. Biantis.*

Digitized by Google

avec des épigrammes ; il ne faut tirer de l'oubli ni leurs noms ni leur mémoire.

D'autres vrais athées de cabinet ont écrit, mais leurs livres ont péri & la poſtérité ne les a pas regrettés : tels ſont un Diogene de Phrygie qui n'eſt connu que par un mot du prêtre Elien (*a*), un Théodore, un Nicanor, un Hippon & un Evhemere qui ne ſont célèbres que par le ſophiſme d'un pere de l'égliſe (*b*).

Un des premiers athées célèbres que je rencontre dans la Grèce fut à la fois un athée de cour & un athée de cabinet : il s'agit de Critias un des trente tyrans d'Athènes, l'aſſaſſin de l'orateur Théramene & du guerrier Alcibiade : Sextus Empiricus nous a conſervé un fragment des poéſies de ce ſophiſte qui renferme ſon ſyſtême d'athéiſme ; il y ſuppoſe que les loix religieuſes n'ont d'autre

(*a*) *Hiſt. diverſ.* Lib. 2. Cap. XXXI.

(*b*) Voyez Clément d'Alexandrie *in proteptrico.* — Cet apôtre des chriſticoles malgré les monuments hiſtoriques a rayé ces ſophiſtes de la claſſe des athées, ſous prétexte qu'ils ont mené une vie exemplaire ; il a cru que quand on étoit ſans Dieu on étoit ſans religion.

Digitized by Google

PARTIE III.

origine qu'une pieuſe fiction, & que les premiers légiſlateurs ne trouvant dans leurs inſtitutions aucun frein contre les crimes ſecrets inventèrent Dieu & imaginèrent la providence (*a*).

On pouvoit répondre à Critias que Dieu ne fut pas inventé pour prévenir les crimes ſecrets, mais que l'impunité des crimes ſecrets ſur la terre démontre l'exiſtence de Dieu.

On pouvoit ajouter qu'en admettant même cette abſurde hypothèſe, Critias qui découvroit aux peuples l'heureuſe impoſture des légiſlateurs, ouvroit la porte à tous les crimes dont l'impunité pouvoit ſe preſſentir & devenoit par-là coupable du crime affreux de lèſe-ſociété.

Au reſte ce Critias n'avoit pas aſſez de génie pour fonder une ſecte; Proclus diſoit que s'il paſſoit pour un philoſophe parmi les ignorants, il paſſoit auſſi pour un ignorant parmi les philoſophes (*b*).

(*a*) Voyez Sextus. Empir. *adverſ. mathematicos.*

(*b*) Voyez ſon commentaire ſur le *Timée* de Platon.

Digitized by Google

ARCHITAS.

L'HOMME AVEC DIEU.

VERS le temps où Critias tourmentoit Athènes de ſon épée & l'égaroit avec ſa plume, Architas l'élève de Pithagore, ſe faiſoit dans Tarente l'apôtre du hazard : à force de rêver dans ſon cabinet ſur l'origine des choſes, il avoit trouvé que l'univers pouvoit être le produit des nombres : les élémens de la matière dans cette hypothèſe peuvent ſe combiner à l'infini, & le monde que nous voyons eſt l'effet d'une de ces combinaiſons.

Architas qui faiſoit dériver l'harmonie des êtres d'un coup de dez, ne voyoit pas que l'inſtant, ſuivant une nouvelle combinaiſon du haſard, pouvoit détruire les mondes déjà formés; il y a l'infini contre un à parier d'abord que le hazard ne produit pas l'ordre, & enſuite que ce n'eſt pas lui qui le conſerve.

Cet Architas étoit le premier mathématicien de ſon ſiècle : il fit, dit-on, un

Digitized by Google

pigeon volant (*a*) ; Archimède qui dans la ſuite le prit pour modèle & le fit oublier, inventa des machines un peu plus utiles à ſa patrie, ſans être moins curieuſes.

Il eſt très extraordinaire au reſte que ce phyſicien, qui étoit bien convaincu que ſon pigeon volant n'étoit point l'effet de la combinaiſon aveugle des éléments de la matière, attribuât à cette cauſe l'origine de l'univers.

(*a*) Voyez l'édition que M. Gramm a donnée à Coppenhague d'un fragment de cet écrivain que Porphyre nous a conſervé.

Digitized by Google

PROTAGORAS.

L'ABDÉRITAIN Protagoras exerça d'abord le métier de porte-faix : Démocrite le vit un jour arranger géométriquement des fagots pour les tenir en équilibre, & ce trait lui ſuffit pour preſſentir ſon génie : comme dans le ſiècle dernier un mathématicien devina celui du jeune Paſchal en lui voyant tracer avec du charbon les figures des éléments d'Euclide ; le ſophiſte qui paſſa ſa vie à rire des hommes, mit Protagoras au rang de ſes diſciples, lui donna ſon manteau, ſa phyſique & ſes erreurs, & le porte-faix un matin ſe réveilla philoſophe.

L'HOMME AVEC DIEU.

Protagoras fut le premier des Grecs qui proſtitua la philoſophie, en donnant ſes leçons pour de l'argent : cependant voyant qu'il ne s'enrichiſſoit pas à apprendre à ſes diſciples les vérités vulgaires de la phyſique & de la morale, il tint école ouverte d'athéiſme ; il ne fonda pas de ſectes, mais

Digitized by Google

on vint en foule pour l'entendre & ſon bat vénal fut rempli.

Encouragé par le ſuccès de ſes leçons, il oſa bientôt conſigner ſon athéiſme dans un ouvrage que ſon audace rendit célèbre: Athènes inſtruite de cet attentat contre l'ordre ſocial brûla le livre & bannit le ſophiſte qui mourut dans ſon exil; il eût été plus heureux, s'il n'eût jamais rencontré Démocrite, & qu'il eût conſervé ſon Dieu & ſes fagots.

STILPON.

Digitized by Google

STILPON.

L'ATHÉISME de Stilpon fut plus couvert que celui de Protagoras, & peut-être par-là plus dangereux ; il ne ſe permit contre le ciel que des épigrammes, mais dans une ville auſſi frivole qu'Athènes, les épigrammes font plus de mal que les ſyllogiſmes ; l'aréopage lui intenta un procès criminel, mais celui-ci juſtifia ſes plaiſanteries par d'autres : les juges ſourirent & l'accuſé fut abſous.

L'HOMME AVEC DIEU.

Stilpon après cette aventure, devint, je ne dis pas plus ſenſé, mais plus circonſpect ; un étranger lui ayant demandé dans une place publique, s'il étoit vrai qu'il y eut des Dieux ; *imprudent*, lui dit-il, *écarte la foule, & tu auras de moi une réponſe.*

Il paroît que malgré la prudence de Stilpon, le cyniſme de ſes opinions étoit très-connu dans Athènes ; un jour qu'il reprochoit à la jeune Glycère de corrompre la jeuneſſe : *qu'importe*, lui répondit-elle, *par qui elle ſoit corrompue, par une courtiſanne, ou par un ſophiſte ?*

BION.

PARTIE III.

BION de Boryſtène, qu'il ne faut pas confondre avec le poëte Bion dont les idylles charmantes ſont ſi célèbres & ſi peu lues, fut une athée ſans principes ; on peut juger de lui par une épigramme de Diogène Laërce.

» On dit que le ſcythe Bion nia l'exiſ-
» tence des Dieux ; mais atteint d'une
» maladie dangereuſe & tremblant à l'ap-
» proche de la mort, on vit l'audacieux
» qui n'avoit jamais regardé les temples
» qu'avec dédain, rougir les autels du ſang
» des victimes, croire aux enchantemens d'une
» magicienne ; & laiſſer ſuſpendre à ſon col
» de frivoles amulettes ; inſenſé qui penſe
» que les Dieux s'achètent, comme s'il n'y
» en avoit que quand il plaît à Bion de les
» croire (*a*).

(*a*) Diog. Laërt. *Vit. Biant.* --- Voilà dans le nombre immenſe de vers qu'a fait cet hiſtorien des philoſophes, les ſeuls qui méritent peut-être d'être conſervés ; encore a-t-il fallu les réduire.

STRATON.

CE ſophiſte à force de rêver ſur la nature, parvint à ſe perſuader que cet être qu'il ne pouvoit définir étoit la première des cauſes.

L'HOMME AVEC DIEU.

Il ſuppoſoit autant de ſubſtances diverſes qu'il y a de molécules dans la matière, & prétendoit que l'aſſemblage de ces molécules quoique ſans intelligence, avoit en ſe combinant produit les êtres intelligents.

Ce ſyſtême a été dans la ſuite rectifié par Spinoſa, & n'en eſt pas devenu plus raiſonnable.

Straton fut le précepteur de Ptolémée Philadelphe ; il eſt probable qu'il n'en fit pas un athée ; car ce prince ſut gouverner les hommes.

Digitized by Google

DIAGORAS.

DIAGORAS un des plus fougueux blaſphémateurs de la divinité, avoit épouſé dans ſa jeuneſſe toutes les ſuperſtitions ſacerdotales de ſon pays; la vanité en fit un athée; il avoit compoſé un poëme qu'on lui déroba; il pourſuivit l'ennemi de ſa gloire devant les tribunaux; celui-ci fit ſerment que le poëme lui appartenoit & fut cru; Diagoras voyant le ſuccès de cette impoſture conclut que la providence étoit un être de raiſon, enſeigna qu'il n'y avoit de Dieu que l'aveugle fatalité, & fit des livres pour le prouver.

On voit que la logique de Diagoras étoit celle d'un homme en délire; c'eſt au contraire parce que le crime triomphe ſur ce point de l'eſpace, qu'il doit avoir ailleurs ſon ſupplice; c'eſt parce que l'ordre moral eſt ſans ceſſe troublé par l'homme, qu'il faut un Dieu pour le rétablir.

Ce ſophiſte fut l'athée le plus déterminé

qui eût encore paru dans la Grèce ; il n'employa aucun artifice pour pallier ſes dogmes deſtructeurs : il ne dit pas je *doute qu'il y ait un Dieu* : il dit, *un Dieu eſt un être impoſſible.*

L'HOMME AVEC DIEU.

Avec de pareils principes, il s'effrayoit peu des objections vulgaires du théiſme : ſe trouvant un jour ſur une flotte Grecque au milieu d'un violent orage ; il entendit les matelots ſe dire entr'eux qu'ils avoient bien mérité la colère du ciel, en ſe chargeant du plus effréné des impies ; *Voyez*, leur dit Diagoras, *le reſte de la flotte que tourmentent la mer & les vents : croyez-vous que chacun de ces navires porte un Diagoras* (*a*).

L'aréopage inſtruit du trouble que répandoit dans la ſociété le dogme affreux de Diagoras mit ſa tête à prix ; on promit un talent à ſon aſſaſſin, & deux à celui qui l'ameneroit vivant à Athènes (*b*) ; le décret de proſcription fut gravé ſur une colonne d'airain ; mais un pareil éclat tendoit plus à flétrir la

(*a*) Cicer. *De naturâ Deorum.* Lib. 3. Cap. 37.

(*b*) Cic. *De naturâ Deorum.* Lib. V. & Schol. d'Ariſtoph. *in avibus.*

Digitized by Google

doctrine de l'athéiſme qu'à exterminer la race néceſſairement peu nombreuſe des athées ; les Grecs tolérants par ſentiment & par ſyſtême déteſtèrent les livres de Diagoras, & l'auteur mourut dans ſon lit.

Un phénomène très-extraordinaire dans l'hiſtoire de ce célèbre athée, c'eſt qu'il fut le légiſlateur de Mantinée, & que ſes inſtitutions eurent la ſageſſe de celles des Minos & des Solon ; les Grecs d'autant plus juſtes qu'ils étoient plus éclairés ſurent diſtinguer le code de Diagoras de ſes livres ; ils flétrirent en lui le ſophiſte, & ils élevèrent des ſtatues au légiſlateur.

Digitized by Google

VARRON.

L'HOMME AVEC DIEU.

ROME qui ne créa rien en philoſophie, tira de la Grèce ſes erreurs & ſes paradoxes : Athènes lui donna en particulier ſes Diagoras, & il faut mettre à leur tête Varron, écrivain célèbre par la variété de ſes connoiſſances, qui n'a été égalé dans ſon pays que par Pline le Naturaliſte & de nos jours que par Freret & Leibnitz : des cinq-cents volumes qu'il compoſa ſur toutes ſortes de matières, il ne nous reſte qu'un traité d'agriculture & un petit nombre de fragments épars en différents ouvrages qui ſûrement ne valent pas les ſiens ; parmi ces fragments il en eſt un qui décèle ſon athéïſme : » Les villes, » dit-il, ſont antérieures aux dieux qu'elles » ont inventées, comme le peintre au tableau » qu'il a fait naître. (*a*) — Dans les principes de la nature la comparaiſon n'eſt juſte qu'autant que l'idée eſt renverſée : alors le peintre eſt Dieu, & le tableau eſt l'univers.

(*a*) *Civitates Diis quos ipſa inſtituerunt, ut pictor tabellâ priores ſunt.* — Varr. apud Sartorii *Hypocriſ. gentil.* pag. 7.

Digitized by Google

LUCRÈCE.

PARTIE III. LUCRÈCE le ſeul poëte philoſophe que Rome ait produit, alla à Athènes étudier les dogmes d'Epicure, & de retour dans ſa patrie, il leur donna par ſes vers tantôt élégants & tantôt ſublimes le ſceau de l'immortalité.

Epicure le maître de Lucrèce, ſe trouva par-là le patriarche d'une ſecte dont il n'a jamais été; car il eſt bien démontré par les trois volumes in-folio du vertueux prêtre Gaſſendi que le fondateur de la philoſophie corpuſculaire ne fut point un athée; mais ſi la perſonne d'Epicure eſt à l'abri de la critique des philoſophes, il n'en eſt pas de même de ſon ſyſtême, ſur-tout quand il ſe trouve rajeuni par le pinceau vivifiant de Lucrèce.

Epicure & ſon élégant commentateur détruiſent eſſentiellement la divinité en la faiſant végéter obſcurèment au milieu des intermondes.

Leur théorie ſur l'origine des choſes ne

Digitized by Google

ſera jamais qu'un rêve poétique ; comment les atômes eſſentiellement homogènes, en s'accrochant ſont-ils devenus hétérogènes ?

Par quelle abſurde logique fera-t-on dériver l'intelligence & la liberté de la déclinaiſon des atômes ?

Qu'eſt ce qu'un ſyſtême fondé ſur l'ignorance la plus profonde de la ſaine phyſique, ſur les rêveries aſtronomiques de Ptolémée, ſur l'impoſſibilité des antipodes, & ſur la chûte des étoiles ?

Au reſte quelqu'abſurde que ſoit aux yeux du philoſophe l'ouvrage de Lucrèce, c'eſt l'arſenal où depuis cette époque les athées de tous les ſiècles & de toutes les nations ſemblent avoir puiſé les armes avec leſquelles ils ont cru foudroyer le théiſme ; & réfuter le poëme *ſur la nature des êtres*, c'eſt anéantir la *Théologie politique* de Spinoſa, le *Bon Sens* & le *Syſtême.*

Lucrèce n'eut pas le temps de preſſentir le ravage que ſon livre pouvoit faire parmi les penſeurs mal organiſés : un philtre que lui fit prendre ſa femme pour le rendre plus amoureux, le rendit frénétique, & dans un de ſes

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

accès il ſe donna la mort ; il étoit âgé de 42 ans.

Les mœurs de ce poëte furent douces, ſon cœur ſenſible & ſa vie ſans tache ; il faut le mettre dans le rang du petit nombre d'athées qui ont été vertueux.

On ne voit pas que le poëme de Lucrèce ait jamais été flétri dans l'ancienne Rome ; cependant la religion y étoit regardée par le ſénat comme un frein politique fait pour être reſpecté par le citoyen même qui ne s'y ſoumettoit pas ; mais les vainqueurs du monde ſubordonnoient le ſoin du culte à l'adminiſtration ſociale : le patriotiſme chez eux faiſoit pardonner à l'athéiſme, & on pouvoit attaquer Dieu impunément, pourvu qu'on calomniât Carthage & qu'on blaſphémât contre les rois.

Digitized by Google

FOÉ.

VERS l'an 65 de notre ère, parut à la Chine une ſecte d'athées dont la doctrine approchoit aſſez de notre ſpinoſiſme; ſon fondateur n'étoit pas un écrivain vulgaire, il avoit pour pere le roi In-Fam-Vam, & ſe nommoit Xekia: à l'âge de trente ans il prit le nom de *Foë*, mot Chinois qui ſignifie *non homme*; & en effet en ôtant Dieu aux hommes, il méritoit d'en perdre même le nom. L'HOMME AVEC DIEU.

Les lettrés viſionnaires qui ont écrit ſa vie, & les viſionnaires jéſuites qui l'ont traduite, aſſurent que la ſimple inſpection de la planette de Vénus lui dévoila le premier principe des êtres & l'origine des choſes (*a*); ainſi il en apprit plus en un clin d'œil qu'Epimenide dans ſa vie de patriarche, & nos philoſophes après une expérience raiſonnée de plus de ſoixante ſiècles.

(*a*) Voyez les prolégomenes qui ſont à la tête du *Confucius* des miſſionnaires & le dict. de Bayle, art. *Spinoſa*.

Digitized by Google

Foë qui ne croyoit pas ſa nation encore mûre pour l'athéiſme, lui prêcha pendant quarante ans la doctrine vulgaire ; ce ne fut qu'à l'âge de ſeptante-neuf ans, quand il ſe vit étendu ſur ſon lit de mort, qu'il ouvrit ſon ame toute entière à ſes diſciples ; » Mes amis, » leur dit cet enthouſiaſte, j'ai trahi la vérité » pendant quarante ans, mais j'entre dans la » tombe, & il eſt temps de ne vous rien » déguiſer (*a*), le vuide eſt le principe de » tout : vivez heureux & ne cherchez rien » au-delà ; vous étiez dans le néant avant » d'être, vous y retomberez quand vous ne » ſerez plus.

Les bonzes de la Chine partirent de ce teſtament de mort, pour diviſer la doctrine de leur fondateur en deux : ils appellèrent l'une la *doctrine publique*, & l'autre la *doctrine ſecrette* : la première conſiſtoit à ſe

(*a*) Le même événement eſt arrivé 1500 ans après, nous avons vu un prêtre dans un teſtament de mort avouer que pendant ſa vie il avoit trompé les brebis ſacrées dont il étoit le paſteur & leur tenir mot à mot le langage que tient ici Foë à ſes diſciples : tant les ſectaires de tous les ſiècles ſe reſſemblent ! — Voyez ci-après l'article *Meſlier*.

Digitized by Google

ſoumettre aux dogmes politiques de l'état où l'on vit ; mais ce n'étoit que le ceintre d'une voute qu'on détache, quand l'édifice eſt achevé : dès qu'on étoit ſuffiſamment initié dans les myſtères de la ſecte, on parloit ſans voile, & on expliquoit aux proſélytes le code affreux de l'athéiſme.

L'HOMME AVEC DIEU.

La parfaite apathie des Stoïciens, ou ſi l'on veut, la doctrine de l'automatiſme, ſe lioit dans l'imagination des partiſans de Foë avec ſon ſyſtême ; les commentateurs de ſon évangile débitoient que plus on s'approchoit de la nature d'une pierre, plus on devenoit ſemblable au premier principe (*a*), — tous les ſcélérats qui avoient des remords, chercherent alors à devenir pierres, & l'athée de cabinet fit éclorre les athées de cour.

(*a*) Voyez ſur l'apathie la *correſpondance du docteur Young & de Fontenelle*, au tom. 3. de cet ouvrage.

Digitized by Google

AVERROÈS.

PARTIE III.

JE franchis un intervalle de près de douze-cents ans, pendant ce temps là on ne rencontre pas un ſeul athée de principe : le petit nombre des détracteurs de l'exiſtence de Dieu qui parurent alors, furent des diſciples de Lucrèce qui le commentèrent obſcurément, mais ſans dogmatiſer.

Averroës ſi célèbre dans l'Europe, pour avoir traduit Ariſtote en Arabe, avoit des ſentiments très-libres ſur Dieu & ſur les cultes religieux de la terre : il appelloit le chriſtianiſme la religion des aveugles, à cauſe de l'obſcurité de ſes dogmes; le judaïſme, la religion des enfants, à cauſe de la frivolité de ſes cérémonies, & le mahométiſme la religion des pourceaux à cauſe de la licence de ſa morale.

Son athéiſme fit tant de bruit à Maroc où il exercoit la première des magiſtratures, que le ſouverain l'obligea à ſe rétracter à la porte de la Moſquée, & en vertu de

Digitized by Google

la ſentence royale, tous les Muſulmans eurent la permiſſion de lui cracher au viſage : Averroës ſe ſoumit à tant d'opprobres ; il rentra chez lui flétri, conſpué, ſifflé, mais plus athée que jamais.

Averroës peut être regardé comme le chef d'une ſecte d'athées qui ſubſiſte encore parmi les Muſulmans ; on les appelle *manſcrini*, ou les *poſſeſſeurs du ſecret* ; ils ſont en général plus lettrés que le reſte des Turcs, & on en voit beaucoup à Conſtantinople (*a*) : le grand Muphti qui repréſente le pontife de Rome, & qui en a ſi non le pouvoir, du moins l'intolérance, cherche autant qu'il eſt en lui à exterminer ces malheureux, ſoit avec le cordon des muets, ſoit avec la flamme des bûchers ; Bayle rapporte que de ſon temps on en fit périr un à Conſtantinople avec beaucoup d'éclat ; il ſe nommoit Effendi : on lui offrit la vie, s'il ſe rétractoit : il répondit que la vérité lui étoit plus chère que le jour, & il mourut martyr de l'athéiſme (*b*).

(*a*) *Voyages de Gemelli Carreri*. tom. I. pag. 400.

(*b*) Bayle, œuvr. diverſ. *Parallele de l'athéiſme & de l'idolâtrie*.

Digitized by Google

PARTIE III. Averroës mourut en 1226, juge ſuprême des mêmes Muſulmans qui avoient craché ſur lui à la Moſquée : ce qui n'eſt point extraordinaire dans un état ſoumis au pouvoir abſolu.

POMPONACE.

Digitized by Google

POMPONACE.

L'HOMME AVEC DIEU.

POMPONACE né à Mantoue, patrie de Virgile & de Sannazar, étoit de la taille d'un Lapon ; ce pygmée avoit la tête d'Encelade, & tenta tant qu'il vécut, de détrôner la divinité.

Son livre *de l'immortalité de l'ame*, où il la nie ; celui *des enchantements*, où il ſe fait le défenſeur de l'influence des aſtres ; & celui *du deſtin* où il ſe joue de la providence, firent beaucoup de bruit en Italie : on les mit à l'index ; mais l'auteur ne fut pas brûlé, ce qu'il faut attribuer en partie à la circonſpection de ſon caractère : car il avoit pour maxime de parler en homme crédule, & de penſer en philoſophe.

Pomponace avoit la plus haute idée des philoſophes : *ce ſont*, dit-il, dans un de ſes ouvrages, *les ſeuls êtres qui méritent le nom d'hommes* ; *pour les autres*, *il faut les regarder comme de ſimples figures*, *propres à remplir les vuides qui ſont dans l'univers.*

Digitized by Google

Ce bébé de l'athéiſme étoit un des plus violens enthouſiaſtes du péripatétiſme : on peut même dire que ce ſceptique qui croyoit au-deſſous de lui de ſe proſterner devant un être ſuprême, adoroit réellement Ariſtote : il mourut dans ſon lit, vers le milieu du ſeizième ſiècle.

Digitized by Google

DESPERIERS.

DESPERIERS fut, dit-on, un des précurſeurs de Spinoſa, & on le prouve par ſa petite ſatyre du *Cymbalum mundi*, où il s'amuſe aux dépens des adeptes qui cherchent le grand œuvre, des chevaux qui parlent, & des chiens d'Actéon : dès que le livre parut, il fut brûlé par le parlement, & cenſuré par la Sorbonne ; on l'a réimprimé au commencement de ce ſiècle, & on voit à ſa lecture qu'il pèche bien plus contre le bon ſens, que contre la divinité. L'HOMME AVEC DIEU.

Deſperiers avoit été valet de chambre de la ſœur de François premier : il ſe perça de ſon épée dans ſon palais au milieu d'un accès de frénéſie : les théologiens ne manquèrent pas alors de renouveller leurs anathèmes, ils perſuadèrent à la nation, que l'écrivain qui s'étoit tué comme Lucrèce, devoit avoir été athée comme lui, ce qui pourroit n'être vrai qu'en Sorbonne.

Digitized by Google

RUGGERI.

PARTIE III.

LE Florentin Côme Ruggeri, s'introduiſit en qualité d'aſtrologue à la cour de Catherine de Médicis ; il entra dans une conſpiration, & on lui fit ſon procès : ſon principal crime étoit d'avoir percé au cœur une image de cire qui repréſentoit Charles IX ; on l'appliqua à la queſtion, il la ſoutint avec intrépidité, & on ne le condamna qu'aux galères ; mais bientôt après la reine mère qui avoit beſoin de l'influence des planètes pour s'endormir sur ſes crimes, le rappella à la cour & l'aſtrologue flétri devint plus puiſſant que jamais.

Ruggeri ſous le grand Henri IV, devint hiſtoriographe de France (*a*) : mais au lieu d'écrire les mémoires de ſon ſiècle, il ne fit que des almanachs.

Cet Italien paſſe pour avoir été un des athées les plus effrénés que l'Europe ait vu

(*a*) Thuanus *de vitâ ſuâ*, lib. 6.

Digitized by Google

depuis Diagoras : ſon ſiècle le jugea ainſi ſur ſes almanachs & ſes horoſcopes : la poſtérité plus ſenſée, ne le conjecture que par le délire de ſa mort : les prêtres s'étant rendus chez lui avec leur cortège funèbre, & voulant l'intimider par l'image d'un Dieu irrité & de l'éternité des peines ; *inſenſés que vous êtes*, leur dit-il : *y a-t-il d'autres démons que les fanatiques qui tourmentent notre exiſtence, & d'autre Dieu, que les rois qui la rendent heureuſe* ? il expira en proférant ces blaſphêmes ; ſon cadavre fut traîné ſur la claye & ſes cendres jettées à la voirie (*a*).

(*a*) Dict. de Bayle, art. *Ruggeri*.

VANINI.

PARTIE III. L'ATHEISME du malheureux prêtre Napolitain Vanini, eſt encore plus conſigné dans ſa vie que dans ſes ouvrages : preſque tous ſes livres ſont imprimés avec privilège & reſpirent l'orthodoxie & la barbarie de ſon ſiècle ; il n'y a que ſes dialogues *ſur les merveilles de la nature* où l'on puiſſe entrevoir la licence de ſes opinions : c'eſt-là qu'il conſeille de décharger les villes des vieillards, des fainéants & de tous les hommes inutiles à la patrie, & de mettre ainſi à mort tous les ans un million d'hommes comme des ronces qui étouffent les plantes ſalutaires ; idée atroce, mais qu'il avoit puiſée dans la légiſlation de Lacédémone : car il n'étoit pas fait pour tirer de ſa tête même une erreur.

Le minime Merſenne qui auroit été le plus obſcur des moines qui ſont les plus obſcurs des hommes, ſans l'honneur que lui fit Deſcartes de cultiver ſa correſpondance, oſa imprimer que Vanini étoit parti de Naples

avec douze apôtres pour convertir l'univers à l'athéiſme, mais ce malheureux méthaphyſicien n'étoit ni aſſez éclairé, ni aſſez enthouſiaſte pour fonder une ſecte; l'origine de ce conte fut ſans doute quelqu'épigramme téméraire contre le chriſtianiſme, & il falloit être auſſi ſtupide que Merſenne pour la rapporter ſérieuſement, afin de flétrir la mémoire de Vanini.

Quoi qu'il en ſoit de ce fait, le ſophiſte Napolitain parla d'une manière aſſez inconſidérée, pour qu'on l'accuſât d'athéïſme devant le parlement de Toulouſe; ſon procès lui fut fait avec une atrocité que la même ville n'a renouvellé que de nos jours dans l'affaire de Calas: on le condamna, non pour avoir propoſé aux légiſlateurs d'aſſaſſiner les membres inutiles de la ſociété, mais pour avoir conſervé chez lui un crapaud vivant dans un vaſe, ce qui étoit aux yeux de ſes juges une preuve évidente de magie: on pouſſa la démence juſqu'à le condamner comme athée & comme adorateur de ce crapaud, ce qui eſt contradictoire; mais la logique du fanatiſme n'eſt pas celle du bon ſens.

Digitized by Google

La ſentence de Vanini fut exécutée en 1619 ; il eut la langue coupée & fut brûlé vif ; on aſſure qu'un moment avant ſon ſupplice, l'exécuteur lui ayant ordonné de demander pardon à Dieu, au roi & à la juſtice, il répondit : *Je ne crois pas en Dieu ; je n'ai point offenſé le roi, & je donne la juſtice au diable* (*a*).

Dans ces temps de barbarie, on ne réfutoit point l'athée, on le brûloit ; c'étoit l'unique juriſprudence de nos climats : comme ſi nos peres avoient appréhendé qu'on n'oubliât qu'ils deſcendoient de ces adorateurs de Teutates qui brûloient dans des paniers d'oſier leur Jephté & leur Iphigénie.

Quelque temps avant le ſupplice de Vanini, on avoit brûlé dans Paris un homme ſoupçonné d'avoir dogmatiſé ſecrétement en faveur de l'athéiſme ; ce malheureux, dont le nom même n'eſt pas parvenu juſqu'à nous, diſoit qu'il n'y avoit d'autre Dieu dans l'uni-

(*a*) Voyez ſur la plupart de ces faits la vie de Vanini, imprimée à Londres en 1717 & dédiée à mylord North : car Vanini a eu un hiſtorien auſſi bien qu'Alexandre & Charles XII.

Digitized by Google

vers qu'un corps pur & ſans tâche : auſſi quand on le brûla, il avoit encore ſa virginité (*a*) ; cet athée d'une nouvelle eſpèce étoit un frénétique obſcur, qui fut opprimé par des frénétiques puiſſants : & dans toute ſociété l'abus de la raiſon eſt encore moins dangereux que l'abus du pouvoir.

(*a*) Œuvres diverſ. de Bayle. — *Parallele de l'athéiſme & de l'idolâtrie.*

Digitized by Google

BRUNI.

PARTIE III.

GIORDANO Bruni, un des plus grands propagateurs de l'athéiſme qu'ait produit le ſeizieme ſiècle, compoſa une foule d'ouvrages qui n'ont de mérite que leur cyniſme & leur rareté: celui où l'impiété de cet Italien ſe montre le plus à découvert, fut imprimé à Londres chez le lord Sydnei, l'un des plus grands hommes de l'Angleterre, il a pour titre *la déroute de la bête triomphante.* (a) L'auteur ſuppoſe que Jupiter indigné de voir ſon culte ſi négligé, aſſembla toutes les conſtellations, & leur repréſenta que l'offenſe étoit d'autant plus grande, qu'il leur avoit impoſé à preſque toutes le nom d'une divinité; ce qui faiſoit du ciel un livre de théo-

(a) *Spaccio della beſtia triomphante.* --- Addiſſon dit que de ſon temps ce petit pamphlet contre les religions étoit devenu ſi rare qu'on l'achetoit trente louis. Voyez le *Spectateur*, tom. IV. diſc. XXVII. --- Un moyen bien ſûr de faire tomber dans l'oubli tous ces livres merveilleux, ſeroit de les réimprimer.

Digitized by Google

logie : Momus répondit qu'il falloit l'attribuer aux contes ſcandaleux qu'on avoit faits ſur ces mêmes divinités, & à ce ſujet le prétendu Lucien des athées détruit tous les cultes de la terre : la concluſion de l'apologue eſt que Jupiter bannit les divinités du ciel & donne le nom des vertus aux étoiles.

L'HOMME AVEC DIEU.

Si du moins Bruni avoit ſubſtitué le culte ſimple & ſublime du théiſme aux cultes extravagants dont la terre de tout temps a été inondée, on lui pardonneroit d'avoir défendu la meilleure des cauſes dans la plus inſipide des allégories.

Mais on voit par ſon traité de l'*Infini*, par ſon *ſouper du jour des cendres*, &c. que c'étoit un ſophiſte ſans principes & ſans caractère ; il s'étoit propoſé d'anéantir Dieu & l'inquiſition ; Dieu lui a pardonné peut-être ; pour l'inquiſition, elle le fit brûler vif, & la ſentence du ſaint-office fut exécutée à Veniſe en 1600.

Digitized by Google

CAMPANELLA.

PARTIE III.

CE dominicain de la Calabre débuta dans ſon ordre par un crime que les moines ne pardonnent jamais, celui d'avoir raiſon contre ſes anciens : le plus frénétique de ſes confreres l'accuſa d'avoir voulu livrer Naples aux ennemis de l'état, & ce qui dans ce temps-là paroiſſoit encore plus grave, d'être un hérétique ; Campanella fut puni par 27 ans de priſon, & y ſubit la queſtion juſqu'à ſept fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures ; je ne ſerois point ſurpris qu'une oppreſſion auſſi longue & auſſi abominable eût porté ce malheureux à blaſphémer contre la providence ; l'effet du crime triomphant eſt de rendre Dieu plus cher à l'homme éclairé & de faire un athée de l'homme ſans principes.

Campanella devenu libre fit imprimer à Rome ſon *Atheiſmus triumphatus* ; où toutes les objections contre Dieu ſont expoſées avec force, tandis que tout eſt vague & inſipide dans les réponſes : cet ouvrage pour-

Digitized by Google

roit être intitulé *Atheiſmus triumphans* ; les bibliographes qui jugent des livres par le frontiſpice, rangent cet ouvrage parmi les apologies du chriſtianiſme ; & il eſt probable que c'eſt l'autorité de ces quinze-vingt de la littérature qui a empêché le ſaint-office de mettre ce livre à l'index.

L'HOMME AVEC DIEU.

Digitized by Google

BERIGARD.

PARTIE III.

C'ETOIT un ſophiſte, grand partiſan des quiddités & des catégories, qui profeſſa avec diſtinction la philoſophie à Piſe & à Padoue; ſon *Civentus Pilanus* & ſes *Dubitationes Galilæi Lyncæi*, renferment les germes de l'athéiſme le plus réfléchi; il y attribue au haſard la fondation du monde, jette des doutes ſur l'exiſtence divine, & anéantit la providence; ce qu'il y a de bien extraordinaire, c'eſt que ſes livres furent approuvés avec éloge par le ſaint-office. Mais aucune contradiction ne doit étonner dans un tribunal eſſentiellement contre nature.

Digitized by Google

KNUTSEN.

CE Diagoras Allemand eſt très-connu, pour avoir tenté d'exécuter le projet que le calomniateur Merſenne prêta à Vanini : il voulut fonder une ſecte d'athées ſous le nom d'*amis de la conſcience ;* on y entroit en promettant de nier l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame, & de ne ſe conduire que par les lumières de la raiſon : les dogmes de cette nouvelle profeſſion de foi ſont conſignés dans deux dialogues Allemands de Knutſen qui ſont un chef-d'œuvre d'extravagance (*a*) ; le patriarche de la ſecte ſe vantoit d'avoir trouvé beaucoup d'*amis de la conſcience* : ce qui étoit le moyen le plus ingénieux d'en faire naître ; mais malgré ſes prétentions, ſa tombe renferme aujourd'hui ſon nom, ſa ſecte, & ſes ouvrages.

L'HOMME AVEC DIEU.

(*a*) On connoît auſſi de ce ſophiſte une lettre latine qu'on peut lire dans les *entretiens ſur divers ſujets d'hiſtoire & de littérature*, par le ſavant La Croze.

Digitized by Google

THÉOPHILE.

CE poëte célébre pour ſon temps, fut une des plus déplorables victimes de l'inquiſition Françoiſe, dans un ſiècle où les jéſuites étoient puiſſants & par conſéquent perſécuteurs : une ſatyre qu'il eut la foibleſſe de ſe permettre contre ces religieux fut le germe de tous ſes malheurs : on l'accuſa d'athéiſme : on lui fit ſon procès & il fut brûlé en effigie en 1621 ; il revint à Paris cinq ans après, logea chez le duc de Montmorency, qui lui avoit offert un azile, & y mourut de chagrin à l'âge de 36 ans ; l'accuſation d'athéiſme intentée contre lui n'eſt rien moins que prouvée : ſes vers inſipides ou bourſoufflés attaquent moins Dieu que le bon ſens ; & il n'y a d'évident dans cette perſécution, que la rage des prêtres qui l'accuſèrent, & la démence barbare des juges qui le flétrirent.

DES-BARREAUX.

Digitized by Google

DES-BARREAUX.

L'HOMME AVEC DIEU.

LE ſoupçon de la poſtérité ſur l'athéïſme de Des-Barreaux eſt un peu mieux fondé, mais ne doit point être mis cependant au rang des vérités hiſtoriques; c'étoit un conſeiller au parlement, grand partiſan d'Epicure, vivant comme Pétrone, & aimant trop la tranquillité pour ne pas croire même au Dieu des Théologiens.

On trouva, dit-on, dans les papiers de Théophile des lettres latines de Des-Barreaux, où ſon impiété ſe montroit ſans voile; mais ces lettres ne furent point imprimées, & tant que ces pièces du procès ne feront pas entre les mains du public, perſonne n'a le droit de flétrir ſa mémoire.

Boileau a pu dire dans ſes ſatyres:

Du tonnerre dans l'air bravant les vaſtes carreaux,
Et nous parlant de Dieu, du ton de Des-Barreaux:

Mais au tribunal de la raiſon, de quelle autorité peut être une ſatyre?

Au reſte ſi Des-Barreaux a été vraiment un athée, il l'étoit ſans principe, & de quel poids ſeroit le ſuffrage d'un épicurien qui, tant qu'il ſe portoit bien, faiſoit des épigrammes contre Dieu, & à la moindre indigeſtion, lui demandoit pardon dans des ſonnets qu'enſuite il aimoit à déſavouer?

Digitized by Google

LISZINSKI.

CASIMIR Liſzinſki, gentil-homme Polonois s'étoit fait un ennemi d'un évêque de Poſmanie; celui-ci l'accuſa d'athéiſme à la diète de Grodno, & comme il étoit très-puiſſant, il fut écouté; malheureuſement, on avoit trouvé chez Liſzinski, un manuſcrit où il ſoutenoit que c'étoit l'homme qui étoit le créateur de Dieu; il n'en fallut pas davantage pour condamner l'auteur au feu: la ſentence fut exécutée en 1689, & ſes cendres ayant été miſes dans un canon furent tirées en l'air du côté de la Tartarie (*a*); on voit que chez toutes les nations, on s'eſt permis très-légèrement de brûler les hommes pour la cauſe de Dieu.

L'HOMME AVEC DIEU.

(*a*) *Spectateur* d'Addiſſon, tom. IV. Diſc. 27.

Digitized by Google

HOBBES.

Ce célèbre ſceptique de l'Angleterre n'attaqua pas le théiſme avec des arguments de l'école, ou dans des vers oubliés : il étaya le genie de Lucrèce de ſa puiſſante dialectique : c'eſt à lui peut-être qu'on doit Spinoſa, & il eſt bon de s'arrêter un moment ſur ſa perſonne & ſur ſes ouvrages.

Hobbes naquit à Mamelsbury, l'année où la flotte invincible de Philippe II fut détruite par les tempêtes, il fut dans ſa jeuneſſe de la ſociété du chancelier Bacon : c'eſt chez ce beau génie qu'il apprit à détruire non l'idée de Dieu, mais les préjugés des hommes.

Londres commençoit à devenir le foyer de cette guerre civile célèbre, d'où devoit dériver la conſtitution Angloiſe, le chef-d'œvre des gouvernements, le ſeul de l'Europe moderne où l'on ait cimenté par des loix, le contrat qui lie un roi à ſes peuples : Hobbes étudia la politique en lui-

Digitized by Google

même, & non dans les livres frivoles de ſes contemporains, & le fruit de ſes travaux, fut ſon traité *du citoyen* & ſon *Leviathan*. L'HOMME AVEC DIEU.

Ces deux ouvrages qui, malgré les erreurs qu'ils renferment, reſpirent la tolérance & l'amour des hommes ne furent accueillis d'aucun parti : Hobbes étoit philoſophe & ne pouvoit ſe faire entendre par des rebelles ou par des eſclaves.

Obligé de quitter l'Angleterre, il vint en France ; Richelieu régnoit alors pour Louis XIII, & le défenſeur des droits du citoyen fut accueilli de l'aſſaſſin des de Thou, des Marillac & des Montmorency.

Une diſpute qu'il eut dans ce temps-là avec Deſcartes ſur les loix du mouvement, acheva de développer dans ſon eſprit les germes de l'athéiſme ; il s'en falloit bien que ſes principes fuſſent les mêmes que ceux de ſon adverſaire : le philoſophe François étoit parti de cet axiome, *je penſe, donc je ſuis* : celui de Mamelsbury, poſa pour baſe de ſa métaphyſique : *je penſe, donc la matière peut penſer* ; quoique l'infini ſépare

ces deux ſyſtêmes, il eſt venu de nos jours un Hardouin qui a mis d'accord leurs auteurs en les rangeant tous deux dans la claſſe des athées.

Le philoſophe a appellé de ce jugement par rapport à Deſcartes : il n'en eſt pas de même de Hobbes ; on ne peut douter à la lecture réfléchie de ſon *corps politique*, de ſon *décameron*, de ſes écrits polémiques contre l'évêque de Derry, qu'il n'eût les ſentiments les plus audacieux ſur la divinité.

Son grand principe que tout s'exécute par des loix méchaniques, & que la matière par ſa ſeule énergie a produit & conſerve le ſyſtême des êtres, conduit au dogme deſtructeur de la fatalité.

Ses axiômes politiques que la nature a donné à tous, le droit à tout, même à l'offenſe ; qu'il n'y a point de différence entre le juſte & l'injuſte, & qu'on n'eſt vraiment bon ou méchant, que dans la ville où l'on vit, renverſent eſſentiellement la morale du genre humain.

Hobbes né le plus indépendant des êtres qui reſpirent ſur ce globe, ſoutenoit que

Digitized by Google

l'athée ne donnant pas ſon conſentement au pacte de l'homme avec Dieu, n'étoit point ſous ſon empire, & ne devoit point être obligé d'obſerver ſes loix (*a*), comme ſi le modérateur des mondes reſſembloit à nos foibles deſpotes, dont un Caton rend la tyrannie inutile en fuyant, ou par un coup de poignard. L'HOMME AVEC DIEU.

Le philoſophe de Mamelsbury croyoit le premier dogme du théiſme tellement inutile aux légiſlateurs, qu'il a écrit que ſi dans une république où l'on ne reconnoîtroit point de Dieu, quelque citoyen venoit en propoſer un, il le feroit pendre.

Quelqu'atroces que ſoient ces propoſitions, ce ne furent point celles contre leſquelles l'Angleterre réclama : c'étoit ſa liberté qui l'occupoit alors & non ſon culte ; ou plutôt elle ne s'occupoit de ſon culte que par rapport à ſa liberté ; auſſi quand Hobbes imprima que la ſanction civile étoit néceſſaire à la religion, & que le vrai pontife étoit le magiſtrat ; cette vérité éternelle ſouleva la moitié de la nation ;

(*a*) *De cive*, Cap. 14. & 15.

Digitized by Google

PARTIE III.

les prêtres qui avoient intérêt que l'état fût dans l'égliſe & non l'égliſe dans l'état, anathématiſèrent le philoſophe, & ils en firent un athée non pour avoir nié Dieu, mais pour avoir prévenu les crimes du ſacerdoce.

Hobbes odieux à une partie de l'Angleterre par l'audace de ſes écrits politiques, fut ſoupçonné d'avoir favoriſé Cromwel en ſon régicide : ce fait n'a jamais été avéré ; on ne put lui reprocher à cet égard que cette phraſe du *Leviathan* : » Les ſujets ne ſont » obligés envers leur ſouverain que tant qu'il » lui reſte le pouvoir de les protéger (*a*). Le ſophiſte de Mamelsbury eſt déja aſſez coupable envers les hommes ſans charger encore ſa mémoire du crime de rebellion.

Hobbes mourut tranquille à l'âge de 91 ans regretté de tout ce qui l'approchoit ; car il étoit fils tendre, citoyen éclairé & bon ami ;

(*a*) *Obligatio civium erga eum qui ſummam habet poteſtatem, tandem nec diutius permanere intelligitur quam manet potentia cives protegendi.* — Charles I étoit alors malheureuſement hors d'état de protéger ſes ſujets fidelles : il n'en falloit pas tant pour empoiſonner les vues du philoſophe.

Digitized by Google

ainſi il reſſerroit par l'exemple de ſa vie les vertus ſociales qu'il relâchoit par l'intempérance de ſa plume.

Une ſi ſingulière contradiction n'étoit pas la ſeule qui caractériſât la perſonne de ce philoſophe : ce ſceptique qui nioit hautement qu'il y eût une ſubſtance diſtincte de la matière, avoit tellement peur des eſprits qu'il ne pouvoit reſter ſeul dans une chambre fermée (*a*) ; il vanta l'excellence des mathématiques & il écrivit contr'elles ; il profita de l'excellente dialectique de Bayle & il affecta pour lui le plus ſouverain des mépris ; Hobbes, en un mot, fut un homme extraordinaire, mais ne ſera jamais un grand homme.

(*a*) *Londres*, tom. 2. pag. 8.

Digitized by Google

SPINOSA.

PARTIE III.

CE fameux athée tant cité & ſi peu lu, nâquit en 1632 d'un juif Portugais, établi à Amſterdam; l'activité de ſon génie s'exerça de bonne heure: trop éclairé pour admettre ſans motif les idées reçues, il commença par ſe faire le juge de la religion de ſes peres, les rêveries du rabiniſme n'étoient pas de nature à pouvoir germer dans ſon entendement, & il ne tarda pas à les rejeter: les juifs inſtruits de cette apoſtaſie ſecrette craignirent les ſuites de ſa franchiſe, & répondirent à ſes arguments par un coup de poignard.

Spinoſa revenu de ſa bleſſure abandonna publiquement un culte qui autoriſoit ſes aſſaſſinats, & ſe livra tout entier à la philoſophie, l'amie des mœurs & de la tolérance; il laiſſoit paſſer quelquefois trois mois entier ſans ſortir de ſon cabinet: cette perſévérance dans le travail auroit fait de ce philoſophe le rival de Deſcartes, s'il avoit eu ſa logique & ſon génie.

Digitized by Google

Spinoſa, en adoptant le dogme effrené de Diagoras, conſerva les mœurs de Socrate ; il avoit la ſobriété des Bonzes & de nos anachoretes : ſon déſintéreſſement étoit ſi héroïque, que malgré la modicité de ſa fortune, il remit aux héritiers de l'infortuné Jean de Witt une penſion de 200 florins que lui faiſoit ce grand homme : on ne le connoiſſoit dans ſa ſolitude que par ſes bienfaits : il ſembloit que ce vertueux ſophiſte cherchât à rendre à ſa terre par l'exemple de ſa vie, le Dieu qu'il lui raviſſoit par ſon ſyſtême.

Ses travaux inconſidérés réunis à ſes malheurs abrégèrent ſes jours : il mourut à la Haye, âgé de 45 ans, avec les regrets de tous les gens de bien qui n'avoient pas lu ſes ouvrages.

Spinoſa ne tomba que par degré dans l'athéiſme ; il en paroiſſoit très éloigné au commencement de ſa carrière philoſophique, quand il publia les *Principes de Deſcartes démontrés à la façon des géomètres* : mais il en eſt de ce juif célèbre comme de Bayle : ſon ſcepticiſme étoit un fluide corroſif qui commença par mordre ſur les

Digitized by Google

erreurs & qui attaqua enſuite les vérités de la nature.

Le premier ouvrage où Spinoſa fut lui-même, eſt ce fameux traité Théologo-politique, où il examine les cultes religieux en citoyen du monde; ſes principaux traits ſont dirigés contre la légiſlation de Moyſe, les prophéties des juifs & leurs miracles: s'il faut croire ce dangereux ſceptique, le légiſlateur Hébreux étoit un fanatique imbécille: les prophéties n'ont pas plus de poids que les oracles des Sybilles, & les miracles ſont impoſſibles: il y a au reſte des recherches immenſes dans cet ouvrage, & Newton y avoit puiſé les principes fondamentaux de ſa chronologie.

Les œuvres poſthumes de Spinoſa bien plus hardies encore que le traité Théologo-politique, renferment ſa vraie profeſſion de foi: il y expoſe ſon ſyſtême avec un ordre géométrique qui étonne; le fameux comte de Boulainvilliers l'a analyſé avec préciſion dans un livre qui a pour titre *Réfutation de Spinoſa*: cette réfutation annoncée dans le frontiſpice ne ſe trouve pas dans l'ouvrage; & il eſt probable que c'eſt afin de faire paſſer

Digitized by Google

le poiſon, qu'on a écrit ſur le vaſe le mot d'antidote.

Suivant ce héros des athées modernes, il n'y a qu'une ſeule ſubſtance douée de l'étendue & de la penſée ; tous les êtres de l'univers ſont des modes de cette ſubſtance, qu'on peut appeller Dieu, ſi l'on ne veut pas effaroucher le vulgaire ; un autre ordre de choſes que celui que nous voyons eſt impoſſible ; les cauſes finales ſont une chimère, & le monde ne ſe meut que par les loix d'une aveugle fatalité.

Bayle, qui malgré ſon pyrrhoniſme, n'étoit qu'un théiſte inconſéquent, a réfuté ce ſyſtême d'une manière triomphante (*a*) ; il a prouvé qu'une ſubſtance unique ne peut être compoſée de parries hétérogènes & diviſibles comme la matière ; que le monde n'eſt pas le meilleur des mondes poſſibles ; que des

(*a*) Voy. ſon Diction. hiſtor. au mot *Spinoſa* ; vous y trouverez des choſes : ſi vous ne voulez que des mots & des injures, liſez l'ouvrage qui a pour titre : *Arcana atheiſmi revelata philoſophiæ & paradoxa refutata examine tractatùs Theologo-politici, authore Cupero* ; & les critiques diffuſes du bénédictin Lamy ou du miniſtre Bredembourg.

effets ſans cauſe ſont une contradiction dans les termes ; & que Dieu dans cette hypothèſe étant ſujet à déraiſonner avec les ſophiſtes, à être violé avec Lucrece, & à ſe manger avec les Cannibales, ſe trouve le plus extravagant des monſtres qui ſoient ſortis de l'imagination des mythologiſtes & des théologiens.

La phyſique de Spinoſa a pour baſe la chimere Cartéſienne ſur le plein. Sa métaphyſique roule ſur le néant des abſtractions : ſa morale dérive d'une ignorance profonde de la nature des hommes & de leur rapport avec les êtres qui les environnent. — Quand un athée marche ainſi ſans ceſſe ſur des ſables mouvants, il eſt difficile qu'il parvienne à la vérité, auſſitôt que le théiſte qui ſuit d'un pied ferme une route qui lui a été frayée par une chaîne de grands hommes.

Digitized by Google

TOLAND.

CE ſceptique Irlandois étoit né avec une ame fière & indépendante, que l'indigence aiguillonnoit ſans humilier & que l'oppreſſion irritoit ſans abattre; le premier ouvrage qu'il publia fut ſon *Chriſtianiſme ſans myſtères*, la moins audacieuſe de ſes déclamations contre le culte de ſes ancêtres: on le flétrit dans ſa patrie au lieu de l'inſtruire; on l'opprima au lieu de le refuter: alors ſa plume ceſſa d'être circonſpecte; il lança contre tous les cultes religieux ſon *Nazaréen*, ſon *Panthœiſticon* & ſes *Origines* (*a*). Il ſembloit que cette attaque dût irriter les ſerpents du fanatiſme: mais contre l'attente générale, ils

L'HOMME AVEC DIEU.

(*a*) Le chriſtianiſme ſur-tout étoit à ſes yeux une idole qu'il ſe faiſoit un devoir d'abattre: on voit dans ſes ouvrages les plus étrangers à la religion des traces de ſon animoſité contre ce culte; il a fait une vie de Milton où à propos de l'*Eikon Baſiliki*, attribué à l'infortuné roi Charles I, il ſe joue de nos livres ſacrés; ſa fureur eſt trop ouverte pour être dangereuſe.

Digitized by Google

ceſſerent de ſiffler, & Toland perſécuté pour avoir combattu un culte, ceſſa de l'être quand il les attaqua tous.

Les idées extraordinaires, je ne dis pas les idées juſtes, ſe rencontrent en foule dans les ouvrages de Toland; il eſt le premier ou plutôt le ſeul écrivain qui ait avancé que Moyſe étoit auſſi athée que Spinoſa; le ſavant Huet a eu la foibleſſe de réfuter ſérieuſement ce paradoxe.

Toland étoit lui-même athée; & quoiqu'il n'en faſſe pas l'aveu, on le voit évidemment dans ſes ouvrages: il mourut en 1722, en diſant: *Je vais dormir.*

MANDEVILLE.

Digitized by Google

MANDEVILLE.

CE médecin Hollandois publia dans la patrie des Locke & des Newton tous les ouvrages audacieux auxquels il doit une ſorte de célébrité ; ſes *Penſées libres* & la *Fable des Abeilles* ſont les ſeuls que conſervent les bibliomanes ; le cyniſme s'y montre à découvert ; l'auteur y nie la diſtinction du juſte & de l'injuſte, & tente de faire l'apologie de la licence & des crimes : ſans l'allégorie qui ſert de voile à ces dogmes atroces, l'athée lui-même ne pourroit les lire : Mandeville mourut à Londres en 1733, après avoir vécu dans les principes qui dirigèrent ſa plume. L'HOMME AVEC DIEU.

Digitized by Google

MESLIER.

PARTIE III. Il y avoit en Champagne un curé de mœurs irréprochables qui vivoit en Stoïcien, & donnoit à l'indigent chaque année le reſte de ſon revenu ; on le propoſoit à l'incrédule comme l'exemple du ſacerdoce : il mourut en 1733, on chercha ſon teſtament, & on trouva ſous ce titre un manuſcrit très-volumineux, ſur l'enveloppe duquel étoient ces mots adreſſés à ſes paroiſſiens : « J'ai vu & reconnu les erreurs, les folies & les méchancetés des hommes ; je les déteſte : je n'ai oſé le dire pendant ma vie, mais je le dirai au moins en mourant ; puiſſe ce mémoire écrit de ma main ſervir de témoignage à la vérité !

On ouvrit ce manuſcrit & on y lut avec étonnement une critique naïve & groſſière de tous les dogmes qu'il avoit prêchés pendant vingt ans : ſon but étoit d'anéantir toute religion, même celle de la nature (*a*) ; on ne

(*a*) Voyez les détails de cette ſingulière anecdote, *Nouv. Mèlang.* de M. de Voltaire, Tom. VII. pag. 301.

traîna pas ſon cadavre ſur la claye, ſupplice cependant bien plus fait pour ſon crime que pour le ſuicide.

Quelqu'éloge qu'on faſſe de la vie privée de Meſlier, il ne ſera jamais mon héros. Un honnête homme qui a des doutes ſur ſon culte, n'entre pas dans le ſacerdoce : il ne prêche pas pendant vingt ans des dogmes dont il croit voir l'abſurdité ; il n'eſt pas hypocrite toute ſa vie pour être philoſophe quand il ne ſera plus. — Si toutefois on eſt philoſophe quand on ravit à l'homme ſon Dieu & ſa morale.

Digitized by Google

FRERET.

PARTIE III.

FRERET un des écrivains les plus étonnants de ſon ſiècle par ſes vaſtes connoiſſances & par l'abus qu'il fit de ſa raiſon, vécut moins avec les hommes qu'avec les livres, & on s'en apperçoit aſſez à l'aſpérité de ſes mœurs & à la ſécheresſe de ſes ouvrages.

Reçu à l'âge de 25 ans à l'académie des belles-lettres, il y débuta par un diſcours hardi ſur l'origine des François qui lui valut la célébrité & la baſtille (*a*), les inquiſiteurs d'état qui le conduiſirent dans ſa priſon ne lui laiſſèrent que le dictionnaire de Bayle, pour en charmer les ennuis; Freret apprit preſque par cœur ce fameux ſceptique; ſes

(*a*) On demandoit à un homme d'état philoſophe quel étoit dans la capitale l'emplacement où l'on pourroit ériger une ſtatue à un roi qui voulut être le pere de ſes peuples, à Louis XVI: il répondit, *la Baſtille*. --- Mot ſublime que tous ces petits Machiavels de cour qui font de la politique l'art d'opprimer, ne ſont pas à portée d'entendre.

Digitized by Google

doutés contre les cultes religieux germèrent dès-lors dans ſa tête ardente, & voilà l'origine de la *lettre de Thraſibule*.

Freret qui connoiſſoit preſque toutes les langues anciennes & modernes, qui avoit défriché toutes les Landes de la chronologie, qui par l'étude raiſonnée qu'il avoit faite des annales humaines, étoit devenu le citoyen du monde entier, Freret en un mot, le Varron des modernes, a reçu du fond de ſa tombe le tribut d'éloges qu'il méritoit pour l'étendue & la variété de ſes connoiſſances : mais je ne l'enviſage ici que comme deſtructeur du théiſme.

Avant d'attaquer la religion de la nature, ce ſceptique s'eſſaya ſur celle de ſes peres : je ne parle point de ſa *Moyſade*, ſatyre de collège, qu'il eut dans l'âge mûr le courage de déſavouer ; mais ſon *examen des apologiſtes du chriſtianiſme*, eſt un ouvrage digne de Celſe ou du grand Julien, & quelqu'hétérodoxe qu'il paroiſſe, il eſt reſté juſqu'ici ſans réponſe.

Freret très-profond dans ſes écrits, étoit très-modeſte dans les titres qu'il leur impo-

Digitized by Google

ſoit : l'*examen de nos apologiſtes*, eſt cependant moins un examen qu'un jugement : & le livre audacieux qu'il écrivit contre la divinité, au lieu de s'appeller *lettre de Thraſibule*, pouvoit être décoré à ſon frontiſpice du titre faſtueux de *Syſtême de la nature.*

PARTIE III.

Ce qui me confirme dans cette idée, c'eſt que les principaux ſophiſmes du *ſyſtême* ſont tirés de cette lettre de Thraſibule qu'on ne cite jamais (*a*) ; le nouveau Mirabaud n'auroit pas plus exiſté ſans Freret que Boileau ſans Juvenal & l'auteur de l'Enéide ſans celui de l'Illiade.

Les ſophiſmes de l'athée, au reſte ne ſont pas plus neufs dans Freret qui cite des faits, que dans Mirabaud qui fait des phraſes. Ils roulent ſur l'impoſſibilité de connoître l'eſſence de Dieu, qu'on confond avec celle

(*a*) Tout ce que dit le patriarche des athées des idées innées de l'action & de la réaction des parties du grand tout, de la manière dont l'homme a créé ſon Dieu, de l'altération des êtres qui les rend alternativement cauſes & effets, des rêveries théologiques ſur les attributs de l'être ſuprême ; toute cette chaîne, dis-je, de ſophiſmes & de paralogiſmes eſt copiée de la *Lettre de Thraſibule.* Voyez ſur-tout depuis la page 161 juſqu'à la page 274.

Digitized by Google

de s'aſſurer de ſon exiſtence : ſur l'incompatibilité apparente du mal phyſique & de la providence ; ſur l'abſurdité des cultes des hommes qu'on fait retomber ſur celui de la nature, &c. tous ces arguments cent fois rebattus & cent fois réfutés ne peuvent guères plus être rajeunis que par le ſtyle ; ce ſont des traits rouillés dont on polit encore le fer, mais dont on a pour jamais émouſſé la pointe.

Ajoutons pour l'honneur de la mémoire de Freret, que la *lettre de Thraſibule* ne fut point imprimée de ſon vivant ; s'il eut le malheur de devenir athée, il n'y ajouta pas le crime d'en faire.

Ce ſavant mourut en 1749, âgé de 61 ans ; il avoit vécu trois ſiècles, ſi on en juge par ſes ouvrages.

LA METTRIE.

PARTIE III.

PERSONNE n'a écrit contre Dieu avec plus d'audace que La Mettrie, & perſonne ne mérite moins d'être réfuté ; c'étoit, dit-on, un fol qui n'écrivoit que dans l'yvreſſe : on s'en apperçoit aſſez à l'incohérence de ſes idées, & à ſa brillante imagination, à ſon éternelle déraiſon & à ſes saillies.

Son *hiſtoire naturelle de l'ame*, ſon *homme plante*, ſon *homme machine*, ſon *art de jouir*, ſont ſans logique & ſans méthode : toutes les productions de ſa plume effrénée, ne peuvent être lues que par les élèves de Pétrone, au milieu du repas de Trimalcion.

La Mettrie fut toute ſa vie un prodige de contradictions : il la paſſa à traduire Boerhaave & à ſe jouer de ſa morale, à exercer la médecine, & à écrire contre elle : l'auteur de *l'homme machine* avoit vraiment la machine de ſon entendement détraquée ; & ſes livres n'ont pas plus d'autorité en

Digitized by Google

philoſophie que les oracles de la Sybille de Cumes ou de l'Elie des convulſionnaires.

L'HOMME AVEC DIEU.

La plus forte contradiction qu'on reproche à la Mettrie, eſt d'avoir cherché à anéantir Dieu dans ſes écrits, tandiſqu'il avouoit à ſes amis dans l'intimité, qu'il croyoit à ſon exiſtence : la manie d'être cité par-tout, comme une machine extraordinaire, ſuffit pour expliquer ce problême moral ; au reſte on a vu en ce genre un prodige encore plus extraordinaire : un jéſuite employé vingt ans, dans les miſſions du Canada, avoit affronté cent fois le martyre, pour amener les ſauvages au culte d'un Dieu qu'il regardoit comme un impoſteur : un philoſophe lui objectant cette inconſéquence : » ah, répon- » dit-il, vous n'avez pas d'idée du plaiſir » qu'on goûte à ſe faire écouter de vingt » mille hommes, & à leur perſuader ce » qu'on ne croit pas ſoi-même.

La Mettrie mourut à Berlin en 1751, âgé de 43 ans, & ſa mort plus brillante que ſa vie fut honorée d'un éloge funèbre du roi de Pruſſe.

Digitized by Google

BOULANGER.

PARTIE III.

CE génie extraordinaire qui ſe forma lui-même malgré la nature, fut jugé dans ſa jeuneſſe, le plus inepte des hommes, par ſes inſtituteurs; & il eut cela de commun avec le célèbre Malebranche: ils appellèrent tous deux à la poſtérité de ce jugement des beaux eſprits de collège; Malebranche lut Deſcartes & fit la *recherche de la vérité*; Boulanger étudia le cœur humain & le fruit de ſon travail fut le *deſpotiſme Oriental.*

Boulanger étoit ingénieur des ponts & chauſſées: ce fut ſur les grands chemins dont la direction étoit confiée à ſes talens qu'il devint philoſophe: on diroit que l'intelligence ſuit à certains égards les progrès de la vue; l'une & l'autre trop reſſerrées dans l'enceinte des villes ſe développent avec avantage dans une campagne ouverte, & où on jouit en liberté de toute la nature.

Boulanger eut la ſageſſe de bonne heure de ſe défier d'une imagination dont on eſt

Digitized by Google

porté à confondre le brillant avec l'audace; il voulut ſavoir ce que penſoient ſur la nature les hommes qui l'avoient précédés, afin d'acheter le droit de confirmer leurs opinions ou de les combattre; mais on ne peut apprécier les anciens, que par la lecture de leurs écrits originaux; ſuivant ce principe il étudia les langues; dans l'intervalle d'un petit nombre d'années il apprit le grec, le latin, l'arabe & l'hébreu avec ſes dialectes: ſa logique naturelle lui tenoit lieu de grammaire; & quand on a une tête bien organiſée, on vole de ſoi-même dans une carrière où on ne feroit que ramper avec les méthodes arbitraires des Etienne, des Schrevelius & des Maſcleff.

Le *deſpotiſme Oriental* fut le premier écrit de Boulanger; mais il n'eſt que le dernier chapitre d'un ouvrage bien plus audacieux qui ne parut qu'après ſa mort; je veux parler de *l'antiquité dévoilée*, livre plein de recherches, de ſaine critique, & quelquefois d'excellente philoſophie, mais où il s'eſt trop abandonné à ſes conjectures: quelque bril-

Digitized by Google

lant que ſoit un édifice, on n'aime point à le voir bâtir ſur des nuages.

Le *chriſtianiſme dévoilé* eſt une ſatyre amère contre la religion de nos peres, qui a révolté juſqu'au théiſte : la terre a peu de cultes eſſentiellement deſtructeurs : les aſſaſſinats ſacrés, les bûchers de l'inquiſition, les guerres religieuſes ſont moins l'ouvrage de la doctrine que des impoſteurs qui l'annoncent : on peut écrire contre le fanatique, mais ſans l'être ſoi-même.

En général Boulanger paroît trop affecté des maux qui affligent l'eſpèce humaine, les révolutions phyſiques du globe, les traces d'un grand déluge empreintes ſur nos monumens, les crimes du ſacerdoce ſont les ſeuls objets qui ſe préſentent à ſes pinceaux : ſon imagination voit tout en noir, & s'il avoit été ſublime, il auroit été le Tacite des philoſophes.

Ce malheur de voir par-tout le mauvais principe, le conduiſit inſenſiblement à nier le bon ; il ne falloit peut-être que préſenter des tableaux riants à ſon imagination pour

Digitized by Google

le guérir de l'athéiſme : Boulanger mourut à Paris en 1759, âgé de 37 ans : il reſſembloit, dit-on, à Socrate tel qu'il eſt repréſenté dans d'anciennes agathes : mais il n'avoit de ce grand homme que le courage & la phyſionomie.

L'HOMME AVEC DIEU.

Digitized by Google

MIRABAUD.

PARTIE III.

MON enthouſiaſme pour la tolérance m'engage à ne parler ici que des athées qui ne ſont plus : ce n'eſt point au philoſophe de la nature à fournir de l'aliment à la haine ſacerdotale, & à indiquer à la loi la victime qu'elle doit frapper.

Puiſque le nom de Mirabaud ſe trouve à la tête du *ſyſtême de la nature*, je vais ſuppoſer un moment que ce livre effréné a été réellement trouvé dans les papiers du traducteur du Taſſe ; je n'oublierai jamais, même en réfutant un athée ; que la perſonne de l'auteur qu'on critique doit toujours être diſtinguée de ſes ouvrages.

Le *Syſtême de la nature* eſt de tous les livres de ce ſiècle, celui qui eſt le plus aiſé à réfuter, pourvu que la critique parte de la plume d'un théiſte, & non de celle d'un théologien.

Le cinique Mirabaud tout en déclamant contre l'obſcurité des principes métaphyſiques,

Digitized by Google

eſt lui-même, dans ſa définition de la nature, de l'intelligence & des élémens de la matière, auſſi obſcur que Sanchoniaton, ou les livres d'alchymie.

Le *ſyſtême* fourmille de contradictions : ici *l'homme eſt produit de toute éternité* (*a*) ; comme ſi la réunion de ces deux mots *produit* & *éternité*, n'étoit pas néceſſairement incompatible : là *l'obſervateur attentif voit la nature ſe remplir de germes errants* (*b*), tandis que quelques pages plus haut, il aſſure *qu'il n'y a point de germes* (*c*) : ailleurs il avance cette étrange propoſition que *dès que le vice rend l'homme heureux, il doit aimer le vice* (*d*) ; & dans ſes péroraiſons éloquentes il aſſure au genre humain que le bonheur n'exiſte que dans la vertu.

Il me ſemble que quand on oſe affirmer que Dieu n'exiſte pas, il faut le démontrer à la façon des géomètres : dès qu'on ne m'offre que des doutes, je dois préférer ma

(*a*) Tom. I. pag. 81 & 82.
(*b*) Ib. pag. 34.
(*c*) Ib. pag. 23 & 27.
(*d*) Ib. pag. 152.

Digitized by Google

croyance à l'athéiſme : s'il n'y a rien d'évi-
PARTIE III. dent ſur la terre, j'aime encore mieux me tromper avec mon cœur & le genre humain qu'avec un petit nombre de ſophiſtes qui mutilent ma ſenſibilité, & me font mourir mille fois avant d'entrer dans la tombe.

Après une lecture très-réfléchie de ce livre effréné, il m'a paru que l'auteur ne s'étoit point propoſé pour but de faire un ouvrage utile, mais un ouvrage ſingulier, & que ne ſe ſentant point aſſez de génie pour élever à la vérité un monument qui fît époque, il avoit tenté d'acheter la célébrité d'Eroſtrate, par le livre le plus hardi qui fût ſorti encore de la main des hommes.

Il m'a ſemblé que cet écrivain n'étoit ni chymiſte, ni phyſicien ; & il n'y avoit cependant qu'un homme tel que Newton, Stald ou Boerhaave qui eût le droit de décompoſer la matière, & de faire un nouveau ſyſtême ſur la génération des êtres.

Je ſuis tenté de croire que le ſyſtême de la nature eſt un recueil de chapitres faits ſans méthode, & dont des phraſes de rhétorique forment ſeules la liaiſon ; l'auteur avoit

Digitized by Google

avoit aſſez d'eſprit pour écrire avec chaleur quelques pages de ſophiſmes; mais ſa tête n'étoit pas aſſez bien organiſée pour embraſſer d'une vue générale un vaſte ſyſtême d'erreurs, où toutes les idées s'enchaînaſſent & dont rien ne trahît la foibleſſe de l'architecte (*a*).

L'HOMME AVEC DIEU.

(*a*) L'indifférence de l'auteur de la *Philoſophie de la Nature* pour ce livre ſi vanté par les femmes qui ne le liſent point, eſt juſtifié par une lettre de M. de Voltaire, qui nous eſt tombée entre les mains, & dont nous allons tranſcrire quelques fragments.

Lettre de M. de Voltaire à l'Auteur de la Philoſophie de la Nature.

„ Je ſuis bien ſûr, monſieur, que vos mêlanges ſur „ Suétone me donneront autant de plaiſir que votre der„ nier ouvrage, & que j'y trouverai par-tout la main „ du philoſophe: je mets une différence eſſentielle entre „ la *Philoſophie de la Nature* & le *Syſtême de la Nature*; „ il y a, j'en conviens, deux ou trois chapitres éloquents „ dans le Syſtême: mais tout le reſte eſt déclamation & „ répétition; l'auteur ſuppoſe tout & ne prouve rien: ſon „ livre eſt fondé ſur deux grands ridicules, l'un eſt la „ chimère que la matière non penſante produit néceſſai„ rement la penſée: chimère que Spinoſa même n'oſe „ admettre: l'autre . . . .
„ . . . .
„ . . . .
„ C'eſt la honte éternelle de la France que des philoſophes

Digitized by Google

PARTIE III Voilà pourquoi il y a ſi peu de choix dans les matériaux qui forment ce tout monſtrueux ; tant de penſées foibles ou extravagantes à côté de quelques principes pleins de lumière, & un enthouſiaſme ſi factice pour la vertu, après avoir répété le blaſphême de Brutus.

Quant au mérite littéraire de l'ouvrage, il me ſemble encore bien au-deſſous de ſa réputation : il eſt aiſé de démontrer que l'auteur n'a rien créé, & qu'il s'eſt contenté de raſſembler ſous un point de vue les opinions extravagantes qui ſont répandues dans le traité théologo-politique de Spinoſa, dans la lettre de Thraſibule, & dans les œuvres de la Mettrie, de Bollingbroke & de Shaftesbury.

„ d'ailleurs inſtruits aient fait ſervir ces inepties de baſe à „ leurs ſyſtêmes.

„ Vous êtes bien loin, monſieur, de tomber dans de „ pareils travers, & je n'ai vu dans votre livre que du „ génie, des connoiſſances & de la raiſon.

„ Votre ſage critique. . . . .

A Ferney, ce 25 Novembre 1772.

Digitized by Google

Son unique mérite eſt d'avoir rajeuni par le ſtyle des abſurdités qui commençoient à déplaire en vieilliſſant ; encore combien en général la manière de l'auteur eſt-elle lâche & traînante ! on achête par une heure d'ennui quelques lignes écrites avec chaleur : un philoſophe qui ſeroit le génie du mal, pourroit mettre en trente pages les deux volumes du ſyſtême, & il en feroit alors un miroir ardent qui embraſeroit une partie de l'Europe.

Des femmes ont dit que ce livre étoit éloquent : je ne puis le croire ; il n'y a point d'éloquence ſans vérité : voilà pourquoi les ſophiſtes ingénieux que foudroyoient Socrate, n'étoient point regardés à Athènes comme des hommes éloquents : voilà pourquoi dans le roman d'Héloïſe, de deux lettres contradictoires ſur le ſuïcide, il n'y en a qu'une qui ſoit un chef-d'œuvre d'éloquence.

Je ne ſais ſi je me trompe ; mais dans trente ans on ne lira pas plus le ſyſtême, qu'on ne lit aujourd'hui les rapſodies théologiques de Spinoſa, le Leviathan de Hobbes,

Digitized by Google

PARTIE III. & le livre apocryphe des Trois Impoſteurs; la Phyſique, le Théiſme & la Raiſon, auront ſappé alors les pieds d'argile de ce coloſſe qui ſemble nous écraſer; & malheur à nous ſi j'étois un faux prophete!

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Réflexion philoſophique & naturelle ſur la philoſophie qui ne conſiſte qu'à détruire.

LES hommes ont preſque toujours mal jugé les philoſophes ; ils les ont perſécutés, quand ils étoient utiles ; ils les ont adorés, quand ils ceſſoient de l'être. L'HOMME AVEC DIEU.

Il y a des temps où un philoſophe peut être regardé comme un demi-dieu parmi les nations; c'eſt lorſqu'elles ſont en proie à la ſuperſtition & au fanatiſme ; lorſque d'indignes préjugés déshonorent leurs opinions, leur culte & leurs loix ; lorſque, pour les ramener à la nature, il faut détruire également ce qu'elles ſont & ce qu'elles croient ; les Bacon, les Galilée, les Deſcartes paroiſſent alors, & donnent une ſecouſſe à l'eſprit humain pour le tirer de ſa léthargie ; mais le premier uſage que les peuples font de leur liberté, c'eſt de frapper leurs libérateurs.

Digitized by Google

Cependant les germes qu'ont ſemés ces grands hommes ſe développent ; le mouvement philoſophique ſe communique d'un état à l'autre ; la révolution s'achève, & tout le monde devient philoſophe : c'eſt dans ce moment que les ſages de la terre ſont remplacés par les ſophiſtes. Dès qu'on ne trouve plus de préjugés à détruire, on attaque les vérités immortelles de la nature, & cette philoſophie bâtarde fait alors plus de tort au genre humain que les anciennes erreurs dont la philoſophie légitime l'a délivré ; cependant à meſure que l'art devient moins utile, les artiſtes ſont plus honorés ; on tremble d'imiter les hommes ſtupides qui mépriſèrent Bacon (*a*), qui exilèrent Deſcartes, & qui brûlerent les ouvrages de Galilée, & on ne prononce qu'avec reſpect les noms de Chubb, de Tyndale & de la Mettrie.

Quand les philoſophes ont été les plus reſpectables des hommes, on a cabalé contre

(*a*) Ce grand homme a mis dans ſon teſtament : *Je légue mon nom & mes ouvrages à la poſtérité ; car mon ſiécle ne me connoît pas.*

Digitized by Google

eux ; quand ils ſont devenus moins dignes de reſpect, ils ont cabalé à leur tour.

Le nom de cabale ne doit offenſer perſonne ; il eſt certain que dans tous les temps où les hommes de lettres ont pu faire une ſecte à part, ils ont cabalé pour être les diſpenſateurs uniques de la célébrité. De grands hommes même n'ont pas été exempts de cette foibleſſe : voyez Port-Royal ; jamais on n'a vu ſur la terre de ſociété qui ait rendu plus reſpectable le génie & la vertu ; cepenpendant ces ſolitaires célèbres n'étoient pas exempts des préjugés des ſectaires. Arnaud doutoit que les jéſuites puſſent produire un bon géomètre, & Paſchal faiſoit l'éloge des Enlumineures (*a*).

Je ſerois tenté de pardonner à des hommes de génie, de vouloir aſſervir tous les êtres qui penſent, à leurs opinions littéraires ; mais je ne vois qu'avec douleur que des philoſophes cabalent pour faire du ſcepticiſme la religion de la terre ; on diroit qu'ils cherchent

(*a*) Ridicule déclamation en vers contre les jéſuites, dont on voit un grand éloge dans les Provinciales.

Digitized by Google

moins à m'éclairer qu'à me rendre infortuné.

J'étois heureux & tranquille dans ma croyance : obſervant avec ſimplicité les loix ſociales, fidèle au culte de ma patrie, & eſpérant de me repoſer un jour dans le ſein du Dieu que mon pere en expirant avoit invoqué ; pourquoi un écrivain téméraire vient-il renverſer l'édifice de mes connoiſſances ? Pourquoi cherche-t-il à anéantir dans un inſtant cinquante années de vertu ? Pourquoi m'expoſe-t-il à vivre dans la crainte & à mourir dans les remords ?

Qu'on ne diſe point que la religion naturelle n'eſt qu'un tiſſu de préjugés qui déshonorent l'être qui penſe ? C'eſt bien à des Philoſophes que j'ai vu naître à attaquer un culte qui ſubſiſte depuis la naiſſance des âges ! j'exigerois autant de preuves pour juſtifier leur incrédulité, qu'ils en exigent de moi pour juſtifier ma croyance.

Je ſais que les théologiens ont défiguré l'ouvrage de Dieu & de la nature ; mais ces préjugés même deviennent une nouvelle preuve de ſon authenticité ; comme les faux

Digitized by Google

calculs ſur la quadrature du cercle démontrent l'excellence de la géométrie.

Mais accordons pour un moment à Freret & à Shaftesburi que tous les cultes de la terre ſont des préjugés ; ce blaſphême ne les rendra pas plus conſéquents ; la philoſophie ne conſiſte pas à détruire tous les préjugés. Combien y a-t-il d'inſtitutions ſublimes fondées ſur eux, & qui font la gloire des peuples & des légiſlateurs ? L'honneur lui-même, conſidéré ſous certains points de vue, n'eſt-il pas un préjugé ? Ainſi quand même la religion qui fait notre bonheur ne ſeroit que le fruit de l'impoſture ; le philoſophe devroit encore la reſpecter ; il devroit préférer les ténèbres d'une erreur utile au genre humain, à l'affreuſe lumière de la vérité.

Au reſte, il s'en faut bien que le théiſte ne marche dans le crépuſcule de la vie qu'avec un bandeau ſur les yeux : tous ſes ſens dépoſent en faveur du Dieu qu'il adore, & il a mille fois plus de motifs pour y croire que le Pyrrhonien n'en invente pour en douter.

L'athée demande pour ſe faire théiſte le miracle de Julien : il veut lire ſur un nuage

Digitized by Google

en caractères de feu : *Homme adore la divinité* : mais le ſpectacle de ces ſyſtêmes de ſoleils gravitans les uns ſur les autres, pour maintenir l'harmonie de l'univers n'eſt-il pas plus lumineux qu'un vain nuage ? Quels ſont ces caractères qu'on oblige la main de Dieu à tracer pour ſe faire reconnoître ? Veut-on que l'ordonnateur des mondes parle la langue de l'athée & s'aſſujettiſſe à la grammaire ?

Le philoſophe qui ne dogmatiſe que pour détruire a une ſingulière logique : il dit : on ſouffre ſur ce globe, donc la providence eſt un phantôme : il y a du mal, donc il ne peut y avoir un auteur du bien.

Pour mettre tout le monde à portée d'apprécier ce ſophiſme, je ſuppoſe que des enfans de Nègres & d'Albinos qui n'ont encore rien vu, entrent pour la première fois dans la plaine où ſont les ruines de l'ancienne Palmyre ; après le premier quart-d'heure de ſilence, ils ſe mettront à raiſonner chacun ſuivant ſon préjugé ; l'Albinos dira : c'eſt un Albinos qui a conſtruit Palmyre : non, répondra le Nègre, il n'y a que l'être infini, le grand Hanneton qui ait eu ce pouvoir ?

Digitized by Google

ſurvient un Brame qui leur dit : vous vous trompez tous deux ; les éléments de cette terre que vous foulez aux pieds, ſe ſont combinés d'eux-mêmes pour former ces colonnes : l'Albinos & le Hanneton n'ont rien créé, & il n'y a point de Palmyre.

L'HOMME AVEC DIEU.

L'Albinos eſt le peuple qui fait de Dieu un homme ordinaire : le Nègre eſt le théologien qui à force de ſubtilités, en fait un être de raiſon : le Brame eſt l'athée qui le nie.

Le Nègre & l'Albinos ſe trompent, parce qu'ils veulent juger de ce qu'ils ne ſont pas à portée de connoître : mais celui de tous qui raiſonne le plus mal eſt le Brame qui ſur les ruines mêmes de Palmyre, veut que Palmyre n'ait jamais exiſté.

Un philoſophe n'a point le droit d'écrire contre Dieu à cauſe des nuages dont il s'enveloppe ; c'eſt être de mauvaiſe foi que de juger du théiſme par le voile léger qui le couvre, & non par les traits de lumière qu'il laiſſe échapper de toutes parts. Le point mathématique, le calcul des infiniment petits, la conſidération de ces lignes, qui, en s'ap-

prochant ſans ceſſe, ne parviennent jamais à ſe rencontrer, ſont autant d'écueils pour l'intelligence des géometres. En conclurez-vous qu'Archimede & Bernouilli ſont des impoſteurs? Ferez-vous avec Hobbes un nouveau livre contre la géométrie?

Voici une remarque plus déciſive qu'on ne penſe, contre la philoſophie qui ne conſiſte qu'à détruire : j'ai déjà eu occaſion plus d'une fois de la faire preſſentir; mais c'eſt ici le lieu de la mettre dans un nouveau jour.

Il eſt preſqu'impoſſible que les perſonnes qui ont reçu de la nature une grande ſoupleſſe dans les organes, beaucoup de fineſſe dans le tact, & un cœur très-ſenſible, favoriſent une doctrine qui tendroit à l'athéiſme; il eſt auſſi eſſentiel à leur bonheur d'adorer un être & d'aimer les autres, que d'exiſter; le ſilence de la nature reſſerre leurs cœurs comme la vue d'un champ de bataille hériſſé de cadavres.

Pour l'athéiſme, quand il n'annonce pas un cœur corrompu, il ſuppoſe du moins une ame triſte & glacée; d'ordinaire un athée

Digitized by Google

eſt un homme blaſé, ſes paſſions n'ont plus d'énergie, ſon imagination eſt froide, comme il ſe repréſente la nature.

S'il peut y avoir un homme de bonne foi qui ſoit ſans religion, c'eſt un ſavant égaré par l'eſprit de ſyſtême, dont les études profondes ont émouſſé l'activité des organes, & qui ceſſe de croire, parce qu'il ceſſe de ſentir. Tel étoit l'auteur célèbre de la *Lettre de Thraſibule*, l'homme de l'Europe qui avoit acquis le fonds le plus prodigieux de connoiſſances; mais ſans tempérament, ſans ame & ſans génie.

Bacon, Locke, Malebranche & Newton qui étoient auſſi philoſophes que Freret, mais qui avoient plus de ſenſibilité, furent des hommes religieux; ils ne prononçoient qu'avec reſpect le nom de l'Etre ſuprême; il avoient trop étudié les grands effets de la nature; pour ne pas adorer la première cauſe.

En général les hommes dont l'imagination ardente & la fineſſe de goût trahiſſent la ſenſibilité, ſont naturellement pieux. Voyez Paſchal, Fénélon, le docteur Young, &

Digitized by Google

ſur-tout l'immortel Racine ; on n'auroit pu leur ravir Dieu ſans leur ravir en même temps la moitié de leur exiſtence.

Il me ſemble que la dévotion dans un beau génie nourrit l'imagination ; le langage de l'une & de l'autre eſt le même : les lettres latines d'Heloïſe à Abailard me paroiſſent des poëmes pathétiques ; & je regarde les nuits philoſophiques d'Young, comme un livre aſcétique tel qu'auroient pu le faire un Pacôme & un Hilarion, s'ils avoient ſu écrire.

Quel eſt l'homme ſenſible qui pourroit s'accommoder d'une doctrine eſſentiellement contraire à tous les nœuds qui l'enchaînent à la nature ? qui voudroit vivre dans la ſociété ſans famille, ſans patrie & ſans ami ? qui oſeroit s'expoſer à être ſeul au milieu de l'univers ?

Je ne parle point ici de la religion comme ſcience ; il eſt trop facile d'en abuſer. Mais la religion comme principe des mœurs fait la félicité du genre humain : lorſqu'elle eſt éclairée, elle maintient l'harmonie entre les principes qui conſtituent l'homme ; elle

Digitized by Google

réprime encore les paſſions, lorſqu'elle eſt triſte & minutieuſe.

L'HOMME AVEC DIEU.

Je crois avoir aſſez prouvé que la philoſophie qui ne conſiſte qu'à détruire eſt un fléau pour une nation; cependant je ſuis fort éloigné de faire aux gens de lettres un crime d'être philoſophes; je ne ſuis ni aſſez ſtupide pour mépriſer les beaux génies qu'on honore de ce titre, ni aſſez enthouſiaſte pour écouter leurs oracles ſans les peſer. Voici mon vœu, & peut-être celui de tous les gens de bien. Il ſeroit à ſouhaiter que la philoſophie s'occupât plus à élever qu'à renverſer; qu'elle éclairât les peuples, ſans les rendre malheureux; qu'elle foudroyât à ſon gré la ſuperſtition & le fanatiſme, mais qu'elle reſpectât la religion de la nature. Ne peut-elle pas écarter les ronces qui défigurent le plus auguſte des monuments ſans le mutiler? Que le ſage n'aſpire pas à n'être que hardi, qu'il me rende chers Dieu & les hommes, & la terre eſt à ſes pieds.

Digitized by Google

LIVRE II.

Des Erreurs humaines ſur l'eſſence de Dieu.

PARTIE III. BACON a dit : une philoſophie ſuperficielle fait de l'homme un athée, mais une philoſophie profonde en fait un homme religieux : c'eſt ſur la foi de ce beau génie que j'oſe m'enfoncer un moment dans l'abyme de l'eſſence de Dieu ; le flambeau que je porte me ſervira, ſinon à me conduire, du moins à m'éclairer ſur les chûtes des grands hommes.

Lorſque de nos jours un philoſophe a propoſé avec circonſpection ſes doutes ſur l'eſſence de Dieu, un tribunal ſubalterne abandonnant les cauſes des citoyens confiées à ſon arbitrage, pour juger la cauſe de Dieu

Digitized by Google

Dieu qui ne le regardoit pas, a crié à l'impiété & à l'athéiſme; il a flétri, proſcrit, opprimé un homme de lettres qui n'oppoſoit aux décrets, aux anathêmes, & aux bûchers, que Dieu, ſon livre, & l'indignation tacite des gens de bien.

Aujourd'hui que ce livre brûlé renaît de ſa cendre, on ne trahira point la vérité par une prudence pusillanime; si l'eſſence de Dieu eſt vraiment un problême inexplicable à l'intelligence humaine, ce n'eſt pas avec des ſentences qu'on pourra le réſoudre; le décret du ſaint-office contre Galilée n'a pas porté la terre au centre du ſyſtême ſolaire: pourſuivons notre carrière avec courage & appellons à la poſtérité d'un jugement odieux, dût-elle ne rendre qu'une juſtice tardive à notre mémoire.

CHAPITRE I.

Des erreurs populaires ſur l'eſſence de Dieu.

PARTIE III.

TELLE eſt la nature de l'eſprit humain que, s'il n'exerce ſon activité ſur les êtres ſenſibles, il s'élance dans la région des chimères : l'inertie ne peut être ſon élément ; il aut qu'il travaille ſur la nature ou qu'il cherche à l'anéantir.

L'homme du peuple borné en général aux fonctions animales, n'a pas le loiſir de tendre avec vigueur les reſſorts de ſon intelligence ; mais il réfléchit quelquefois, quoique d'une manière vague & découſue, & ces idées précipitées n'étant point corrigées par des idées ſubſéquentes, il n'eſt pas étonnant que l'erreur en ſoit le réſultat.

Un cri échappé du fond des entrailles annonce à tout être penſant qu'il y a un Dieu : ſi le peuple étoit ſage, il s'arrêteroit là & adoreroit ce Dieu en ſilence.

Digitized by Google

Mais l'homme vulgaire qui croit en Dieu, veut fixer ſes regards ſur ce Dieu qu'il adore; il ſe croiroit athée, s'il ne deſſinoit pas l'objet de ſon culte; il faut que l'ordonnateur des mondes ait à ſes yeux des proportions de grandeurs, comme la ſtatue que l'artiſte veut placer ſur ſa baſe.

L'HOMME AVEC DIEU.

Les attributs du Dieu populaire ſont d'abord très-imparfaits; il faut du temps pour que le philoſophe vienne rectifier les deſſeins groſſiers de la multitude: Sophocle n'a pas paru avant Theſpis, & les palais n'ont pas été conſtruits avant les chaumières.

Il eſt probable que les peuples ſauvages dont les idées fugitives ſe ſeroient échappées ſi elles n'avoient été fixées par des objets phyſiques qui frappaſſent leurs organes, voulant offrir leurs hommages au Dieu dont leur cœur & leur raiſon leur atteſtoient l'exiſtence, commencerent à ſe proſterner devant le Soleil: dès que le premier pas vers l'erreur étoit fait, le ſecond étoit aiſé à juſtifier; puiſque l'homme avoit eu la foibleſſe de vouloir ſaiſir Dieu, il ne pouvoit mieux faire

Digitized by Google

que de choiſir pour le repréſenter l'aſtre brillant qui vivifie la nature.

Mais il y a des jours où le ciel eſt voilé par les nuages ; des climats tels que ceux du pole ſont privés de la vue du Soleil pendant des mois entiers ; cependant le peuple ſent le beſoin d'adorer ſon Dieu : alors il le repréſente par des images frivoles de l'aſtre qui répand la lumière, ces ſymboles groſſiers repoſent ſon imagination, & il eſt religieux.

Dans ces belles contrées de l'Aſie qui ſemblent le berceau du genre humain, le feu devient le ſymbole du ſoleil, qui eſt lui-même le ſymbole de la divinité, & il faut avouer que de toutes les erreurs du peuple ſur l'eſſence divine, l'opinion qui identifie Dieu avec l'élément principe, eſt celle qui fait le plus d'honneur à ſon intelligence.

Mais il s'en faut bien que le culte de Zoroaſtre ait été la religion de toutes les ſociétés naiſſantes : la plupart des premiers adorateurs du ſoleil ne jugeant du diſque de cet aſtre que par ſa grandeur apparente, crurent le bien déſigner par une pierre circulaire : voilà l'o-

Digitized by Google

rigine de ce caillou conique que la Syrie rè-
véroit ſous le nom d'Elagabal (*a*) & de la
meule informe dont on avoit fait le type de
Jupiter Ammon (*b*).

Peu à peu les peuples ſortent de la fange de la barbarie : alors on voit éclore chez eux des ſculpteurs ; ces artiſtes donnent le poli au marbre & à l'airain ; on taille en forme de rayons la circonférence de la pierre, & le peuple s'applaudit de la ſupériorité de ſon ſoleil ſur celui de ſes voiſins qu'il traite de barbares.

Les progrès des arts amenent inſenſiblement ceux de la raiſon ; on voit le ſoleil ſe mouvoir de lui-même & parcourir à pas de géant ſa vaſte carrière ; alors on rougit de l'avoir déſigné par une pierre ſoit brute, ſoit rayonnante : on propoſe au culte public la nature animée, plutôt que les froids ouvrages de l'art, & voilà au rang des dieux la tortue de l'Inde qui porte le monde ſolaire ſur ſon écaille ; le bœuf Apis qui a le firmament

(*a*) Herod. Lib V.

(*b*) Quint-Curt. Lib. IV. Cap. 7.

PARTIE III.

empreint ſur le poil qui le couvre, & le hanneton phoſphorique des Caffres.

Quelque demi ſceptique paroît au milieu de ces peuples à demi civiliſés : il leur fait entendre que, puiſque l'homme eſt le maître de la tortue, du bœuf & du hanneton, il ne peut les choiſir pour ſymboles de la divinité : ce raiſonnement étoit ſans replique, dès lors les animaux n'ont plus été que des dieux ſubalternes, & le Dieu par excellence eſt devenu un homme.

De ce moment la ſcience des attributs de Dieu s'eſt diviſée en trois branches : l'homme a donné à ſon idole ſes vertus, ſes foibleſſes & ſon impuiſſance, & voilà le Dieu populaire ; il a réuni à ſes qualités & à ſes vices un grand pouvoir, & voilà le Dieu des théologiens : enfin il a donné à ſes perfections finies une étendue infinie, & voilà le Dieu des philoſophes.

Ne fixons en ce moment nos regards que ſur le Dieu populaire ; il eſt évident que l'idée de faire un homme du ſoleil convenoit parfaitement à l'intelligence de la multitude : ce ſoleil paroiſſoit un char de feu roulant

Digitized by Google

dans les plaines de l'eſpace ; mais qui conduit ce char ? C'eſt ſans doute un jeune homme inviſible dont la beauté eſt indépendante des outrages du temps : & voilà Apollon, le dieu de la terre, qui ſous des noms différents, a eu le plus d'encens & d'adorateurs.

L'HOMME AVEC DIEU.

Les poëtes ſont venus avec ce cortège d'artiſtes qui peignent au lieu de diſcuter, & embelliſſent la raiſon au lieu de l'étendre ; ils ont fait l'hiſtoire de cet Apollon, & quand la rouille du temps s'eſt une fois répandue ſur ces contes religieux, ils ont acquis la même autorité qu'ont pour nous les marbres d'Arondel ou les faſtes du capitole.

C'eſt un ſingulier ſpectacle pour l'obſervateur de la nature humaine, de voir comment s'y ſont pris ces poëtes de l'antiquité pour rectifier leur abſurde mythologie : l'homme groſſier que le peuple avoit diviniſé ne tarda pas à bleſſer leur raiſon : ils ſentirent aiſément combien un Dieu qui croît & qui digère étoit abſurde : alors ils le firent léger & diaphane, ſans cependant le rendre

Digitized by Google

invulnérable : auſſi le Diomede d'Homere bleſſe Mars & Vénus ; il a fallu des ſiècles entiers pour que la multitude ſe perſuadât que l'artiſte ſuprême ne devoit pas être confondu avec le foible argile que ſa main organiſe ; pendant que les philoſophes repréſentoient l'être par excellence vivifiant les mondes, le peuple alloit en foule admirer dans la Crête le tombeau de Jupiter.

En général, dès qu'il a été décidé dans l'eſprit du peuple que Dieu étoit un homme, il l'a fait raiſonner d'après ſes préjugés & agir d'après ſa foibleſſe ; par-tout les mœurs des nations déſignent les mœurs des êtres devant qui elles ſe proſternent : une chaîne ſenſible unit l'hiſtoire du ciel à celle de la terre, & la théogonie avec les annales du genre humain.

De temps immémorial les Orientaux ſont accoutumés à être gouvernés par des deſpotes inviſibles qui, du fond de leur ſerrail, ordonnent qu'on vende ou qu'on égorge les troupeaux intelligents confiés à leur conduite : les malheureux eſclaves qui traînent dans ces climats leur pénible exiſtence, ne voient

Digitized by Google

jamais leur ſouverain : ils ne s'adreſſent à lui que par l'intermede de ſes viſirs : c'eſt auſſi dans l'Orient qu'on a vu multiplier cette foule de génies ou de demi-dieux qui déchargent l'être ſuprême du fardeau de la toute puiſſance.

Il eſt probable que c'eſt en Aſie qu'Epicure a pris ſon ſyſtême des dieux ſupérieurs végétant obſcurément dans leurs intermondes ; du moins ce culte étoit plus fait pour les empires des Xercès & des Aurengzeb que pour la patrie des Ariſtide & des Thémiſtocle.

Il y a beaucoup de traces de deſpotiſme dans la théogonie Grecque ; mais c'eſt que les peuples n'étoient pas encore libres, quand ils ſe firent des dieux ; il n'y avoit point de république en Europe quand on écrivit l'hiſtoire de Jupiter : auſſi ce dieu eſt-il vraiment un de ces deſpotes de l'Aſie à qui ſes ſens diſent ſans ceſſe qu'il peut tout ce qu'il veut : il épouſe ſa ſœur, il jouit de ſes filles, il détrône & mutile ſon pere ; & ſa vie ſeroit le comble de l'horreur, ſi elle n'étoit pas le comble du ridicule.

Lorſque ces peuples ont ſécoué le joug

de leurs tyrans, leurs mœurs altières & indépendantes ont influé ſur leur culte religieux: c'eſt ainſi qu'on a vu ces Germains que Tacite a rendus célèbres, mais qu'il auroit moins vantés, ſi Rome avoit été plus vertueuſe, porter l'eſprit républicain juſques dans leur commerce avec la divinité. Le dieu Thor chez cette nation ſingulière étoit chargé de détourner la grêle & les orages; les prêtres dans cette intention ſacrifioient ſur ſon autel; & pour rendre ſon engagement plus authentique, ils faiſoient un contrat, & le plaçoient aux pieds de ſa ſtatue; quand la grace étoit obtenue, ils venoient en cérémonie déchirer le traité, & donner au dieu ſa quittance (*a*). On voit que les Germains anéantiſſoient la divinité, pour conſerver la bonne foi.

Le vulgaire a cru pendant long-temps les dieux dans une dépendance réciproque les uns des autres; cette idée, que le polythéiſme donne de leur ſubordination paroît étrange au philoſophe. Céſar qui ſe connoiſſoit mieux

(*a*) *Voyez* Brouwer, *de adorationibus.*

en ſupériorité que les dieux de la mythologie, ſe croyoit ſujet, ſi Pompée étoit ſon égal. La divinité comme le deſpotiſme, n'admet ni rivalité, ni dépendance.

L'HOMME AVEC DIEU.

L'abſurdité religieuſe a été pouſſée encore plus loin, on a chez quelques nations ſubordonné la divinité aux hommes. Le Dairi du Japon loge dans ſon palais 366 idoles, qui font tour-à-tour ſentinelle autour de ſon lit; quand il paſſe mal la nuit, le dieu eſt fuſtigé & banni de la cour. Au reſte, ce prince qui a tant de dieux pour eſclaves, n'eſt lui-même que le premier ſujet du Kubo; il dérange à ſon gré les hiérarchies céleſtes; & n'a pas le moindre pouvoir dans le Japon.

Il eſt peu de perfections que le peuple ait plus conteſté à l'être ſuprême, que l'unité (*a*): cependant les polythéiſtes ſont les plus inconſéquents des hommes. Deux êtres ne ſauroient exiſter avec les privilèges de la divinité; ſi l'un des deux eſt moins puiſſant, il n'y en

(*a*) Cet attribut de Dieu ſera ci-après l'objet d'un chapitre.

Digitized by Google

a qu'un qui ſoit Dieu ; ſi la puiſſance eſt égale, il n'y en a point.

Rien ne démontre mieux la dépravation de l'eſprit humain, que le fanatiſme des peuples, qui firent Dieu aveugle & barbare comme eux. Comment des hommes policés ont-ils pu élever des autels à Saturne, à Teutatès, à Vitziliputzili, à ces idoles qu'on ne nourriſſoit que de ſang humain, à ces dieux qu'il eût fallu étouffer, s'ils avoient vécu parmi les hommes ? Quelle idée me donne-t-on d'un être ſuprême, qui n'inſpire d'autres ſentimens que la férocité, & qui n'apprend à ſes adorateurs à exiſter, que pour leur apprendre à ſe détruire ?

De vils déclamateurs parmi le peuple ont auſſi traité Dieu de tyran, parce qu'il y a des ſcélérats ſur la terre. Eh ! quoi ! la divinité devoit-elle pour plaire à quelques ſophiſtes, dépouiller nos actions de la moralité qui les ennoblit, nous ôter la raiſon pour prévenir ſes abus & nous créer inſenſibles afin de nous rendre heureux ?

Il eſt inutile de s'étendre davantage ſur les préjugés populaires qui déshonorent la

Digitized by Google

divinité, parce qu'ils ſont bien moins dangereux que ceux des théologiens & des philoſophes ; il ſuffit de voir les erreurs du peuple, pour s'en garantir ; mais pour ne point partager les rêveries d'un Platon, ou d'un Tertullien, il faut détruire leur ſyſtême.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Des erreurs philoſophiques ſur l'eſſence de Dieu.

PARTIE III.

SI l'on interroge un homme du peuple ſur l'eſſence de Dieu, il bégayera par habitude une réponſe inintelligible, & croira vous avoir ſatisfait. — Hyeron fit autrefois la même queſtion à Simonide : ce ſage demanda un temps fort long pour y réfléchir ; au bout du terme, il fit prolonger le délai, & répéta ainſi pluſieurs fois le même expédient. Le prince parut étonné de l'embarras de Simonide ; mais le philoſophe répondit, que plus il examinoit le ſens de cette énigme, plus elle lui devenoit inintelligible (*a*) : c'eſt qu'il cherchoit en inſtruiſant le roi de Syracuſe, non à être ſubtil, mais à être vrai. Le pro-

(*a*) Cicer. *de Natur. Deorum.* Lib. I. D'autres écrivains mettent cette aventure entre Creſus & Thales. Voyez Tertull. *in apologetico*, Cap. 46.

Digitized by Google

blême de l'eſſence de Dieu n'a point de données ; toute la différence qu'il y a ſouvent entre l'ignorant & le ſavant qui veulent l'expliquer, c'eſt que l'un eſt dupe, & que l'autre eſt frippon.

Le docteur Clarke qui cependant n'étoit ni dupe ni frippon, a tenté de réſoudre le problême de Simonide.

Ce Clarke qui a imaginé de décompoſer Dieu, comme Newton ſon maître décompoſoit la lumière, débute dans ſon analyſe par la plus palpable des contradictions : il dit que l'eſſence de Dieu eſt incompréhenſible (*a*) ; & enſuite il s'occupe à la comprendre & à la faire comprendre même à l'athée ; c'eſt un ſophiſte qui aſſemble ſes diſciples pour leur démontrer la chimère du grand œuvre, & qui finit la ſéance alchymique par leur dire : *je l'ai trouvé.*

La nature, comme je l'ai déjà dit pluſieurs fois, nous perſuade de l'exiſtence d'une première cauſe : mais elle ne nous éclaire

---

(*a*) *Demonſtrat. de l'exiſtence & des attributs de Dieu*, Propoſ. V.

Digitized by Google

PARTIE III.

pas de même ſur ſes attributs : il faut une philoſophie trop abſtraite pour meſurer un être qu'on appelle infini, ou plutôt ces connoiſſances hardies ſont l'écueil de la philoſophie.

Il me ſemble que l'intelligence de l'homme qui calcule ſi bien les merveilles des productions de la nature, eſt bien peu faite pour analyſer ſes principes. La phyſique qui rend compte avec tant de ſagacité des phénomènes de l'électricité, ignore la nature de l'élément qui les fait naître ; les Harvey, les Lewenhoeck & les Buffon ont été peres, ont même analyſé les plaiſirs de la jouiſſance ; ſans avoir développé les myſtères de la génération : Newton même, le grand Newton, qui a ſurpris ſi ſouvent la nature dans ſes opérations, a-t-il jamais expliqué pourquoi tout gravite dans l'univers, & d'où vient cette force projectile qui fait décrire des ellipſes aux planètes ?

Ne ſeroit-il pas plus ſimple de ſe dire à ſoi-même : l'être ſuprême ne nous a point organiſé pour pénétrer dans l'eſſence des choſes,

Digitized by Google

choſes, donc il ne veut pas que nous nous occupions de la ſienne. L'HOMME AVEC DIEU.

Ce que nous appellons le ſecret de la nature ſur l'eſſence des choſes eſt pour nous la boîte de Pandore : on ne peur l'ouvrir ſans faire les malheurs du genre humain.

Tâchons d'analyſer les principaux poiſons que renferme cette boîte fatale : ſi l'*eſpérance* eſt au fond, ce ne peut être que celle de la refermer.

Digitized by Google

ARTICLE I.

DE DIEU INFINI.

PARTIE III.

LE premier philoſophe qui rêva dans ſon attelier ſur les attributs qu'il donneroit au Dieu qu'il vouloit forger, dit en lui-même: le peuple a mis un homme ſur l'autel; il ne faut point être vain & vil comme lui.

Je ſuis borné, ajouta t-il, donc Dieu ne l'eſt pas: je ſuis fini, donc Dieu eſt un être infini.

Mais quelle idée avons-nous de l'infini? N'eſt-ce qu'une progreſſion illimitée du fini? Mais une ſuite même illimitée de nombres finis ne ſauroit former un nombre infini; l'infini n'eſt-il qu'une négation du fini? mais une négation n'eſt rien; le philoſophe en rectifiant le Dieu populaire, ne lui a donc ſubſtitué qu'un homme incommenſurable ou un être de raiſon.

L'infini eſt un être métaphyſique qu'il ne faut ni analyſer, ni réaliſer; lorſque l'illuſtre Fontenelle voulut le ſoumettre à ſes calculs

dans ſes *Eléments de la Géométrie de l'infini* ; il prouva par cette alliance monſtrueuſe de la métaphyſique & de la géométrie, qu'il n'étoit ni métaphyſicien ni géomètre. L'HOMME AVEC DIEU.

Le profond Prémontval dans ſa *Théologie de l'être* (*a*) n'a fait que multiplier les énigmes de la théorie de l'infini, en diviſant cet être abſtrait en trois : en créant un *infini ſuprême*, un *infini mathématique* & un *infini mitoyen* (*b*), on croit lire l'almanach de Lanſberg en théorêmes & en corollaires : encore l'aſtrologue eſt-il en ce genre ſupérieur au

(*a*) Cet ouvrage fait partie des *Mémoires de l'académie royale de Pruſſe.*

(*b*) Suivant cet œdipe de la métaphyſique l'*infini ſuprême* eſt ce à quoi l'on ne peut rien ajouter par la raiſon qu'il renferme tout.

L'*infini mathématique* ne peut ſe comprendre que par une comparaiſon telle que celle de l'éternité ; la quantité des heures écoulées qui la compoſent augmente ſans ceſſe tandis que la quantité de celles qui ſont à écouler augmente, ſans qu'il ſoit poſſible de dire que le nombre des unes & des autres ſoit fini.

Pour l'*infini mitoyen*, on ne l'explique ni par une définition, ni par une comparaiſon; voyez *Théologie de l'être* paragr. 9. *du principe de l'aſéité univerſelle.*

C'eſt avec une pareille théorie que l'académicien de Berlin ſe flatte de rendre l'athée à la divinité.

Digitized by Google

géomètre : car s'il opère en aveugle, c'eſt du moins ſur des êtres réels au lieu que les créateurs de l'infini opèrent en aveugles ſur des chimères.

Tout ce qui exiſte nous ſemble fini : la nature elle-même eſt finie, puiſque le vuide ſans lequel il n'y a point de mouvement eſt démontré.

Or comment Dieu infini pourroit-il vivifier une nature finie ?

Sa puiſſance s'étend-elle dans le néant ? Peut-il exiſter où il n'y a point d'exiſtence ?

Dieu eſt un être infini : mais qui l'a dit à cet être fini, qui s'appelle philoſophe ? A-t-il une échelle graduée pour meſurer cet attribut métaphyſique ? Non, l'infini ne ſignifia jamais que notre impuiſſance de diviſer le fini juſqu'à ſes éléments ; ainſi la définition de Dieu par les philoſophes eſt un crime de lèze-divinité, ainſi que celle qui a été donnée par la multitude.

ARTICLE II.

De Dieu éternel.

LE premier philoſophe qui a dit : Dieu eſt éternel, étoit moins abſurde que celui qui a dit : Dieu eſt un être infini ; il eſt certain qu'on ne ſauroit concevoir un Dieu qui ait commencé ; car pourquoi auroit-il paſſé du néant à l'être, & qu'eſt-ce que le néant ?

L'HOMME AVEC DIEU.

Il eſt impoſſible d'aſſigner un moment où Dieu n'étoit pas, ainſi que de fixer une époque où il ne ſera plus : ainſi quand Héſiode a fait éclorre la divinité d'un œuf, & quand Séneque a prédit que Jupiter ſeroit entraîné dans la chûte des mondes, ils ont avancé tous deux la plus complette des extravagances.

Mais d'abord cette éternité n'eſt point eſſentielle à Dieu : il eſt très-probable que la matière la partage : puiſque de tout temps Dieu a pu vivifier la nature, il l'a vivifiée de tout temps : l'idée théologique que Dieu s'eſt repoſé pendant une éternité, pour créer le monde d'hier, eſt un vrai blaſphême.

Digitized by Google

Ajoutons qu'il ne faut point preſſer ce mot *éternité*; car il n'a point d'acception réelle dans la langue des vrais philoſophes.

L'éternité n'eſt pour notre foible intelligence que l'infini en durée, mais il eſt auſſi impoſſible de le concevoir que l'infini en eſpace.

Qu'eſt-ce qu'une éternité qu'on diviſe à ſon gré, ainſi qu'une échelle arbitraire du temps qui s'écoule ?

Il faut bien que le moment où je parle, ſoit une partie de l'éternité : voilà donc une durée infinie ſoumiſe à des fractions : ce qui eſt contradictoire.

On peut dire encore que ce même moment où je parle eſt la limite entre une éternité qui finit & une éternité qui commence : ainſi voilà l'eſprit humain entre les abymes de deux éternités.

L'extravagance de ces raiſonnements métaphyſiques paroît encore plus à découvert quand on réfléchit que l'éternité qu'on meſuroit hier eſt plus petite que l'éternité qu'on meſure aujourd'hui, & qu'ainſi nous ne pourrons avoir une meſure exacte de l'éter-

Digitized by Google

nité, que quand nous ſerons arrivés à ſon terme : ce qui eſt encore une idée abſurde ; car il ne peut y avoir un terme à l'éternité. L'HOMME AVEC DIEU.

Le délire philoſophique en ce genre n'eſt pas encore épuiſé : on a vu un ſavant de l'Allemagne ſoutenir en pleine académie que quoique les êtres coexiſtaſſent avec Dieu, il n'y en avoit pas un qui fût coéternel avec lui : *J'avoue*, diſoit-il, *qu'il y a eu autant d'inſtants dans l'exiſtence de Dieu que dans celle des êtres ; mais chaque inſtant de cette exiſtence divine a eu une intenſité infinie & infiniment infinie, privilege auquel les inſtants correſpondants des êtres ne ſauroient atteindre* (*a*) ; quand on s'amuſe à déchiffrer de pareils logogryphes, on mérite de croire à l'aſtrologie judiciaire ou de paſſer ſa vie en Sorbonne.

(*a*) Voyez la *Théologie de l'être* du ſubtil Prémontval dans les *Mémoires de l'académie royale de Pruſſe*. On a imprimé à Paris chez Rozet, en 1767, un choix de ces mémoires : celui-ci ſe trouve dans le tome III, & la phraſe citée ſe lit à la page 97 ; il eſt difficile de croire cette extravagance avant de la lire, & peut-être même après l'avoir lue.

Digitized by Google

PARTIE III

Diſons donc : Dieu n'a pu commencer & il ne ſauroit finir : mais arrêtons-nous là ; au-delà eſt la région des chimères où les Arioſtes de la métaphyſique peuvent voyager : ils n'y feront jamais ſuivis par les vrais philoſophes.

Digitized by Google

ARTICLE III.

DE DIEU IMMUABLE.

L'HOMME AVEC DIEU.

NOUS changeons, dit le philoſophe : la ſcène des êtres varie à chaque inſtant : l'état de l'homme phyſique & moral dépend de l'impulſion de tout ce qui l'environne : donc il y a un être qui n'éprouve pas ces viciſſitudes ; donc Dieu eſt immuable.

Telle eſt la manière de raiſonner de Clarke & de tout le troupeau philoſophique qui ne fait que répéter ſes oracles : ils ſuppoſent que l'homme eſt un aſſemblage d'imperfections, & ils qualifient Dieu des attributs oppoſés à ces imperfections : ainſi l'ordonnateur des mondes dans cette hypothèſe ſe déſigne non par ce qu'il eſt, mais parce que nous ne ſommes pas.

Je réponds à Clarke que la variété dans les êtres n'eſt peut-être pas une imperfection : c'eſt un effet du mouvement eſſentiel à la matière que le théâtre de l'univers change

à chaque inſtant de décorations : il ne faut point de baguette d'Armide pour opérer ces merveilles : ce déſordre apparent eſt une ſuite de l'ordre éternel établi par la nature.

C'eſt une ſingulière logique que celle qui conduit à ſuppoſer que Dieu eſt un deſpote immuable, mais dont l'empire ſubit les plus étonnantes révolutions : qu'il règne par des loix invariables, & qu'il règne dans l'anarchie.

Les théologiens qui dans les ſiècles éclairés admettent les ſyſtêmes philoſophiques en déclamant contre les philoſophes, ont voulu expliquer, pourquoi dans un monde gouverné par un être qui veut invariablement le bien, tout n'eſt pas bien : ils ont dit que c'étoient nos crimes qui forçoient Dieu à nous punir : mais alors Dieu n'eſt plus immuable ; à moins qu'on ne mette l'être ſuprême dans la claſſe de ces ſouverains pontifes qui violent leurs filles, qui empoiſonnent les prêtres, qui détrônent les rois & qui ſont toujours infaillibles.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

De DIEU *ſouverainement libre.*

L'HOMME ſe ſent libre, il l'eſt, il doit l'être : voilà le cri de la nature : mais dès qu'il veut raiſonner ſur ſa liberté, les difficultés naiſſent en foule : des Leibnitz veulent les expliquer avec leurs Théodicée & l'hydre coupée acquiert de nouvelles têtes. L'HOMME AVEC DIEU.

Mais ſi, depuis que l'eſpèce humaine eſt raſſemblée en ſociété, perſonne n'a pu encore s'éclairer ſur l'eſſence de cette liberté dont il jouit, par quelle étrange extravagance a-t-on dit : Dieu eſt libre, & a-t-on voulu ſoumettre cette liberté ſuprême à l'analyſe ?

Dieu eſt libre : mais la liberté ſe définit le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, ou de ne pas faire ce qu'on fait ; or ſi Dieu ſe détermine par la néceſſité de ſa nature, il ceſſe d'être libre : s'il ſe détermine par la puiſſance des objets, il ceſſe d'être indépendant.

Digitized by Google

La ſouveraine liberté n'exiſte point : toute liberté eſt néceſſairement reſſerrée dans les bornes du poſſible : Dieu ne ſauroit faire de la matière ſans étendue, un cercle triangulaire & un homme vivant ſans organes.

Pour moi, s'il étoit permis d'établir des conjectures dans une pareille matière, je croirois relever davantage l'idée de Dieu, en niant ſa liberté qu'en la reculant au-delà des limites du poſſible.

La liberté dans l'homme eſt une ſuite de ſon imperfection, s'il ne s'écartoit jamais de la nature, il n'auroit pas beſoin de ſe déterminer : enchaîné invinciblement aux loix de ſon être, il ſeroit toujours bon & heureux.

La liberté n'eſt néceſſaire à l'homme que pour mériter & démériter, & avoir par-là droit à la vertu : mais qu'eſt-ce que le mérite ou le démérite dans l'être ſuprême ? n'eſt-ce pas l'outrager également, d'encenſer ſes crimes, ou de louer ſa vertu ?

Digitized by Google

ARTICLE V.

De Dieu ſouverainement intelligent.

Dieu eſt un être intelligent : mais concevons-nous une intelligence ſans les organes qui lui permettent de ſe développer ? concevons-nous une intelligence qui ne ſoit pas limitée ? en faiſant Dieu intelligent, nous ne lui donnons que notre pouvoir de raiſonner & d'abuſer de la raiſon.

L'HOMME AVEC DIEU.

Le mot de ſuprême que nous ajoutons à celui d'intelligent ne lui fait pas changer de nature : la ſuprême intelligence, telle que nous pouvons l'imaginer, ſeroit l'effet d'un nombre infini de ſens portés à leur dernier période de perfection : donnons toute l'étendue poſſible aux qualités phyſiques des Houris de Mahomet, & nous aurons à peu-près l'idée d'êtres ſouverainement intelligens : mais certainement il n'y a aucun rapport entre l'ordonnateur des mondes, & des vierges qui jouiront ſans ceſſe ſans perdre leurs virginités.

Digitized by Google

Le philoſophe pouſſé à ſes derniers retranchements, dit enfin que l'intelligence divine n'a aucun point de réunion avec la nôtre : pourquoi donc en faire un attribut de l'être ſuprême ? pourquoi la définir, & pourquoi diſputer ?

Digitized by Google

ARTICLE VI.

De Dieu tout-puissant.

J'ÉCRIS dans un ſiècle de lumières : ainſi je n'épuiſerai point la matière que je traite, comme ſi je me défiois de l'intelligence de mes lecteurs : voici le dernier attribut philoſophique de l'être ſuprême que je ſoumets à l'analyſe. L'HOMME AVEC DIEU.

Dieu eſt très-puiſſant ſans doute ; mes ſens, ma raiſon & la nature me l'atteſtent : mais Dieu peut-il tout ? c'eſt ce qu'il faut diſcuter.

Le célébre David Hume a dit : » un poids » de dix onces eſt enlevé dans la balance » par un autre poids : donc cet autre poids » eſt de plus de dix onces ; mais ſi on n'a » pas ſous les yeux les deux baſſins, on ne » peut apporter de raiſon pourquoi ce der- » nier poids ſeroit de cent livres ou de » mille quintaux (*a*).

(*a*) *Particular. providence*, pag. 359.

Digitized by Google

L'induction eſt encore plus forte dans le parallele de la puiſſance de Dieu & de celle de l'homme ; car le philoſophe qui les apprécie, n'a ſous les yeux aucun des baſſins de la balance ; loin de ſavoir jusqu'où s'étend la force de l'être ſuprême, il ignore même la ſienne : il ne ſait pas ſi les automates de Vaucanſon peuvent conduire à former des êtres animés : ſi en ſuppoſant un point d'appui, Archimède conſtruiroit le levier avec lequel il vouloit remuer le monde.

Pour la toute-puiſſance de Dieu elle a ſûrement des limites ; il eſt indubitable qu'elle ne peut s'étendre à faire qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps, à ſe donner un collegue, ou à mourir.

Le docteur Clarke avoue comme nous que la puiſſance de Dieu ne *s'étend* pas *juſqu'à* faire des choſes qui impliquent contradiction (*a*) & quelques lignes après, il ajoute que Dieu peut créer la matière : voilà deux

(*a*) Voyez *Démonſtrat. de l'exiſtence & des attributs de Dieu.* Propoſ. X. Il ſe ſert même de l'exemple que j'ai cité : *Que Dieu peut ne faire qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps.*

propoſitions

propoſitions qui ſont vraiment contradictoires : changer le néant en être, eſt auſſi abſurde que faire qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps : ſi Dieu ne peut faire un cercle quarré, il ne peut créer la matière.

L'HOMME AVEC DIEU.

La puiſſance de Dieu s'étend elle-même juſqu'à lire dans l'avenir ; il eſt difficile de le croire : l'avenir n'eſt pas, & l'être par excellence n'agit point ſur ce qui n'eſt pas ; on me dira que du moins il le prévoit : mais l'art de prévoir n'eſt que celui de conjecturer & ce ſeroit blaſphêmer la divinité que de la mettre dans la claſſe des médecins & des aſtrologues.

S'il eſt téméraire d'aſſurer que Dieu lit dans l'avenir, il l'eſt encore plus de prétendre qu'il peut le changer : mais ce point ne ſera diſcuté que dans l'article des miracles : voyez ci-après le livre qui a pour titre : *De la Superſtition*.

Il ne faut point conclure de cet expoſé que je fais Dieu impuiſſant : le pouvoir de l'ordonnateur des mondes eſt très-grand ſans doute, puiſqu'il n'eſt circonſcrit que par la

Digitized by Google

nature ; mais le pouvoir n'eſt pas le mien ; je ne puis ni le meſurer, ni le définir ; & mon ſcepticiſme honore plus l'être ſuprême que l'encens ſacrilège que les ſophiſtes brûlent en l'honneur de la toute-puiſſance.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Des erreurs théologiques ſur l'eſſence de Dieu.

LES théologiens ont preſque de tout temps induit les hommes en erreur ſur la nature de la divinité ; le peuple qui les a cru a été ſuperſtitieux : le ſceptique qui a ſecoué leur joug s'eſt fait athée : ainſi les maux de la terre ſont dus en partie à l'ignorance orgueilleuſe des prêtres. L'HOMME AVEC DIEU.

Ce ſont les prêtres qui ont imaginé de repréſenter en Egypte la divinité par des hyéroglyphes, erreur qui a amené le culte du bœuf Apis, de l'Anubis à tête de chien, des oignons ſacrés & des crocodiles.

C'eſt aux prêtres qu'on doit l'idée abſurde que Dieu crée & détruit, tire gloire de notre encens, s'offenſe de nos foibleſſes, partage notre orgueil, nos craintes & nos remords.

Sans les prêtres on n'auroit jamais imaginé que Dieu ſe laiſſe manger comme les hom-

Digitized by Google

mes au repas de Tantale, ſe métamorphoſe en cigne, en colombe, en taureau, jouit de nos femmes, digère & meurt.

Quand leurs erreurs ſur l'eſſence divine ſont devenues l'évangile de la multitude, ils s'arment des chaînes mêmes qu'ils lui ont données pour frapper le philoſophe qui les démaſque : ils empoiſonnent parce qu'ils démontrent qu'il n'y a qu'un Dieu : ils font flétrir Anaxagore, parce qu'il dit que ce Dieu n'eſt pas le ſoleil (*a*) : ils tourmentent l'exiſtence de Galilée, parce que ſa phyſique ne s'accorde pas avec le miracle de Joſué.

L'aurore de la philoſophie commence-t-elle à poindre ſur les deux hémiſphères ? alors les théologiens adoptent des Platons, non leurs vérités, mais leurs rêveries : ils prennent à la philoſophie ſes paradoxes ſur l'eſſence de Dieu & continuent à perſécuter les philoſophes.

Il eſt certain que le Dieu des théologiens comme celui des philoſophes eſt compoſé de négations & d'abſtractions : il eſt infini,

(*a*) Joſeph. Lib. 2. *Contr. Appion.*

Digitized by Google

parce qu'il n'eſt pas fini ; il eſt eſprit parce qu'il n'eſt pas corps ; il eſt tout-puiſſant parce qu'il n'a pas notre entendement & nos organes.

A ces attributs métaphyſiques les miniſtres des autels ont joint des qualités morales non moins arbitraires : ils ont dit Dieu eſt juſte ; Dieu eſt bon : c'eſt l'antropomorphiſme populaire réduit en ſyſtême.

Què ſignifie Dieu eſt bon ? la bonté telle que nous la concevons, n'eſt qu'une ſuite de la ſenſibilité de notre nature ; or Dieu ne peut avoir des attributs qui dépendent de nos ſens ſans avoir des ſens ; ainſi ſi Dieu eſt bon, l'homme ne l'eſt pas.

Que ſignifie ſur-tout : Dieu eſt juſte ? Dieu a-t-il nos balances ? Quel rapport peut avoir l'être par excellence, qui décrit à des millions de ſoleils leurs routes dans l'eſpace, avec un magiſtrat qui dort dans un divan ou ſur des fleurs de lys ? L'ordre exiſte, mais il faut être au ſein de Dieu pour en obſerver le principe, comme il faut être au centre de l'univers pour en découvrir tout le ſyſtême.

S'il étoit permis de juger de la juſtice ſuprême par la nôtre, Dieu deviendroit le tyran

Digitized by Google

de l'eſpèce humaine : qu'ai-je fait pour être aſſiégé en naiſſant du mal phyſique, pour lutter toute ma vie contre l'injuſtice des hommes, & pour marcher ſans ceſſe entre l'erreur & le crime, juſqu'à ce que l'abyme de la tombe vienne m'engloutir ?

L'objection devient plus terrible quand on admet l'hypothèſe atroce de l'éternité des peines : alors la juſtice divine ne peut ſe comparer qu'à ce Machiaveliſme pratique des Muley-Iſmaël, des Néron & des Aureng-Zeb, c'eſt-à-dire, des plus ſcélérats des hommes après leurs panégyriſtes.

La théologie m'a conduit au deſpotiſme, & le deſpotiſme me ramene à la théologie, ce ſont les enfants du même pere, de l'Arimane de Zoroaſtre.

Les théologiens dans leurs rêveries ſacrées ſur la nature de Dieu ont qualifié ce premier des êtres de toutes les foibleſſes que les eſclaves prêtent à leurs deſpotes : ils ont dit qu'il avoit créé le monde pour ſa gloire : que ſa gloire conſiſtoit à avoir beaucoup d'autels, & que les ſyſtêmes des philoſophes étoient des attentats contre ſa gloire.

Digitized by Google

Mais le mot de gloire appliqué à Dieu eſt une abſurdité ; la gloire ne peut naître pour nous que d'un rapport entre notre excellence & celle des êtres nés avec nos organes ; or Dieu n'a point d'égal ; s'il en avoit, il ne ſeroit plus (*a*).

On ne travaille pour la gloire que quand on a des ſpectateurs : quand Alexandre vouloit conquérir de nouveaux mondes, c'étoit pour que ſon nom fût cité par les êtres intelligents qui habitent les planètes : le Promethée des mythologiſtes n'organiſa ſa pandore que pour faire admirer ſon pouvoir aux dieux ; mais quels étoient les témoins de l'être ſuprême quand il créa les mondes ? Lorſque rien n'exiſtoit, travailloit-il pour ſa gloire ?

Le plus grand mal que le ſacerdoce ait fait à la terre eſt d'avoir imaginé un Dieu terrible qui ſe repaît du ſang des hommes, qui pourſuit dans les enfants les erreurs de leurs peres

(*a*) „ Rien de plus abſurde, dit Plotin, que de dire que „ Dieu a fait le monde pour ſa gloire : c'eſt lui attribuer les „ vues baſſes des ouvriers qui travaillent pour l'honneur ou „ pour le profit. --- Voy. Ennead. 3. Lib. 2.

Digitized by Google

& qui ſemble ne manifeſter ſon empire ſur
 nous qu'en éterniſant ſes vengeances.

De là l'homme crédule a conclu que pour déſarmer ce tyran céleſte, il falloit ſe faire volontairement une partie des maux que ſa fureur lui prépare : alors les ſtylites ſont montés ſur leurs colonnes ; les Bonzes & les anachorètes ſe ſont tués lentement par les jeûnes ; Origene & les prêtres d'Atys ſe ſont mutilés.

De là les mœurs des nations ſont devenues féroces : on a imaginé de venger Dieu : l'inquiſition a paru, les ſectaires ſe ſont anathématiſés tour à tour & on a aſſaſſiné les philoſophes.

Mais ne prévenons pas ce que j'ai à dire dans le livre du fanatiſme : la mine eſt ouverte : le temps ne viendra que trop tôt de l'exploiter.

CHAPITRE IV.

De trois définitions ſublimes de la Divinité.

L'HOMME AVEC DIEU.

MONTAGNE (*a*), Locke (*b*), Robinet (*c*) & d'autres ſages (*d*), ſe ſont donc élevés avec raiſon contre la témérité des moraliſtes, qui veulent juger de l'eſſence d'un être qui ne ſe fait connoître à nous que par ſon exiſtence ; ils ont plus reſpecté la divinité en ne la définiſſant point, que leurs adverſaires en la chargeant de titres abſurdes ou contradictoires.

(*a*) *Eſſais* de Mich. de Mont. *apologie de Raymond de Sebonde.*

(*b*) *Eſſais philoſ. ſur l'entend. hum.* Liv. 2. Ch. 23.

(*c*) *De la Nature*, Tom. II. cinquieme partie.

(*d*) Guillaume King, évêque de Londonderry dans un traité intitulé : *de origine Mali.* On pourroit auſſi citer S. Grégoire de Nazianze, *orat.* 35 ; S. Auguſtin, *Lib.* 2. *de Ordin.* & même Lactance, cité pour ce ſujet dans l'ouvrage de Warburton, ſur l'union de la religion, de la morale & de la politique, *Tom.* 2. *pag.* 113.

Digitized by Google

Les termes inintelligibles que nous employons pour exprimer des attributs inintelligibles (*a*), décelent ou le délire de notre raiſon ou notre pente à l'antropomorphiſme : ce que je vais dire n'eſt donc point un paradoxe : il y a un ſens, où dire avec les prêtres que Dieu eſt ſage, eſt un blaſphême égal à dire avec la populace Egyptienne que Dieu eſt un crocodile.

L'homme du peuple donne ſon corps à la divinité : le philoſophe vulgaire lui donne ſon eſprit, le théologien eſt homme du peuple (*b*) ou philoſophe ſuivant ſon intérêt ; mais tous ſont antropomorphites.

Je connois trois définitions ſublimes de la divinité : on les a trouvées chez les trois

(*a*) „ C'eſt une néceſſité pour les ſavants & pour les „ ignorants, de ne pouvoir diſcourir de Dieu, ſans mettre „ des mots à la place des idées qui leur manquent ; & il „ ſemble que ce ſoit un malheur attaché à cette ſubſtitution, „ de n'avoir plus d'autre idée de la divinité, que celle „ que préſentent ces mots. *De la Nature*, *Tom.* 2. *pag.* 47.

(*b*) Tertullien par exemple étoit homme du peuple dans toute la force du terme : il donnoit à Dieu un corps : voici ſon texte : *Quis negabit Deum corpus eſſe, & ſi Spiritus eſt ! Spiritus enim corpus ſui generis in ſuà effigie.* — Tertulli. *contra praxeam.* Cap. VII.

peuples les plus ſuperſtitieux de la terre; comme on trouve les ſtatues des Miltiade & des Philopoemen chez ces Grecs abrutis qui élevent leurs filles pour les ſerrails des Sultans.

L'HOMME AVEC DIEU.

Iſis avoit un temple dans la ville Egyptienne de Saïs, & on liſoit au pied de ſa ſtatue cette inſcription : *Je ſuis tout ce qui a été, tout ce qui eſt & tout ce qui ſera, & nul mortel n'a encore levé le voile qui me couvre* (*a*).

Je ſuis celui qui ſuis, dit le Dieu des Hébreux à Moyſe dans le buiſſon ardent : — trait admirable du Pantateuque, qui ne rendra pas tolérans envers les ennemis du Dieu phantaſtique de la théologie, les théologiens mêmes qui admettent le Pantateuque.

C'eſt peut-être d'après Moyſe que Mahomet a donné aux Muſulmans cette célèbre profeſſion de foi : » Dieu eſt Dieu & Ma- » homet eſt ſon prophête : » *Allah illah, Mehemet Bazoul illah*, & quand les tra-

(*a*) Plutarq. *De Iſide & Oſiride.*

Digitized by Google

ducteurs, ont rendu ainſi ce texte Arabe, » il n'y a qu'un Dieu, & Mahomet eſt » ſon prophête » : ils ont prouvé qu'une idée ſaine de la divinité leur étoit auſſi inconnue que la langue de l'Alcoran.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

De l'unité de DIEU, *le ſeul de ſes attributs qui ſoit à la portée de notre intelligence.*

J'AI dit : Dieu exiſte & ce dogme unique de ma théologie doit me ſuffire pour m'apprendre à ne jamais ceſſer d'être homme. L'HOMME AVEC DI..

Dieu a des attributs, ſans doute ; mais mon intelligence eſt trop limitée pour les apprécier ; Dieu n'eſt pas ſage, mais plus que ſage ; il n'eſt pas ſaint, mais plus que ſaint ; il n'eſt pas intelligent, mais plus qu'intelligent ; en un mot, il eſt Dieu : & comme je l'ai déjà fait entendre, ſi je pouvois pénétrer ſon eſſence, je ſerois ſon égal & il n'exiſteroit plus.

Si cependant il falloit néceſſairement ajouter au ſymbole des théiſtes un article ſur l'eſſence divine, il eſt un attribut qu'on ne peut conteſter à l'ordonnateur des mondes, c'eſt l'unité : queſtion qui entraîne l'examen du fameux ſyſtême des deux principes.

Digitized by Google

Au reſte comment ne parlerois-je pas du dogme ſingulier des deux principes, puiſqu'on l'a trouvé également dans la religion des barbares & dans la tête des philoſophes; puiſque la terre preſqu'entière étonnée de ſe voir Manichéenne, l'a regardé long-temps comme le ſyſtême de la nature.

N'ôtons point à Manès l'opprobre que lui a imprimé ſon apoſtaſie; mais Hermès (*a*), mais Zoroaſtre (*b*), mais Pythagore (*c*) qui

(*a*) C'eſt probablement le Thot des Egyptiens; ſa nation lui dut ſon culte, ſes hyéroglyphes & ſes loix. Voyez *Hiſt. crit. Philoſophiæ à mundi incunabulis ad noſtram uſque ætatem deducta*, de l'Allemand Bruker, *tom.* 1. -- Les ouvrages de ce grand homme ne ſont plus, mais ſon nom vit encore: tandis que celui de la plupart des rois, qui ont conſtruit des pyramides, eſt oublié.

(*b*) Les principes de ſa religion philoſophique ſont recueillis dans le *Zenda-Veſta* (*l'évangile de l'Orient*)

(*c*) *L'Agamemnom* d'Eſchyle, la *Théodicée* de Leibnitz, le *Syſtème intellectuel* de Cudworth, ſont des chefs-d'œuvres de clarté, ſi vous les comparez à cette partie de la philoſophie de Pythagore. -- M. Formey, qui eſt à pluſieurs égards le Fontenelle de l'académie de Berlin, analyſe ainſi les principes de ce légiſlateur. --- „ Il y a des „ nombres intellectuels & des nombres ſcientifiques: les „ premiers exiſtent de toute éternité dans l'entendement „ divin, & c'eſt d'eux que toutes choſes procédent, par „ l'extenſion des raiſons ſéminales, & par la production

Digitized by Google

répandirent dans les trois parties de l'ancien continent le dogme des deux principes, L'HOMME AVEC DIEU.

„ de l'unité en acte. Le nombre infini eſt pair ; la mo„ nade eſt le commencement du repos, & tient de la „ divinité ; la dyade en vient, & de celle-ci la matière „ informe, & dans un état de diſcorde ; le premier nom„ bre parfait eſt le ternaire ; la tétrade renferme les plus „ profonds myſtères d'une philoſophie divine ; le nombre „ de ſix eſt parfait, celui de ſept ſacré, & celui de dix „ harmonique, &c. *Hiſt. abrég. de la Philoſophie*, chap. 2. art. 2. --- Cette arithmétique ſublime a dû faire beaucoup de fortune parmi les diſciples de Pythagore, car on remarque dans les religions des hommes que plus un dogme eſt obſcur, plus il fait d'enthouſiaſtes.

Il y a un peu loin du ſiècle de Pythagore à celui de Conſtantin ; cependant la manie d'être bel eſprit en arithmétique, ſemble commune à tous les deux : voici comment s'exprime le panégyriſte du fondateur de l'empire d'Orient : --- „ Dieu a créé les nombres dans ſon unité ; „ il a embelli le monde par le nombre deux ; par le „ nombre trois il l'a compoſé de matière & de forme ; „ ayant enſuite doublé le nombre deux, il a donné naiſ„ ſance aux quatre éléments : c'eſt une choſe merveil„ leuſe, qu'en faiſant l'addition d'un, de deux, de trois „ & de quatre on trouve celui de dix qui eſt la fin, le „ terme & la perfection de l'unité. --- Euſeb. *Panégyr. Conſtant.* cap. 4 & 5. --- Cette théologie numérique, à propos de la cendre d'un empereur, eſt aſſez extraordinaire ; ce n'eſt pas tout-à-fait ainſi que Pline a loué Trajan ; Boſſuet, le Grand Condé ; & le célèbre Thomas, Sully & Dagueſſeau.

Digitized by Google

furent de grands hommes; pluſieurs ſiècles ſe ſont écoulés avant que le temps ait imprimé ſa pierre de touche ſur leur doctrine pour en découvrir l'alliage, & ces philoſophes célèbres ont perdu leurs diſciples ſans perdre leurs admirateurs.

Plutarque a dit que tous les légiſlateurs & les poëtes s'étoient accordés ſur la doctrine des deux principes (a), & le ſuffrage de Plutarque eſt du plus grands poids pour les hommes qui penſent; il eſt également le philoſophe des hiſtoriens & l'hiſtorien des philoſophes.

Parcourez l'hiſtoire des peuples des deux continens, & vous ſerez tenté de penſer comme Plutarque; les anciens Perſes adorerent le principe du bien, ſous le nom d'Oromaze, & le principe du mal ſous celui d'Arimane (b); l'Egypte eut ſon Oſiris & ſon Typhon (c); la partie de l'Aſie qui fut éclairée

(a) Traité d'*Iſis* & d'*Oſiris*, Œuvr. mor. *Tom.* 2. *de l'édit. in-fol. de Vaſcoſan.*

(b) *Hiſt. critic. Philoſ.* de Brucker, *Tom.* 1.

(c) *Pantheon Ægyptiacum* de Jablouski.

par

par Pythagore, ſon Unité & ſon Binaire (*a*); Rome, ſon Jupiter & ſon Vejovis (*b*); les Péruviens, leur Pachachamac & leur Cupaï (*c*); les Mexicains, leur Witziliputzili & leur Teſcalipuca (*d*); les habitants de Calicut, leur Temerani & leur Deumone (*e*); & les Hottentots, leur Capitaine d'en-haut & leur capitaine d'en-bas (*f*). Cette énumération pourroit être plus longue (*g*); mais les ſavants la feront mieux que moi; & je n'écris pas pour être cité, mais pour être lu par les hommes.

L'HOMME AVEC DIEU.

(*a*) Plutarq. *de placit. Philoſophorum*, Œuvr. mor. *Tome* 2.

(*b*) *Not. attic.* d'Aulu-Gelle, *lib.* 5. *cap.* 12.

(*c*) *Hiſt. des Yncas* de Garcilaſſo de la Véga, *Tom.* 1.

(*d*) *Conquête du Mexique* de Solis, *Tome* 1.

(*e*) Wolff. *Manichæiſmus ante Manichæos*, pag. 92.

(*f*) Voyages de la Loubere, *Tome* 2.

(*g*) Ainſi les Saxons avant Charlemagne nommoient leur mauvais génie Tibilensk, & les Slaves, peuples de la Sarmatie, Zeevuboch. On peut rapporter, à l'idée de ce principe mal-faiſant, le Matchi-Manitou des Sauvages de la baye de Hudſon, le Maboya des Inſulaires des Antilles, & le tigre inviſible des anciens habitants du Paraguai. --- Il ſuffit d'ouvrir un livre ancien ou un voyageur moderne, pour voir combien le Manichéiſme eſt antérieur à Manès.

Ce tableau a quelque choſe d'effrayant; mais quand la terre entière auroit adopté le ſyſtême des deux principes, j'éviterois encore de me faire Manichéen; car il eſt bien plus évident pour ma raiſon que Dieu n'eſt pas abſurde, qu'il ne l'eſt que l'univerſalité d'un dogme en démontre la vérité.

Manès a pour lui un ſyſtême raiſonné, l'inſtinct dépravé des peuples & le ſuffrage d'une foule de philoſophes; mais je ſuis plus fort que lui, ſi j'ai pour moi la *nature.*

Les partiſans des deux principes ont été entraînés à ce paradoxe par l'envie qu'ils avoient d'expliquer le mal phyſique & le mal moral qui règnent dans l'univers; pour faire Dieu juſte, ils l'ont fait inconſéquent.

Il étoit bien plus ſimple d'attribuer le mal moral à la liberté de l'homme, & le mal phyſique au développement des formes de la matière; mais cette idée n'étoit pas aſſez ſyſtématique pour les philoſophes: ce n'eſt ordinairement qu'après de grands efforts d'imagination qu'on revient à la nature; & Colomb laiſſa épuiſer l'induſtrie des ſeigneurs de la cour de Caſtille, avant de caſſer l'œuf qui

Digitized by Google

devoit lui ouvrir le chemin du Nouveau-Monde.

Lactance qui a quelquefois défendu une bonne cauſe avec la foibleſſe qui caractériſe la plus mauvaiſe, a dit, en réfutant Manès, qu'il falloit que Dieu produisît le mal, afin de communiquer à l'homme le ſentiment du bien. Lactance a dit une abſurdité : car le bien ſubſiſte par lui-même, & non ſimplement par relation. J'aurois tort de dire que je ne connois point la liberté, parce que je n'ai jamais été eſclave : Lactance ſemble auſſi dire une impiété ; car un Dieu qui produit le mal eſt un être mal-faiſant : ce qui eſt incompatible avec l'idée de ſon exiſtence. Le critique eſt donc plus coupable encore que l'héréſiarque qu'il réfute ; puiſqu'il vaut mieux être Manichéen, que de former des Athées.

La raiſon eſt aſſez forte par elle-même, ſans lui prêter l'appui des ſophiſmes ; examinons ſi, ſous quelque face qu'on enviſage la doctrine des deux principes, elle ne révolte pas l'élève de la nature.

Si Arimane eſt ſubordonné à Oromaze,

Digitized by Google

il ceſſe d'être principe. S'il eſt ſon égal, l'un & l'autre ne l'ont jamais été.

Une première cauſe ne peut ſubſiſter ſans être active ; or dans le ſyſtême de Zoroaſtre, tandis qu'un génie agiroit, l'autre ſeroit obligé de ſe repoſer.

Suppoſez un accord parfait entre Oromaze & Arimane ; voilà le Dieu du bien qui approuve le mal ; ce qui n'eſt pas différent de le faire, & alors le Dieu du mal eſt un perſonnage inutile. — Faites combattre les deux principes, le vainqueur ſeul ſera Dieu ; mais ce vainqueur l'étoit-il avant ſa victoire ?

Quand, par un prodige qui confondroit à chaque inſtant notre raiſon, les deux principes pourroient ſe combattre ſans ceſſe ſans ſe détruire, ils ſeroient encore les plus malheureux des êtres ; le Dieu du bien verroit régner le mal, & le Dieu du mal verroit régner le bien.

En vain quelques mages, pour ſauver l'honneur de Zoroaſtre, ſubordonneroient-ils Oromaze & Arimane au grand dieu Mithra ; il deviendroient peut-être plus conſéquens, mais ſans être moins abſurdes. Pourquoi l'E'tre

Digitized by Google

par excellence permettroit-il au principe du mal de le faire ? pourquoi ſe laiſſeroit-il dépouiller par le principe du bien du plus ſublime de ſes privilèges ? — Arimane atteſteroit la méchanceté de Mithra & Oromaze ſa foibleſſe.

L'HOMME AVEC DIEU.

Réſumons : — Dieu exiſte ; il eſt ſeul ; le ſage ſe tait ſur ſa nature, & l'eſpèce humaine doit l'adorer en ſilence.

Digitized by Google

LIVRE III.

DE LA SUPERSTITION.

PARTIE III.

AVANT d'examiner les religions inventées par les hommes, il eſt utile de s'arrêter ſur ce poiſon interne dont elles ſont toutes plus ou moins infectées, poiſon qui les mine lentement juſqu'à ce que la raiſon vienne achever de les diſſoudre, faſſe rougir le peuple même de ſa crédulité, & venge la nature.

Ce poiſon interne, ce *principe* de ruine eſt la ſuperſtition; au reſte la philoſophie de tout temps ſe déchaîna contre elle & ce ſervice rendu au genre humain, que l'envie même reconnoît, devroit bien rendre indulgent pour les torts qu'on lui ſuppoſe.

La ſuperſtition eſt tout ce que la crédulité ajoute au culte de la nature; on peut

Digitized by Google

la définir la religion que le peuple ſe fait à lui-même ; il n'eſt point ſurprenant qu'un eſprit foible & vain ne pouvant s'élever juſqu'à l'idée ſublime de Dieu, le rabaiſſe pour le mettre au niveau de ſon intelligence ; la foibleſſe empêche d'aller juſqu'à la règle, la vanité conduit au-delà ; mais la foibleſſe réunie à la vanité, n'y font atteindre que pour la courber.

Le peuple ne dénature pas tout d'un coup le culte de la nature ; il commence par couvrir d'une gaze légère la ſtatue de la vérité ; il multiplie enſuite les ornements biſarres dont il la ſurcharge, juſqu'à ce qu'ils adorent en elle tout ce qui n'eſt pas elle ; les hommes de bien qui tentent de déchirer ce tiſſu frivole ſont traités de ſacrilèges; mais de temps en temps les voiles tombent d'eux-mêmes, la vérité paroît nue, & la vertu eſt vengée.

Quelques légiſlateurs ont cru que la ſuperſtition étoit néceſſaire aux peuples pour les forcer à reſpecter les loix ; mais on remarque qu'un homme ſuperſtitieux eſt ordinairement un très-mauvais citoyen, parce qu'après s'être créé un Dieu, il veut ſe créer une patrie.

Digitized by Google

Liſez la vie de Louis XI, & celle de Henri IV, vous verrez que quand la ſuperſtition règne chez les rois, elle fait l'opprobre des peuples, & que quand elle règne chez les peuples, elle fait le malheur des rois.

S'il étoit vrai que la ſuperſtition fût l'unique frein que des tyrans puſſent oppoſer aux nations pour s'en faire obéir ; ce monſtre ſeroit encore plus digne de l'horreur des hommes, puiſqu'il ne les aveugleroit que pour les rendre eſclaves.

Ce livre eſt conſacré à éclairer toutes les ſinuoſités que ménage à la ſuperſtition l'impoſture ſacerdotale : il eſt utile à l'élève de la nature de ſuivre la plante empoiſonnée depuis ſon germe juſqu'à ſon développement.

Mais avant que d'établir le culte de la nature ſur les débris des cultes inventés par les hommes, n'eſt-il pas à propos d'examiner ſi un culte, quelqu'il ſoit eſt néceſſaire à l'homme ſocial : ce problême philoſophique eſt au-deſſus de mes lumières, & je rentre pour le réſoudre dans la priſon de Socrate.

Digitized by Google

CHAPITRE I.

Socrate au milieu des Prêtres.

ON ſait que des fêtes populaires retarderent de trente jours le ſupplice de Socrate : ainſi Athènes dut au délire de la ſuperſtition l'avantage d'avoir vu prolonger le dénouement de la plus ſublime des tragédies ; des fêtes abſurdes ſont le triomphe de l'impoſture ſacerdotale : auſſi Athènes dans ce temps-là fourmilloit-elle de prêtres ſoit Grecs, ſoit étrangers qui venoient rallumer leur zèle amorti à ce foyer du fanatiſme.

Quand ils ſurent le jugement de l'aréopage, la manie du proſélytiſme les ſaiſit tous ; & ils vinrent dans la priſon d'Athènes, dans le deſſein d'attirer chacun Socrate dans ſa ſecte ; les uns étoient des aveugles de bonne foi qui mettoient leurs ſuperſtitions particulieres au-deſſus du théiſme : les autres étoient de hardis impoſteurs accoutumés à mener la multitude avec le frein de la crédulité, &

Digitized by Google

qui ſe croyoient aſſez éloquents pour convaincre le plus ſage des hommes.

Ces prêtres divers tous diviſés dans leurs opinions, mais tous réunis dans le deſſein de faire mourir Socrate apoſtat, tenterent d'abord d'en impoſer à ce philoſophe par la pompe de leurs cérémonies ; ils ſe rendirent dans la priſon d'Athènes avec leurs torches, leurs encenſoirs & les ſimulacres de leurs dieux.

L'édifice où Athènes logeoit ſes criminels devoit être vaſte pour contenir cette populace ſacrée, & il l'étoit en effet : il ne faut pas confondre ces monuments publics de la Grèce avec nos cachots petits & mal-ſains où des malheureux ſéparés les uns des autres par le ſeul intervalle de leurs chaînes, ſemblent ſe diſputer l'air contagieux qu'ils reſpirent & meurent de mille morts avant de ſubir celle qui doit les dérober aux loix.

Le premier prêtre qui parut fut un vieillard de la Chaldée qui portoit ſur ſon dos le ſimulacre d'or d'un brochet. « Athénien, dit-il à » Socrate, voici le grand Dieu Oannus, il » y a juſte 480 mille ans qu'il a créé le

» monde, & c'eſt pour ſe faire reconnoître » plus aiſément qu'il a pris la figure d'un » brochet : vois-le du haut du ciel te tendre » ſes nageoires immortelles : crois en lui & » tu mourras en paix.

L'HOMME AVEC DIEU

Socrate ſourit : « Mon ami, dit-il, je » plains tes concitoyens, s'ils n'ont eu pour » légiſlateur qu'un brochet ; tu as diviniſé » dans la ſuite ce légiſlateur ; mais je crois » ce nouveau Dieu meilleur à manger qu'à » protéger les hommes ; malheureux vieil- » lard, tu portes l'ordonnateur des mon- » des ſur ton dos : moi je le porte dans » mon cœur : vas, mon autel vaut bien » le tien.

Le ſage parloit encore quand un prêtre Egyptien entra avec un jeune taureau blanc qu'il menoit en leſſe : « Socrate, dit-il, tu » vois le ſucceſſeur du dieu Apis, que j'éleve » pour le ſalut de l'Egypte : entends les mu- » giſſements ſublimes dont il fait retentir les » plages céleſtes : vois ſes oracles empreints » ſur mes hyéroglyphes. --- Crois en lui & » tu mourras en paix.

» Adorateur d'Apis, répondit Socrate, je

Digitized by Google

PARTIE III. » ne crois pas que tu te flattes jamais d'en-
» tendre les mugiſſements de ton céleſte
» quadrupede : tu ſais ſans doute à quoi t'en
» tenir ſur l'immortalité de ce taureau dont
» tu proteges l'exiſtence : s'il eſt vrai qu'il
» n'y a point de grand homme pour l'eſclave
» qui l'habille, il y a encore moins de Dieu
» pour le prêtre qui le dégrade.

» Mais je voudrois que le culte que tu in-
» ventes fût plus digne des hommes que tu
» gouvernes : quel rapport y a-t-il pour des
» êtres qui penſent entre un bœuf qui rumine
» triſtement ſur l'autel où tu le places, &
» l'Etre qui a lancé des milliers de mondes
» dans les déſerts de l'eſpace.

» Si ton Apis, ton Anubis & tes croco-
» diles ſacrés ne ſont que des Etres allégo-
» riques, du moins mets un peu plus d'eſprit
» dans tes apologues ; prends pour modele
» Eſope : ſonge que ce bon Phrygien a fait
» parler ſes bêtes, bien mieux que les théo-
» logiens de Memphis ne font parler leurs
» dieux.

L'Egyptien rougit de ſe voir deviné, & il
alla dans un coin de la priſon, mettre aux

Digitized by Google

priſes ſon taureau blanc avec le brochet de Babylonne.

Dans ce moment le geolier ouvrit toutes les portes & une foule de ſaltinbanques vinrent repréſenter leurs farces ſacrées devant le philoſophe.

L'un jouoit avec le cygne de Léda ; l'autre careſſoit la géniſſe Io ; un troiſième eſſuyoit les plumes de l'aigle de Ganymede.

Un petit nègre avoit apporté le hanneton qui bourdonnoit ſaintement dans les déſerts de l'Afrique : un Eſpagnol avoit amené juſqu'à la biche merveilleuſe dont la poſtérité rendit tant d'oracles en faveur de Sertorius.

Ce qui bleſſa le plus Socrate fut le ſpectacle des mœurs violées par la religion : il vit des Bachantes échevelées implorer le ciel dans des attitudes faites pour la jouiſſance, des augures de Rome célébrer tout nuds la fête des Lupercales & des Eunuques conſacrés au ſervice de Cibèle ou de Combabus, montrer avec oſtentation le couteau avec lequel ils s'étoient retranchés du nombre des hommes.

Je croyois, dit à Platon le célebre accuſé,

Digitized by Google

» que je ne devois vous quitter que dans quel-
» ques jours : mais je ſens mon ſupplice qui
» commence : — & il ſe couvroit le viſage
d'un *pan* de ſon manteau.

Un petit prêtre d'Herſalaïm vint arracher le voile de Socrate ; « profane à genoux,
» s'écria-t-il, voici le Dieu exterminateur
» que je t'apporte dans un coffre de bois de
» cèdre : ce Dieu pour manifeſter ſon pou-
» voir a bouleverſé la terre, & la terre ne
» s'en eſt pas apperçue : il *régit* la *nature*,
» mais en violant ſans ceſſe ſes *loix* : preſ-
» que tous ſes prodiges *ſont* des phénomè-
» nes de deſtruction, il *crée* un nouvel océan
» pour noyer l'eſpèce humaine ; il anéantit
» les ſujets d'un Pharaon, parce que les
» magiciens d'Egypte ont *été* moins *puiſſans*
» que les *nôtres* ; *il arrête le ſoleil dans ſa*
» courſe, pour donner le temps aux pierres
» qui pleuvoient du ciel d'écraſer un peuple
» fugitif qui avoit eu l'audace de ſe croire
» une patrie : nous eſpérons qu'il fera périr
» un jour toutes les nations dans un déluge
» de feu, excepté nous qui vivons obſcurément
» au ſein de quelques rochers, qui ne nous

Digitized by Google

» défendons contre la haine univerſelle qu'a-
» vec nos prophéties ; que les rois voiſins
» ſont ſans ceſſe eſclaves, mais qui nous
» flattons cependant d'être les rois de l'u-
» nivers.

» Dignes adorateurs de ce Dieu des ven-
» geances, nous parcourons la terre l'épée à
» la main, pour lui faire des proſélites : ſi
» tu étois général d'armée, nous enverrions
» nos filles te trancher la tête, ou t'aſſaſ-
» ſiner avec des cloux ; ſi tu étois roi, nous
» aurions le plaiſir de te couper en mor-
» ceaux : nous ne reſpectons que les vierges,
» quand elles ſont belles, ou les femmes
» quand elles ſont le métier de courtiſannes.

» Tu vois, Socrate, que notre Dieu ne
» s'appaiſe pas auſſi aiſément que le bœuf
» de Memphis, ou le brochet de Babylone :
» trembe, ton heure s'approche ; l'ange ex-
» terminateur fait étinceller ſon glaive ſur
» ta tête : mais proſterne-toi devant mon
» livre ſacré, crois en lui & tu mourras en
» paix.

Socrate frémit : ſes cheveux blancs ſe hériſ-
ſerent ſur ſa tête ſeptuagénaire : » O Platon

Digitized by Google

» dit-il, quel eſt cet ennemi de la terre qui » vient me parler au nom du ciel : il flétrit » les derniers moments d'une exiſtence que » je voulois conſacrer à la patrie & à l'amitié.

» Il paroît que le petit peuple d'Herſa-» laïm n'adore qu'un Dieu : mais combien » ce dogme ſublime de la nature n'a-t-il » pas été dégradé en germant dans ces têtes » ennemies de la raiſon & de la tolérance ? » ah! ne vaut-il pas encore mieux faire l'apo-» théoſe d'un cygne ou d'un oignon, que » d'arroſer ainſi de ſang humain les autels » de l'ordonnateur des mondes ?

» O Platon, crois-en un philoſophe qui » a paſſé un demi-ſiècle à étudier la nature. » L'être ſuprême n'eſt point un tyran : tous » les hommes lui ſont chers, depuis Orphée » qui l'annonce en paix à des ſauvages, » juſqu'à ce monſtre d'*Herſalaim* qui en fait » le polyphême de l'Olympe.

» C'eſt blaſphêmer ſa juſtice, que de la » comparer à la notre : il ne ſe venge pas » de l'homme, parce que l'homme ne peut » lui nuire ; il n'anéantit pas les machines » organiques qui ſe dérangent, il les per-» fectionne.

» Si

Digitized by Google

» Si j'étois légiſlateur d'Athènes, ce Dieu » antropophage d'Herſalaïm en ſeroit banni » à jamais : je ne voudrois pas que la reli» gion faite pour unir les hommes vînt les » diviſer : je ne voudrois pas qu'un prêtre » pût couper un Archonte en morceaux parce » qu'il ne voit en Dieu que le plus tendre » des peres.

Cependant le petit prêtre indigné de voir que le ſage qu'il vouloit convertir ne daignoit pas même lui répondre, le dévoua à ſon ange exterminateur dans des hymnes d'un goût oriental que l'Europe a adoptés, quoiqu'elles ſoient des libelles contre le genre humain.

Le dernier miniſtre des dieux qui entretint Socrate fut l'hyérophante du fameux temple d'Eleuſis : il venoit propoſer au maître de Platon de l'initier dans les myſtères de Cérès, pour expier le crime d'être philoſophe.

» Bon vieillard, lui dit Socrate, je ſuis » loin de te confondre avec tous ces char» latans ſacrés qui vivent des erreurs de la » multitude.

Digitized by Google

PARTIE III.

» Tes myſtères ſont établis pour révéler
» l'unité de Dieu & l'immortalité de l'ame,
» dogmes ſublimes, ſur leſquels répoſe la
» félicité du genre humain ; mais pourquoi
» ſont-ce des myſtères ? qu'eſt-il beſoin d'ini-
» tiations & d'épreuves, quand on n'eſt
» que l'interprête de la nature ? crois-moi,
» laiſſe là ce pompeux appareil de cérémo-
» nies ſuperſtitieuſes : ne mets pas un ban-
» deau ſur les yeux aux aveugles que tu
» veux guérir : dis hardiment à la multi-
» tude, *vous n'adorez que de vains phan-*
» *tômes*, & oſe, s'il le faut, devenir comme
» moi le mar yr de la vérité.

» Anitus & l'aréopage t'ont dit que c'étoit
» un crime d'être philoſophe : il eſt heu-
» reux pour la ſociété qu'il ſe rencontre
» de temps en temps de pareils criminels,
» pour remonter les reſſorts de la machine
» politique, pour épurer la morale, & déli-
» vrer les nations de l'épidémie ſuperſti-
» tieuſe : quoi qu'en diſent les prêtres, le
» crime d'être philoſophe mérite d'être envié
» des hommes plutôt que d'être expié.

L'Hiérophante ſe retira tranquillement ſans

Digitized by Google

maudire Socrate ; il n'avoit point comme Anitus un grand intérêt à le croire un ſcélérat : c'étoit un citoyen paiſible qui répétoit les injures des prêtres contre la philoſophie, parce qu'il étoit prêtre, mais qui vivoit avec les philoſophes, & qui l'étoit lui-même ſans s'en douter.

Cependant peu à peu le tumulte cauſé par la populace ſacerdotale s'appaiſa, les vains ſimulacres de la ſuperſtition diſparurent avec les miniſtres qui les avoient apportés, & la priſon de Socrate redevint le ſanctuaire de la divinité.

PLATON.

O mon maître, que je regrette de vous avoir vu perdre à confondre l'hypocriſie, un temps que vous pouviez employer à éclairer l'ignorance vertueuſe! Quoi! vous êtes-vous flatté de faire germer la vérité dans les têtes froides & flétries de tous ces miniſtres des autels? La raiſon a-t-elle quelque pouvoir, quand la flamme de la ſenſibilité eſt éteinte? & qu'y a-t-il de commun entre un prêtre & la vertu?

Vous vous êtes joué de ces phantômes de dieux qui ne doivent leur naiſſance qu'à la fourberie ſacerdotale, & on va vous accuſer de ne pas croire à la divinité; cette foule de témoins vendus à Anitus dépoſera que vous êtes un athée, & la calomnie qui a empoiſonné vos jours s'arrêtera ſur votre tombe & juſtifiera votre ſupplice.

SOCRATE.

Je ſais qu'il eſt égal à certains fanatiques, d'être ſans religion, ou de n'avoir pas leur religion : il eſt de l'intérêt de ces prêtres de me rendre odieux aux générations futures; mais vous me reſtez, il me ſuffit : je vous légue en mourant le ſoin de ma gloire : & quand la terre entiere me croiroit coupable, ſi vous me jugez innocent, la poſtérité n'oſera prononcer : la voix de Platon vaudra pour elle le ſuffrage du genre humain.

PLATON.

Je me ſuis long-temps étonné de la ſtupide fureur avec laquelle on prodigue le nom d'athée au théiſte qui eſt ennemi-né de l'athéiſme, mais à force d'étudier les hommes, je me ſuis apperçu que quand on avoit l'eſprit

Digitized by Google

foible & le cœur faux, il n'y avoit point de contradictions qu'on rougît d'admettre; on ne perſécute pas, pour punir des crimes; mais on invente des crimes pour avoir le plaiſir de perſécuter, c'eſt la méthode de tous les ſectaires qui admettent des cultes contre nature.

SOCRATE.

C'eſt la méthode de tous les ſectaires qui admettent un culte excluſif. — Ces gens-là diviſent la terre en deux parties; dans l'une ils placent leurs proſélytes, & dans l'autre le reſte du genre humain, le petit point du globe qu'ils occupent, devient alors à leurs yeux l'objet unique des complaiſances de la divinité; & du centre de leur toile, ces inſectes qui ſe croient les vengeurs du ciel, envoient la mort & l'anathême à tous les points de la circonférence.

Que le théiſme eſt bien plus fait pour le bonheur du monde! il n'arme jamais les hommes contre les hommes; il reſſerre d'un pole à l'autre les nœuds de la bienveillance univerſelle; & ce culte, auſſi ſimple que la divinité, & auſſi ſublime qu'elle, eſt le ſeul

Digitized by Google

dont n'abuſeront jamais des hommes qui abuſent de tout.

PLATON.

Le théiſme, je l'avoue, eſt la religion du ſage; quand il a le malheur de naître dans une contrée où le crime eſt ſur l'autel, il ſait concentrer ſa piété en lui-même : il a le courage de ne point s'avilir en adorant des dieux qui ne le valent pas.

Mais le théiſme eſt-il fait pour le peuple comme pour le ſage! l'individu qui ſemble n'avoir que des ſens ſe gouverne-t-il comme celui dont l'intelligence ſublime embraſſe à la fois toutes les légiſlations : contiendrez-vous en un mot, avec la religion de la nature, le ſtupide Arimaſpe ou le malheureux Ilote, comme vous contenez Orphée ou Anaxagore?

SOCRATE.

Sans doute. — S'il ſe trouve ſur la terre un culte qui faſſe diſparoître parmi les hommes l'inégalité de leur nature, qui vienne de Dieu & qui y ramene ſans ceſſe; ſi ce culte né avec le monde doit ſurvivre à ſa ruine; s'il eſt la baſe des mœurs & des loix, pourquoi cette

Digitized by Google

religion ſublime n'embraſſeroit-elle pas tous les lieux, comme elle embraſſe tous les temps? pourquoi le genre humain ne formeroit-il pas ſous ſes loix une ſeule famille? pourquoi cette famille auroit-elle plus d'un pere, puiſqu'il n'y a qu'un Dieu?

L'HOMME AVEC DIEU.

PLATON.

La religion du philoſophe ne peut être la religion de la multitude; parce qu'elle eſt néceſſairement ſans ſpectacle: ôtez les temples, les prêtres & les victimes, & vous ôterez Dieu aux trois quarts du genre humain.

SOCRATE.

Mon ami, ôtons au peuple ſes erreurs, & laiſſons-lui ſes temples.

PLATON.

Mais alors ſon théiſme n'eſt plus qu'une eſpèce d'idolatrie philoſophique.

SOCRATE.

Et pourquoi le culte extérieur dégraderoit-il l'homme de la nature?

Digitized by Google

PLATON.

Et pourquoi le culte extérieur ſeroit-il néceſſaire à l'homme de la nature? Que prétendons-nous par l'hommage de notre faſtueuſe indigence? Notre encens & nos génuflexions ajouteront-ils quelque choſe à la gloire de celui qui fait mouvoir dans l'eſpace des milliers de ſoleils.

SOCRATE.

Non, Platon: ce que nous appellons la gloire de l'être par excellence n'eſt que la vanité humaine diviniſée; *Dieu* n'a pas beſoin de notre culte; mais ce culte convient à l'homme pour lui-même; ſi j'étois le ſeul habitant de ce globe, le théiſme ſimple me ſuffiroit ſans doute; mais né pour la *ſociété*, j'ai d'autres devoirs à remplir: *toutes les fois* que j'entre dans un temple, je crois apprendre aux infortunés qui m'environnent, que ſi la juſtice dort ſur la terre, le juge éternel veille encore; l'aſpect ſeul d'un autel ſuffit pour faire ſoupçonner à un tyran qu'il n'eſt pas ſi heureux que le juſte qu'il perſécute.

Oui, quand les plus ſublimes des légiſla-

Digitized by Google

teurs n'auroient point établi de culte public pour rappeller ſans ceſſe les hommes à Dieu, il faudroit que Platon l'introduisît dans ſa république; lui ſeul ramène à la liberté primitive des cœurs flétris par l'opprobre, & aſſervis par les préjugés. Voyez le peuple au pied du trône, il n'exiſte que pour ſentir ſon néant: mais dans les temples, le dernier des hommes eſt égal au premier des rois.

L'HOMME AVEC DIEU.

PLATON.

Fort bien; vous prouvez que les inſtitutions religieuſes ſont utiles à quelques hommes: mais ſont-elles néceſſaires à l'homme? Lycurgue a donné des loix qui ſont depuis pluſieurs ſiècles la gloire de Lacédémone; s'enſuit-il que dans toute la terre on doit violer les mœurs pour aſſurer la tranquillité publique, & que tous les ſouverains doivent empêcher leurs ſujets d'être hommes, afin d'en faire des Spartiates?

SOCRATE.

Je dirois un blaſphême, ſi j'avançois que le culte de l'être ſuprême n'eſt utile qu'à quel-

Digitized by Google

ques-uns de ſes adorateurs ; une religion particulière ne fait que retrécir l'idée de Dieu, elle ſuppoſe que l'ordonnateur des mondes n'eſt que le *génie* tutélaire d'un Scythe ou d'un habitant de l'Archipel.

Le culte extérieur eſt néceſſaire à l'homme, parce qu'il ſemble compoſé de deux ſubſtances ; le théiſme pur ne conviendroit guères qu'à de pures intelligences : dès que l'adorateur de Dieu a un corps, il faut que ſa piété ſe manifeſte par un hommage corporel ; c'eſt par-là qu'il peut prouver au modérateur de la nature que tout ſon être eſt dans ſa dépendance.

Voulez-vous, Platon, que je réduiſe à un principe le code du théiſme ? le voici.

Un grand ſpectacle, mais peu de religion, ſemble l'appanage de l'homme groſſier ; l'athée ne veut point de ſpectacle pour être libre de n'avoir point de religion ; le vrai philoſophe eſt lié aux hommes par le ſpectacle, & à Dieu par la religion.

PLATON.

O mon maître ! ô grand homme ! de quel trait de lumière vous venez me frapper ?

Digitized by Google

combien votre philoſophie eſt faite pour germer dans tous les cœurs ſenſibles & honnêtes! que votre doctrine eſt bien différente de celle de ces ſophiſtes préſomptueux qui ne dédaignent le culte public, que parce qu'il les confond avec le peuple qu'ils mépriſent; qui ſe font théiſtes, pour ſe diſpenſer d'être religieux, & qui portent juſques dans l'hommage de leur néant le témoignage de leur fierté & de leur indépendance!

La terre va vous perdre, divin Socrate; mais votre gloire & le bien que vous avez fait à l'eſpèce humaine ne ſeront point avec vous enſévelis dans la tombe: un jour Athènes déſabuſée élevera des autels au ſage qu'elle oſe aujourd'hui dévouer au ſupplice; & le culte dont elle honore l'eunuque Uranus, l'amante de Tithon & l'inceſtueux Jupiter, ſemblera moins abſurde, puiſque ces phantômes de l'Olympe le partagent avec le plus grand des philoſophes.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Du ſyſtême religieux qui bannit la raiſon.

PARTIE III.

IL faut dans un ouvrage de la nature de celui-ci attaquer l'édifice de la ſuperſtition par ſa baſe : le philoſophe qui ne ſe ſert de ſa dialectique que pour combattre les petits préjugés, eſt Hercule qui agite ſa maſſue pour écraſer des moucherons.

Il y a des religions où le prêtre a oſé interdire à ſes proſélytes la faculté d'examiner ſes oracles : c'eſt le dernier période de la tyrannie réuni au dernier période de la démence : on ne peut pas plus défendre de raiſonner que de reſpirer ; & tout culte où on dit : *crois & ne penſe pas*, n'eſt fait que pour des automates ou des eſclaves.

Digitized by Google

ARTICLE I.

Des Théosophes.

ON ne s'étonne pas de voir des hommes abuſer de la logique naturelle ; mais par quelle ſingulière contradiction de l'eſprit humain s'eſt-il trouvé des écrivains célèbres, qui ont écrit contre elle ? L'homme de talent qui veut détruire la raiſon, ne reſſemble-t-il pas au Spartiate, qui ſacrifioit à la peur ?

L'HOMME AVEC DIEU.

On a donné le nom de Théoſophe à ce détracteur de l'entendement humain ; c'eſt de tous les ſectaires le plus difficile à ramener : en effet, avec quelles armes un philoſophe peut-il attaquer un homme qui refuſe de ſe battre avec celles de la raiſon ?

Un théoſophe eſt un homme doué d'une grande ſenſibilité dans les organes, qui voit errer autour de lui les ſpectres, que ſon imagination fait naître ; qui ſe croit ſubjugué par une puiſſance intérieure qui l'éclaire, & qui préfere, pour arriver aux connoiſſances

Digitized by Google

ſublimes, l'eſſor impétueux de l'enthouſiaſme, à la marche compaſſée de la raiſon.

La théoſophie s'eſt introduite ſans peine parmi les hommes, parce qu'elle flatte également leur pareſſe & leur vanité; il eſt ſi commode de s'inſtruire ſans étude, & ſi glorieux de convaincre ſans le ſecours de la raiſon!

Ne demandez ni preuves ni examen à un théoſophe; il eſt perſuadé, par ce qu'il eſt perſuadé; c'eſt le moine du mont Athos, qui croit à la lumiere du Thabor, *parce qu'il la voit à ſon nombril.*

Si cet enthouſiaſte pouvoit faire un raiſonnement, il s'en tiendroit à celui-ci; je ſuis convaincu de l'exiſtence de mon génie, parce que ſans lui je ne ſerois point parvenu à la vérité que j'annonce, & je ſuis convaincu de cette vérité, parce que mon génie me l'a inſpirée.

Un écrivain d'une imagination ardente & déréglée, n'a ſouvent qu'un pas à faire pour arriver à la théoſophie. Milton, l'immortel Milton, fut l'apologiſte de Cromwel, & il ſeroit peut-être devenu viſionnaire comme

Digitized by Google

lui, ſi ſon génie l'avoit porté à ébranler les trônes, plutôt qu'à faire des poëmes épiques.

A Dieu ne plaiſe que j'outrage la cendre du légiſlateur Penn & du tendre Fénélon; mais l'un fut théoſophe avant de ſe faire quaker, & l'autre le fut, avant de devenir quiétiſte.

On a placé Socrate à la tête des théoſophes, comme on met un titre brillant au frontiſpice d'un ouvrage médiocre, afin de le faire vendre; Socrate s'eſt rendu trop célèbre par l'uſage de ſa raiſon, pour être ſoupçonné d'avoir été ingrat envers elle: ce grand homme, c'eſt vrai, ſe diſoit inſpiré par un génie; mais il ne ſe vantoit de ce don naturel qu'auprès de ces hommes vulgaires, qui ſont faits pour croire & non pour s'inſtruire; il faiſoit parler la raiſon devant les ſages, & c'étoit devant le peuple qu'il faiſoit parler ſon génie.

Socrate, quoique éclairé par ſon génie, étoit auſſi philoſophe que ce Paſchal, qui voyoit un abyme auprès de ſon fauteuil; il ne faut attribuer qu'au dérangement inſtantané d'une fibre intellectuelle, l'opinion biſarre de ces grands hommes; j'avouerai cependant,

qu'un dégré d'altération de plus dans cette fibre, pouvoit en faire des théoſophes, & la permanence de cette altération, des frénétiques.

Un vrai théoſophe étoit ce Raymond Lulle, qu'on appelloit de ſon temps le *Docteur illuminé*, & qui avoit créé avec des caractères magiques, un art de raiſonner, diamétralement contraire à la raiſon.

Pourquoi ne feroit-on pas auſſi un théoſophe de ce pere Hardouin, le plus célèbre ennemi de la logique naturelle qu'on ait vu dans l'Europe, & qui n'attribua les Odes d'Horace, & l'Enéide de Virgile à des Moines du treizième ſiècle, que pour renverſer d'un ſeul coup, tous les plus beaux monuments du goût, du génie & de la raiſon.

La plupart des théoſophes ont *été* alchymiſtes; c'eſt en *cherchant la pierre philoſophale*, qu'ils ont cru trouver l'eſprit ſurnaturel qui devoit les illuminer; ils étoient adeptes avant de devenir viſionnaires.

Le vrai fondateur du ſyſtême théoſophique eſt Paracelſe; ce fameux médecin Suiſſe avoit voyagé dans tout l'ancien continent, à l'exemple

Digitized by Google

l'exemple d'Hermes, de Solon & de Pythagore, afin d'éclairer l'Europe; mais comme à ſon retour aucun peuple ne s'aviſa de le choiſir pour ſon légiſlateur, de déſeſpoir il ſe jetta dans l'alchymie; ſes fourneaux ne lui procurerent pas plus d'or que ſes voyages ne lui avoient procuré de couronne, alors il réſolut de guérir les hommes qu'il ne pouvoit ni enrichir, ni gouverner; on le vit courir le monde offrant par-tout, à un prix modique, ſon *Laudanum* & ſon *Azoth*, qui guériſſoient tous les maux poſſibles, & ſon élixir qui faiſoit vivre trois cents ans; il fit beaucoup de dupes, s'enrichit fort peu, & mourut à 48 ans ſans avoir été détrompé (*a*).

Paracelſe avoit ſon démon familier comme Socrate; c'eſt de ce démon ſans doute qu'il tenoit qu'on ne peut être philoſophe que quand

(*a*) Théophraſte Bombaſt de Hohenheim, connu ſous le nom de Paracelſe, étoit fils d'un bâtard d'un prince Allemand; il mourut en 1541: ſes œuvres ont été réunies en trois vol. *in-folio*. On y trouve avec quelques découvertes chymiques, une foule de paradoxes mal écrits, un ton de vanité qui ne convient pas même au génie, & ſur-tout un acharnement ſingulier contre Galien & Avicenne, qui valoient mieux que lui.

on eſt illuminé, que l'homme eſt la quin-

teſſence du macroſcome, & que notre intelligence vient en droiture des ſignes du Zodiaque.

Paracelſe ne paroiſſoit pas organiſé pour être théoſophe : à l'âge de 3 ans il étoit devenu eunuque par le même événement que Boileau (*a*) & ainſi que ce poëte, il fut toute ſa vie l'ennemi des femmes : cet accident devoit étouffer en lui les germes de la ſenſibilité ; mais il y ſuppléa par l'activité de ſon génie : l'eunuque Paracelſe devint théoſophe malgré la nature, comme malgré elle l'eunuque Narſès étoit devenu un grand homme.

Paracelſe l'ennemi des femmes fut preſque toute ſa vie celui de la raiſon : dans les grandes queſtions philoſophiques qu'il eut occaſion d'agiter, il ne prit jamais conſeil que du Dieu dont il ſe croyoit inſpiré, & il diſoit publiquement dans Bâle, que ſi Dieu

(*a*) Ce fut un porc qui rendit ce mauvais ſervice au medecin & un coq d'inde au poëte. --- Voyez les *Elémens de chymie* de Boerhaave, tom. 1. pag. 35. & la vie de Boileau dans l'édition de S. Marc.

Digitized by Google

ne lui répondoit pas plutôt que d'interroger la nature il conſulteroit le diable (*a*).

Les théologiens accusèrent Paracelſe d'athéiſme, parce qu'il ne croyoit point à la religion du pape (*b*) : le peuple le crut ſorcier, parce qu'il avoit un élixir contre la goutte, & ſes diſciples lui ſuppoſerent du génie parce qu'ils n'entendirent pas ſes ouvrages.

Paracelſe a été mal jugé : il ne fut ni athée, ni ſorcier, ni homme de génie, c'étoit un enthouſiaſte de bonne foi qui ſe prétendoit

(*a*) Voyez le *Boerhaave* de la Mettrie, tom. 7. pag. 38. La vie de ce ſavant inſenſé étoit auſſi extraordinaire que ſes ſyſtêmes ; il couroit l'Europe à pied, vivant de la médecine & déclamant contre elle : il s'enivroit preſque tous les jours, ne changeoit jamais d'habit, couchoit par terre & vint mourir dans une auberge.

(*b*) Une mauvaiſe épigramme de ce médecin lui valut cette calomnie des prêtres : ſe trouvant en Alſace, on l'envoya chercher pour adminiſtrer les ſecours de ſon art à un mourant : comme il étoit alors à demi yvre il renvoya ſa viſite au lendemain ; à la pointe du jour en effet, il ſe munit de ſon laudanum, ſe rendit chez le malade & demanda ſi dans l'intervalle il n'avoit rien pris : on lui répondit qu'il n'avoit avalé que le Saint Sacrement : *eh bien* dit notre théoſophe, *puiſqu'il a fait venir un autre médecin que moi, c'eſt à ce dernier à le guérir* ; alors il ſe retira & le malade mourut. --- Voyez Zwinger, *Theatr.* 2275.

Digitized by Google

inſpiré, parce qu'il avoit plus d'eſprit que ſes contemporains : & qui aima mieux faire du bruit en écrivant contre la raiſon, que la cultiver en ſilence : il forma une ſecte dans un ſiècle où l'on pouvoit faire ſecte, s'il eût vénu deux cents ans plus tard, on n'auroit cité ni ſon nom, ni ſes ouvrages.

Les théoſophes qui ont ſuccédé à Paracelſe ſont des fols encore plus obſcurs : c'eſt un Robert Fludds qui fait rouler toute la nature ſur deux pivots ; le *principe ſeptentrional* qui produit la condenſation, & le *principe auſtral* qui fait naître la raréfaction ; c'eſt un Jacques Boehm appellé par excellence le philoſophe de l'Allemagne, qui dit que tous les êtres ſont éternels, & s'engendrent par des eſpèces de *jailliſſements* ; c'eſt un Zimmermann qui veut qu'avant la création tout fût en Dieu, & qu'après elle Dieu ſoit en tout : ce qu'il exprimoit en hyéroglyphe par un livre roulé ou déplié (*a*) :

(*a*) Œuvres du ſavant Diderot, édit. de 1773. tom. I. pag. 589 : on peut y voir une hiſtoire ſuccinte de la théoſophie, c'eſt la premiere qui ait été rédigée par la plume d'un philoſophe.

Digitized by Google

d'où l'on peut conclure que les dogmes des théoſophes ſont très-obſcurs, malgré l'eſprit intérieur qui les illumine. L'HOMME AVEC DIEU.

Parmi les ſectaires dont Paracelſe eſt le patriarche, il faut diſtinguer le premier, Vanhelmon, à cauſe du cas qu'en faiſoit l'illuſtre Boerhaave; ce théoſophe fut un médecin errant comme le fondateur de ſon ordre; il employa 50 ans à diſtiller (*a*); ſe crut pluſieurs fois à la veille de découvrir le grand œuvre, & mourut en le cherchant.

Vanhelmont tranſporta le langage de l'alchymie dans ſa phyſique, dans ſa théologie & dans ſes diatribes contre la raiſon, tantôt c'eſt *Archée* qui eſt le principe de tout; tantôt c'eſt le *Gas*, ou une certaine exhalaiſon de l'eau & le *Blas*, ou le mouvement alternatif des étoiles qui produit les météores; ici *l'entendement concourt avec la faculté fantaſtique de l'ame ſenſitive ſur le caractère de l'organe*; là pour atteindre à la perfection, *il faut ſuſpendre l'activité de la raiſon*, &

(*a*) *Joann. Bapt. Vanhelmont. opera omnia.* édition d'Amſterdam, pag. 241.

PARTIE III.

la tenir abſorbée dans la non-exiſtence. — C'eſt ainſi qu'on écrit chez les peuples barbares, quand on veut être lu, & chez les peuples éclairés, quand on veut être renfermé.

Vanhelmont eut un fils qui hérita de ſon art de conjecturer, de ſes rêves alchymiques & de ſa théoſophie : on peut s'en convaincre ſi on a beaucoup de temps à perdre, en liſant ſon *ordo ſæculorum* : il termina ſa carrière romaneſque, en ſe faiſant Quaker; c'eſt-à-dire qu'il apprit à *trembler* comme les proſélytes de Penn, mais non à gouverner les hommes comme ce ſublime légiſlateur de Philadelphie.

Le dernier Théoſophe un peu connu eſt le miniſtre Poiret, qui après avoir fait beaucoup d'ouvrages de myſticité ſe fit quiétiſte; il avoit commencé, dit-on, par être enthouſiaſte du Cartéſianiſme; il y a un peu loin du doute méthodique de Deſcartes aux viſions de Saint Sorlin & aux rêveries des Bourignon.

De temps en temps la théoſophie a auſſi été étayée par des ſectes religieuſes, & voilà ce qui éterniſe les principes de Paracelſe, principe que le philoſophe peut appeller la déraiſon en ſyſtême.

Digitized by Google

L'anabaptiſte qui part de l'idée que l'eſprit du ſeigneur, ſoufle où il lui plaît pour donner à tout être intelligent le pouvoir de prophétiſer, n'a beſoin que d'écrire contre la raiſon pour devenir un vrai théoſophe.

L'HOMME AVEC DIEU.

Le quaker vulgaire qui croit recevoir immédiatement de l'eſprit ſaint qui l'illumine un caractère ſupérieur au ſacerdoce, n'a encore qu'un pas à faire vers la déraiſon pour être un théoſophe.

L'enthouſiaſte de l'amour de Dieu qu'on nomme quiétiſte à force de ſe livrer à ſon imagination ardente, de s'abſorber dans la contemplation myſtique de l'eſſence divine, & de s'élancer dans les déſerts du monde métaphyſico-théologique ſe fait auſſi théoſophe; ſi le quiétiſte eſt de bonne foi, il crée les viſions de Ste Thérèſe; ſi c'eſt un hypocrite, il fait avec le jéſuite Girard des enfants à la Cadière.

Enfin, le dirai-je! les janſéniſtes d'aujourd'hui qui ſont les bâtards de Port-Royal, & qui n'ayant ni le génie de ſes ſolitaires ni leurs vertus, ne peuvent avoir d'exiſtence qu'en perſécutant les philoſophes: les janſé-

INST. OXFORD. TAYLOR

Digitized by Google

niſtes, dis-je, en ſe faiſant convulſionnaires ont ajouté une branche à l'arbre cangréné de la théoſophie; ces malheureux illuminés qui ont des viſions en pirouettant, qui appellent le prophête Elie en recevant des coups de barres, & qui ſe crucifient pour rendre leur corps glorieux ſont pour le moins, autant que Paracelſe, les ennemis nés de la raiſon, mais je ne dois pas encore examiner les ſuperſtitions de la terre, il ne s'agit ici que de poſer des principes.

Au reſte ce ſeroit inſulter à ſon ſiècle que d'entreprendre une réfutation ſuivie du ſyſtême des théoſophes: il eſt abſurde de raiſonner contre des gens ennemis par principe de la raiſon: il faut les traiter comme des malades plutôt que comme des ſectaires, & le prince qui voudroit les ramener à la doctrine univerſelle devroit les confier à des médecins, avant de les remettre entre les mains des philoſophes.

Digitized by Google

ARTICLE II.

Que tout culte religieux doit être ſondé ſur la raiſon.

IL eſt auſſi eſſentiel à l'homme de la nature de cultiver ſa raiſon que d'entretenir ſes organes dans leur intégrité : ainſi tout culte qui proſcrit la raiſon eſt un culte eſſentiellement contre nature.

L'HOMME AVEC DIEU.

Eh ! de quel droit viendroit-on ôter à l'eſpèce humaine le plus ſublime de ſes privilèges ; celui de s'élever à l'idée d'un être ſuprême, de ſavoir qu'il y a une harmonie éternelle entre les êtres, & d'y concourir ?

Nos ſens nous égarent quelquefois, mais jamais la raiſon : cette raiſon n'eſt elle-même que le tact qui nous fait diſcerner le beau & le vrai : ainſi ſi elle nous trompoit, elle n'exiſteroit pas : il y auroit contradiction dans les termes.

Les légiſlateurs qui ont dit que le culte qu'ils propoſoient étoit au-deſſus de la raiſon

Digitized by Google

 ont donc dit une abſurdité ; car il s'enſuit de ce principe que leur culte n'eſt pas fait pour l'être qui raiſonne, l'homme dans ce ſyſtême n'a pas beſoin de la religion.

Les enthouſiaſtes qui ont bâti l'édifice religieux ſur la ruine totale de la raiſon, ont ajouté la tyrannie à l'extravagance : ils ont dit à l'homme : » ſois un vil automate dont » je dirigerai les reſſorts ; crois & tremble : » la voix du prêtre eſt plus faite pour ton » oreille que le cri de la nature.

Je voudrois bien ſavoir, comment l'être eſſentiellement bienfaiſant peut exiger que nous croyons ce qui paroît une erreur à notre intelligence : Dieu n'eſt point contradictoire ; il ne nous dit pas par la voix des mathématiciens *trois ſont trois*, & par la voix des prêtres *trois ne ſont qu'un* : ſi Marc-Aurèle eſt dans l'erreur en ne croyant pas à la trinité de Platon, cette erreur eſt invincible, & le Dieu qui la puniroit ſeroit le tyran du genre humain.

Quand la queſtion qui diviſe le prêtre & le philoſophe eſt un problême, ce dernier pour le bien de la paix, peut ſoumettre à Dieu

Digitized by Google

ſa raiſon : mais quand les dogmes propoſés ſont évidemment abſurdes, faire le ſacrifice de ſon intelligence, c'eſt le dernier période de la baſſeſſe : c'eſt aduler l'être ſuprême, c'eſt le traiter comme le deſpote de l'ancienne Perſe étoit traité par ſes eunuques & ſes ſatrapes.

Non, l'ordonnateur des mondes eſt trop grand à mes yeux, pour que je lui attribue les erreurs & les caprices du deſpotiſme.

Je ne croirai jamais ce Valentin Weigel qui veut que *la lumière de la révélation ſuffiſe pour concilier deux propoſitions contradictoires* (*a*).

Je n'ad'hérerai jamais à ce fanatique d'Hardouin qui *ne trouve pas plus de difficulté à recevoir un million de myſtères qui le révoltent, qu'à croire la première vérité qu'on lui annonce* (*b*).

Dès qu'on couvrira un culte religieux du voile des myſtères, j'arracherai ce voile & je ſoumettrai ce culte à l'examen de ma raiſon.

(*a*) Encyclop. art. *Théoſophe*.

(*b*) *Biblioth. raiſonnée*, tom. 1. pag. 84.

Digitized by Google

Je ne prendrai point avec le théoſophe les ſpectres de mon imagination pour des objets exiſtans ; je n'appellerai point avec Thérèſe amour de Dieu , l'inertie de l'ame qui attend l'influence de la grace : je ne m'abrutirai pas avec le quiétiſte pour m'ouvrir les portes du monde intellectuel : en un mot , je ne mutilerai jamais ma penſée , & je ne ferai point un évangile de l'art de dégrader la raiſon.

J'ai étudié le cœur humain & je ſens que tout légiſlateur qui m'oblige de regarder ſans ceſſe le ciel phantaſtique qu'il a créé, n'a d'autre deſſein que de m'empêcher de voir ce qui ſe paſſe à mes pieds : il ne met une auréole autour de ma tête que pour avoir le temps de charger mes mains d'entraves ; il n'ordonne à la terre de croire que pour la gouverner.

J'obſerve que c'eſt le plus mauvais ſervice qu'on puiſſe rendre au genre humain que de le condamner comme le ſultan Ibrahim à une éternelle enfance : parce que c'eſt anéantir la morale de la nature, & dégrader à la fois l'idole qu'on met ſur l'autel & ſes adorateurs.

Digitized by Google

L'HOMME AVEC DIEU.

Plus un culte ſera environné de merveilles, plus il m'inſpirera de défiance : il n'appartient qu'au peuple de croire un dogme divin, parce qu'il lui paroît étrange, & de s'enorgueillir d'une foi qui inſulte à ſon entendement.

Je le dirai donc avec franchiſe, quoique je voie la foudre théologique ſur le point d'éclater ſur ma tête : la raiſon humaine qu'on dédaigne, qu'on dégrade, qu'on anéantit : eh bien, cette raiſon ...... eſt le juge ſuprême de toutes les religions.

Fin du Tome cinquieme.

Digitized by Google

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

Suite du CHAPITRE *IX.*

ART. VII. *HISTOIRE de Narsès.* Page 1.

CHAP. X. *Des moyens d'empêcher la machine humaine de ſe dégrader.* 27

ART. I. *La nature ne fait point d'être malade.* 30

ART. II. *De la médecine de la nature & de celle des médecins.* 39

ART. III. *De la nourriture de l'homme.* 56

ART. IV. *Des plaiſirs ſolitaires.* 70

ART. V. *Idée de la force que peuvent acquérir nos organes.* 78

ART. VI. *Du terme de la vie humaine.* 86

,57

Digitized by Google

CHAP. X. *Du ſuicide.* 93

ART. I. *Hiſtoire des fameux ſuicides.* 95

ART. II. *Conſidérations ſur ce ſujet.* 109

ART. III. *Principes.* 112

ART. IV. *Corollaires.* 115

ART. V. *Des apologies du ſuicide.* 125

ART. VI. *Réflexion que fait naître le teſtament des deux anglomanes.* 145

ART. VII. *De quelques inſtitutions ſur le ſuicide.* 147

ART. VIII. *Mémoire adreſſé aux légiſlateurs, par la veuve d'un citoyen puni pour le crime de ſuicide.* 150

PROFESSION DE FOI PHILOSOPHIQUE. 158

Digitized by Google

PARTIE III.

L'HOMME AVEC DIEU.

ENTRETIEN de Socrate & de Platon. 137

LIVRE I.

DE l'exiſtence de Dieu. 186
CHAP. I. *Preuves philoſophiques qu'il exiſte un être ſuprême.* 191
CHAP. II. *Des cauſes finales.* 200
CHAP. III. *Du ſuffrage authentique ou tacite de l'eſpèce humaine.* 206
CHAP. IV. *Preuves morales.* 219
CHAP. V. *Entretien de Socrate & de Philoxène.* 224
CHAP. VI. *De l'athéiſme.* 242
ART. I. *Combien l'accuſation d'athéiſme eſt vague & arbitraire.* 244
ART. II. *De l'origine de l'athéiſme.* 257

Digitized by Google

ART. III. *Du danger de l'athéiſme.* 260
ART. IV. *Conſidérations ſur les athées les plus celèbres.* 264
CHAP. VII. *Réflexion philoſophique & naturelle ſur la philoſophie qui ne conſiſte qu'à détruire.* 341

LIVRE II.

Des erreurs humaines ſur l'eſſence de Dieu.

INTRODUCTION. 352

CHAP. I. *Des erreurs populaires ſur l'eſſence de Dieu.* 354

CHAP. II. *Des erreurs philoſophiques ſur l'eſſence de Dieu.* 366

ART. I. *De Dieu infini.* 370

ART. II. *De Dieu éternel.* 373

ART. III. *De Dieu immuable.* 377

ART. IV. *De Dieu ſouverainement libre.* 379

ART. V. *De Dieu ſouverainement intelligent.* 381

ART. VI. *De Dieu tout-puiſſant.* 383

CHAP. III. *Des erreurs théologiques ſur l'eſſence de Dieu.* 387

CHAP. IV. *Des trois définitions ſublimes de la divinité.* 393

CHAP. V. *De l'unité de Dieu, le ſeul de ſes attributs qui ſoit à la portée de notre intelligence.* 397

Digitized by Google

LIVRE III.

DE LA SUPERSTITION.

INTRODUCTION. 406
CHAP. I. *Socrate au milieu des prêtres.* 409
CHAP. II. *Du ſyſtême religieux qui bannit la raiſon.* 428
ART. I. *Des théoſophes.* 429

Fin de la Table des Chapitres.

Digitized by Google

Digitized by Google

65005742

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google